

R. TISSERAND

LA VIE D'UN PEUPLE
L'UKRAINE

LA VIE D'UN PEUPLE

L'UKRAINE

*Il a été tiré du présent volume
vingt exemplaires sur Hollande,
numérotés de 1 à 20.*

ROGER TISSERAND

LA VIE D'UN PEUPLE
L'UKRAINE

PRÉFACE DE
RENÉ PINON

10 PHOTOGRAVURES ET 1 CARTE



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINÉ
G.-P. MAISONNEUVE
3, RUE DU SABOT
1933

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

Copyright by G.-P. MAISONNEUVE, 1933.

PRÉFACE

Avant la Grande Guerre et les révolutions de 1917, l'Europe occidentale ne connaissait guère, de l'empire des tsars, que la surface et les apparences. Il y avait une Russie officielle, celle de l'Empereur et des tchinovniks, avec laquelle on traitait, à qui on accordait des emprunts; mais la vie profonde et réelle du pays nous échappait. Elle était d'ailleurs, pour une large part, clandestine. Si les manifestations d'une pensée libre étaient sans doute moins impossibles qu'aujourd'hui, elles n'étaient cependant guère praticables.

C'est ainsi que nous croyions la Russie plus unifiée politiquement qu'elle ne l'était. On connaissait assez bien les aspirations des Polonais, des Finlandais; mais on ignorait à quel point des peuples tels que les Esthoniens, les Lettons, les Lithuaniens, les Géorgiens avaient gardé un désir d'indépendance qui, dès que l'occasion leur en fut offerte, se traduisit par une sécession complète d'avec la Russie. A plus forte raison, méconnaissait-on l'existence d'un peuple ukrainien et la persistance, chez ce peuple slave, d'une volonté d'émancipation. Sous le nom de Petite-Russie, c'est une région, non une nation, que l'on apercevait. On savait que l'Ukraine

avait vécu une glorieuse histoire dans le passé qu'elle avait eu sa langue propre et sa brillante littérature, un peu comme chez nous les pays de langue d'oc; on savait moins bien que cette histoire n'attendait que l'occasion de se réveiller et que cette civilisation n'était même pas endormie.

M. Roger Tisserand nous apporte aujourd'hui, sur le passé de l'Ukraine, un livre complet et précis; et c'est avec le plus vif intérêt que l'on suit la formation et le développement du peuple ukrainien depuis l'antiquité et ses rapports avec les autres populations de l'ancien empire des tsars. A l'époque du haut Moyen âge, les plaines de la Russie, de la Baltique à la mer Noire, sont agitées par de formidables remous de peuples en migration. Le premier noyau slave se forme autour de la ville sainte de Kiev, sous l'influence des empereurs de Constantinople : c'est la première forme de la Russie historique et cette forme est ukrainienne. Le peuple ukrainien — il convient de noter ce trait caractéristique — est méditerranéen. Il regarde vers Byzance et vers Sainte-Sophie. Mais il a toujours à lutter contre des périls venus d'Asie. Les plaines de l'Ukraine sont un lieu de passage; cette fameuse route de la soie qui de la mer Noire conduit en Chine les traverse. Au XIII^e siècle, l'invasion mongole submerge la Russie de Moscou et de Novgorod comme l'Ukraine de Kiev.

Tantôt, dans l'histoire, les peuples de la Russie ont été les avant-gardes de la civilisation européenne

et chrétienne en face des masses asiatiques toujours agitées, toujours attirées vers l'Ouest ; tantôt c'est l'Asie qui l'emporte, qui submerge les populations slaves sous le flot tatar et turc. Le Touran, à l'époque du Tchinghiz Khan et de Timour, domine aussi bien l'Iran au Sud que le Kiptchak à l'Ouest.

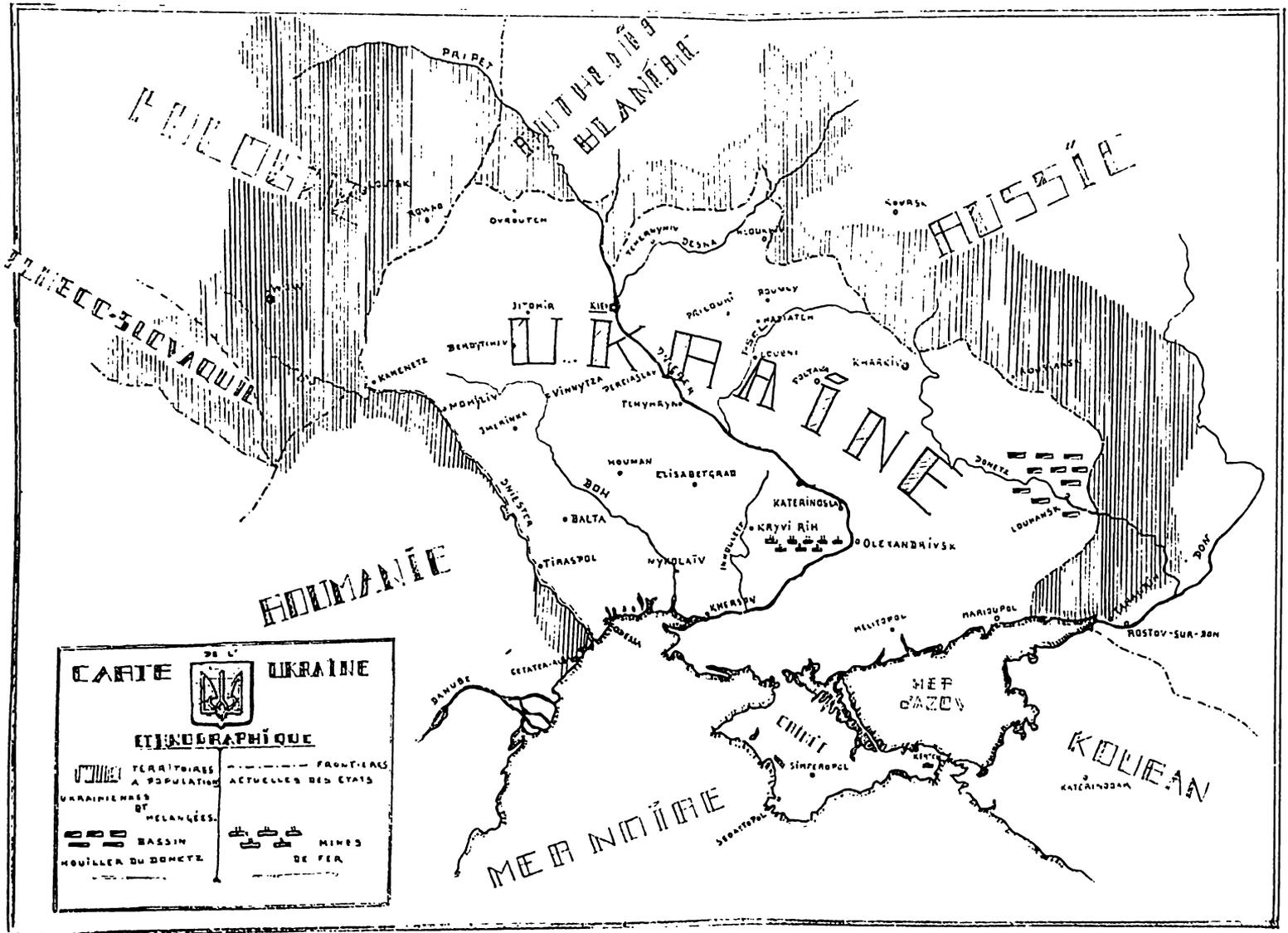
Le peuple ukrainien a été, dans cette lutte, l'élément le plus européen. Aussi est-il férocement opprimé par le pouvoir bolchéviste qui représente une nouvelle offensive de l'asiatisme despotique contre l'Occident libéral. Peut-être est-ce par l'Ukraine que l'emportera finalement l'inévitable retour offensif de l'esprit européen ? En attendant, l'Ukraine est sans doute, de toutes les parties de l'ancienne Russie, celle qui souffre le plus du système bolchéviste, car elle n'a jamais connu le régime du mir qui était déjà, sous l'ancien régime, une forme de communisme agraire et, d'autre part, avec ses terres noires, son charbon du Donetz, elle est la plus favorisée par la nature et la plus riche.

L'Ukraine est l'une des républiques soviétiques qui constituent l'U.R.S.S., mais son autonomie n'est qu'un trompe-l'œil ; elle est soumise au despotisme du parti communiste ; son gouvernement soviétique obéit, comme celui des autres parties de l'ancienne Russie, à la volonté autocratique des chefs du parti communiste. Du moins, si elle n'a pas reconquis sa liberté, l'Ukraine a-t-elle retrouvé son nom et certaines apparences d'autonomie. Nul ne peut prédire ce que les divers peuples réunis sous la tyrannie bol-

chéviste deviendront quand aura pris fin, par révolution ou par évolution, le régime communiste, la plus terrible expérience qui aura été faite pour appliquer à un organisme vivant des doctrines de mort ; ce qui apparaît certain, c'est qu'il ne sera plus possible de ne pas tenir compte de la volonté d'autonomie politique et culturelle du peuple ukrainien.

Un livre comme celui de M. Tisserand nous aide à mieux comprendre le présent par l'étude attentive et consciencieuse d'un passé où alternent tragiquement les épreuves douloureuses et les périodes de gloire et de rayonnement civilisateur.

RENÉ PINON.



CARTE DE L'UKRAINE

ETHNOGRAPHIQUE

TERRITOIRES A POPULATION ACTUELLES DES ETATS
 UKRAINIENNES ET MELANGÉES.

BASSIN MOULIER DU DONEYZ.
 MINES DE FER.

CHAPITRE PREMIER

UNE des figures les plus représentatives de l'Ukraine est Jean Mazeppa. Le grand hetman aurait écrit — selon la tradition populaire — une chanson racontant l'histoire d'une mouette qui avait construit son nid tout au bord d'un chemin très fréquenté. A cause de ce choix, elle se trouvait en butte à des attaques quotidiennes; elle devait constamment être prête à se défendre; elle ne pouvait jamais connaître cette tranquillité qui lui eût permis d'élever ses petits dans la quiétude propice aux joies de la famille, d'orner comme elle le rêvait le berceau qu'elle avait créé...

La vie de cette mouette infortunée représentait celle que, à cause de sa situation géographique, connut l'Ukraine; vie pleine de heurts, de dangers et de luttes, mais aussi de courage, d'audace et d'amour pour sauvegarder son bien le plus cher qui grandissait sous un ciel, sur une terre qui avaient été ceux des chers ancêtres : « Malheur, s'écriait Mazeppa, malheur à cette mouette qui couvait ses œufs tout à côté d'une grande route ! »

..

... De la mer Noire au Pripet, du San au Don,

quelles multitudes, en effet, ont passé ! Des masses innombrables d'hommes ont guerroyé dans les plaines de l'Ukraine; deux immenses colosses si profondément différents : l'Europe et l'Asie se sont maintes fois trouvés aux prises à ce carrefour de deux civilisations.

Mais l'Ukraine est méditerranéenne. C'est elle qui fut et qui continue d'être la sentinelle avancée de la civilisation occidentale : on l'a bien vu quand se sont déversées sur les steppes ukrainiennes les vagues des grandes invasions touraniennes qui s'européanisèrent au fur et à mesure qu'elles parvenaient dans la patrie de Vladimir, de Mazeppa, de Petlura...

. . .

Quels sont les peuples et les peuplades qui séjournèrent dans la future Ukraine ?

Il n'est pas possible de les dénombrer tous, car un grand nombre durent disparaître sans laisser de traces ou se mêler si intimement avec ceux plus puissants ou plus heureux qu'ils ne peuvent plus être reconnus.

Ce sont les *Scythes* proprement dits ou les *Scototes*, comme ils se nommaient eux-mêmes, qui formèrent probablement une des premières couches de la population en Ukraine. D'Arbois de Jubainville fait remonter au X^e siècle et même au XV^e siècle avant J.-C. l'arrivée des Scythes en Europe. Hérodote raconte qu'ils y seraient venus à la suite d'une guerre avec les Massagètes, guerre qui se déroula dans le pays arrosé par l'Oxus. En tout cas, les Scythes sont mentionnés pour la première fois dans la littérature hésiodique (IX^e-VII^e s. av. J.-C.).

On verra dans un instant que, dès l'antiquité, on croit les reconnaître dans un passage de l'*Illiade*. Hérodote parle des « Scythes agriculteurs » demeurant dans les vallées du Dniester et du Boh et dans la basse vallée du Borysthène, c'est-à-dire du Dnieper, ainsi que dans la vallée du fleuve Panticapée, qui serait l'Ingouletz actuel. L'historien grec nomme ensuite les « Scythes nomades », qui étaient dans l'ouest de la Crimée et au sud de l'embouchure du Dnieper; les « Scythes royaux », dans l'est de la Crimée et entre le Dnieper et le Tanaïs (aujourd'hui : le Don ou la Molotchnaïa); les Alazones, les Callipydes, les Tirites qui se tenaient entre le Boh et l'embouchure du Danube.

Les *Sarmates* ou Sauromates, dont la langue et les mœurs s'apparentaient à celles des Scythes, vivaient entre le Dnieper et le Don, et peut-être plus loin encore. Ce sont eux qui, vers le II^e siècle av. J.-C. conquièrent ou absorbèrent les Scythes. Ceux-ci, en effet, à partir de ce moment, disparaissent de l'histoire. La légende raconte que les Sarmates descendaient des Amazones. Il convient peut-être de voir là la cause de la considération dont jouissaient les femmes chez ce peuple.

Il ne faut point que la division faite par Hérodote nous induise en erreur. La majorité des Scythes était nomade. Aucune description des Scythes n'omet de parler de leur nomadisme et de leur art de l'équitation. Le trait saillant de la vie nomade est l'alimentation avec le lait de jument. Et Homère nous montre, dans l'*Illiade*, Jupiter qui, ayant perdu de vue les Grecs et les Troyens, porte ses regards vers la terre des Thraces; il distingue d'abord les

Mysiens, au sud du Danube, ensuite les « peuples qui traient les juments pour se nourrir de leur lait ». Ces peuples étaient-ils les Scythes, comme beaucoup l'ont cru et, en particulier, d'Arbois de Jubainville qui en tire la preuve de la haute antiquité des Scythes en Europe, ainsi que nous l'avons vu plus haut ? Quoiqu'il en soit, voici la description qu'Hippocrate donne des Scythes : « Ils sont appelés nomades parce qu'ils n'ont pas d'habitation fixe et qu'ils demeurent dans des chariots. Les plus petits de ces chariots ont quatre roues, les autres en ont six : ils sont fermés avec du feutre et construits comme des maisons ; les uns n'ont qu'une chambre ; les autres en ont trois ; ils sont impénétrables à la pluie, à la neige et au vent ; ils sont traînés les uns par deux, les autres par trois paires de bœufs, dépourvus de cornes à cause du froid. Les femmes se tiennent dans les chariots ; les hommes les accompagnent à cheval, suivis de leurs moutons, de leurs vaches et de leurs chevaux. Ils restent dans le même lieu tant que le fourrage y suffit à la nourriture de leurs bestiaux ; quand tout est consommé, ils se transportent ailleurs. Ils mangent des viandes cuites et boivent du lait de jument ; ils font aussi avec ce lait du fromage. »

Les Scythes étaient des chasseurs adroits et des guerriers intrépides. Leurs armes étaient l'arc et l'épée dont ils se servaient avec une très grande habileté. Leur vie se passait à cheval, et, pour vivre ainsi, le pantalon leur semblait le plus commode vêtement. Hippocrate n'oublie pas de noter cette coutume vestimentaire à laquelle il est hostile parce qu'elle comporte, à ses yeux, de très graves inconvénients au point de vue de l'hygiène !... Ils scalpaient les ennemis tués et buvaient leur sang

dans les crânes de ceux qu'ils avaient antérieurement exterminés.

Ils étaient polythéistes, offraient à leurs divinités des prières et des dons sous forme d'animaux étranglés. Un seul dieu avait des lieux d'adoration, soit un tertre, soit un monticule, formés de bûches de bois et de fagots, surmontés d'une antique épée de fer. C'était le dieu de la guerre auquel Hérodote donne le nom grec d'Arès. Ils adoraient le feu, possédaient un grand nombre de devins dont les plus connus, les Enariens, ne devaient point se mouvoir, portaient des habits féminins et prenaient une voix de femme. C'est pourquoi certains auteurs ont parlé du type efféminé des Scythes et de la fréquence, chez eux, des hommes impotents (maladie des Scythes).

Quand un Scythe mourait, on promenait son cadavre pendant quarante jours à travers les campements et on organisait des fêtes. Si c'était un roi qui quittait la vie, on l'embaumait et le montrait à toutes les tribus soumises. Au passage du cortège, hommes et femmes se coupaient les cheveux, se faisaient des blessures. Le cadavre royal était enfin dirigé vers le pays de Gerros, qui s'étendait probablement au sud de l'estuaire du Dnieper, et enterré dans une tombe quadrangulaire. Une des épouses du roi, des serviteurs, des chevaux étaient immolés sur la tombe. Un an après, on mettait encore à mort cinquante hommes dont les corps, placés sur des chevaux tués et maintenus par des perches, semblaient monter la garde autour de la tombe royale...

Ensuite, la période de la *colonisation grecque* arriva. Cette période se situe aux VIII^e et VII^e siè-

cles av. J.-C. Les Hellènes prennent alors contact avec tout le groupe de populations confondues sous le nom de Scythes. Les Miléséniens couvrirent de leurs comptoirs les rivages de la mer Noire et établirent quatre-vingts colonies parmi lesquelles : Tanaïs, Olbia, Tyras, Panticapée. Les Mégariens créèrent la cité de Chersonèse.

Après vingt et un ans d'un règne extraordinaire, *Darius* qui n'avait cessé de reculer les limites du vaste empire fondé par Cyrus, entreprit, en l'an 500, une expédition contre les Scythes. Ce fut en vain que son frère Artaban s'efforça de le détourner de ce projet. Le roi partit avec sept cent mille hommes de Suze et passa en Europe sur un pont jeté par l'architecte Mandroclès de Samos. L'armée traversa la Thrace et arriva aux bords du Danube où, sur un second pont, elle pénétra dans le pays des Scythes. Ceux-ci avaient décidé de se retirer et de se laisser poursuivre ; l'armée perse arriva ainsi jusqu'au Boristhène — le Dnieper — où, enfin, Darius fut obligé de rebrousser chemin, harcelé par les Scythes qui avaient pris l'offensive. Darius aurait été anéanti avec toute son armée si Histiée n'avait pas empêché les Grecs asiatiques de couper le pont sur le Danube.

Ptolémée a réparti les Sarmates en de nombreux peuples parmi lesquels prennent place les Vénèdes, que nous retrouverons dans un instant parce qu'ils sont des Slaves wendes. On cite encore comme Sarmates : les Alains et les Roxolans.

C'est Pline qui, dans son « Histoire naturelle », a le premier, cité les *Alains*. Cette peuplade habitait sur les rivages de la mer d'Azov et s'étendait

jusqu'au Caucase. On la voit aux prises en 78 avec les Parthes, en 168 avec les Romains. Jusqu'au IV^e siècle, les Alains sont demeurés dans les mêmes régions. Ammien Marcellin parle d'eux à ce moment : « Presque tous les Alains sont beaux, légèrement blonds, raconte-t-il. Pour eux, l'homme auquel les dieux sont favorables est celui qui meurt en combattant... Il n'y a rien dont ils se vantent plus que d'avoir tué un homme : les glorieuses dépouilles, ce sont les peaux des crânes de leurs victimes qu'ils suspendent au poitrail de leurs chevaux de guerre... Chez eux, point de temple. Leur dieu, c'est un glaive nu, qu'ils plantent en terre... Ils ignorent l'esclavage étant tous de naissance noble. Ils se choisissent des juges et prennent pour tels les plus vieux et les plus éprouvés de leurs guerriers. » A la fin du IV^e siècle, les Alains sont bousculés par les Huns auxquels ils s'unissent pour la plupart. Ils sont de la grande invasion de 406, qui dévaste la Gaule et l'Espagne ; vont avec les Vandales en Afrique ou avec Attila qui s'est attaqué aux Francs et aux Romains ou encore envahissent l'Italie, au temps de Majorien et de Ricimer. Après le V^e siècle, leur nom disparaît.

Au I^{er} siècle av. J.-C., dans les steppes du nord de la mer Noire entre Don et Dnieper, étaient établis de rudes guerriers : les *Roxolans*. Ils combattirent Mithridate, qui les défit ; s'attaquèrent aux Romains, qui les repoussèrent. Puis, on ne les rencontre plus à partir du III^e siècle de l'ère chrétienne. Se sont-ils fondus avec les Alains, furent-ils exterminés ou subjugués par un peuple qu'on trouve à leur place et qui est les Goths ? On ne sait.

Les *Goths* jouèrent un rôle de tout premier plan dans l'invasion des barbares. Leur histoire commence au III^e siècle après J.-C. Ils étaient alors établis au nord de la mer Noire. Dès le IV^e siècle, leur empire s'étendait de la Theiss au Don et tenait dans ses limites : les Hérules, les Rugiens, les Scires, les Turcilinges, les Vandales, les Gépides, les Peucines, les Carpes, les Boranes. Depuis l'année 251, où ils ravagèrent la Mésie et la Thrace, vainquirent et tuèrent l'empereur Décius, jusqu'en 336, c'est-à-dire jusqu'au moment où Constantin imposa la paix à leur roi Ariarich, ils luttèrent contre l'empire romain. Une de leurs plus célèbres et plus tristes expéditions est celle de 258-259; ils franchirent alors la mer Noire, le Bosphore, l'Hellespont, et allèrent piller les côtes d'Asie-Mineure, brûler le temple d'Ephèse, saccager Athènes. En 269, ils dévastèrent la Crète et Rhodes, mais l'empereur Claude les écrasa à Naïssus. L'année suivante, ils conclurent la paix avec Aurélien et, subissant l'ascendant de la civilisation romaine, se convertirent au christianisme, adoptèrent l'hérésie arienne. L'évêque Vulfila traduisit la Bible en langue gothique, et cette traduction est le premier monument de la langue germanique.

Le plus puissant et le dernier roi des Goths fut Ermanarrich ou Hermanni (350-376). Il comptait parmi ses vassaux des peuples qui ont, comme nous le verrons tout à l'heure, une grande importance dans l'histoire de la civilisation ukrainienne : les Antes, les Vénèdes, les Sclaveni.

Les Goths se divisaient en groupe oriental et en groupe occidental. Sous la poussée des Huns, ces deux groupes, qui avaient jusque-là vécu côte à côte, se séparèrent et formèrent deux peuples tota-

lement différents : les Ostrogoths et les Visigoths. Les premiers se soumièrent aux Huns et demeurèrent au nord du Danube ; les seconds, en l'an 376, entrèrent dans l'empire romain pour n'en plus sortir...

Depuis longtemps déjà, des tribus des Carpathes et de la Baltique s'efforçaient d'atteindre aux rives de la mer Noire. Quand les Huns eurent défait les Goths, on vit ces tribus, probablement avec l'appui ou, en tout cas, avec l'agrément des Huns, chercher à descendre vers le sud. Ce sont les *Antes*, qui doivent être regardés comme les véritables ancêtres du peuple ukrainien. Dans ses « *Historiae Gothorum* », Jornandès, cet évêque et historien goth du VI^e siècle — auquel il nous faut faire confiance malgré son peu d'érudition et, semble-t-il, de jugement, puisque « l'Histoire des Goths » par Cassiodore est perdue — narre les combats des Goths avec Boz, le roi des Antes, secondé par les tribus qui lui étaient soumises. Il dit encore : « Depuis les sources de la Vistule jusqu'au nord, est établie l'immense nation des Vénèdes; ils prennent des noms divers selon les localités et les tribus; mais ils sont principalement appelés Slaves et Antes. Les Antes, qui sont les plus forts, les plus braves de la nation habitent à l'endroit où le Pont-Euxin décrit une courbe et s'étendent entre le Dniester et le Dnieper. » Au chapitre XXV du même ouvrage, Jornandès raconte que ces tribus ont été soumises au IV^e siècle par le roi Ermanarich — ainsi que nous l'avons vu plus haut — et Vinitor.

Les *Vénèdes*, que Tacite et Pline nomment

« Veneti », sont restés purement slaves lorsqu'ils se sont unis aux Antes. Ils subirent des influences germaniques de plus en plus accentuées quand ils remontèrent vers le nord; ils furent alors appelés Wendes.

Une langue slave continue d'être parlée en quelques parties de la Lusace, dans la Spreewald. « De l'Elbe à la Neisse et à l'Oder, et des Mittelgebirge jusqu'aux environs de Berlin, on rencontre un grand nombre de cimetières à incinération, de champs d'urnes. Ces champs d'urnes semblent avoir succédé directement dans le pays à l'âge de pierre, car il n'y a pas de monuments de l'âge de bronze ou de fer qui soient indépendants d'eux, et, dans leur matériel archéologique, on a recueilli des outils de pierre à côté d'objets en bronze, même en fer, et de pièces d'origine étrusque. Or, les mêmes cimetières, cette même association dans les mêmes conditions de temps, se retrouvent sur le Danube, en Bohême, entre la Vistule et l'Oder et, d'autre part, sur le Dniester.

Les Slaves ont conservé l'usage d'incinérer leurs morts, jusqu'à l'introduction du christianisme dans leur pays. Nous pouvons, à cause de cette coutume, les suivre aisément dans leurs migrations, parce qu'il n'y en a point qui soit plus caractéristique de leurs mœurs, aucun autre peuple ne l'ayant suivie aussi exclusivement, aussi complètement. » (v. Zaborowski).

Les Antes avaient atteint les rivages de la mer Noire et de la mer d'Azov. C'étaient d'excellents guerriers. Il le fallait bien du reste, car ils se trouvaient dans l'obligation de se défendre contre les nomades de toute espèce qui s'avançaient dans la steppe. Et puis, de l'autre côté du Dnie-

per, vivaient des tribus remuantes qui, plus tard, se dirigèrent vers les Balkans où elles se fixèrent; ces tribus étaient formées des ancêtres des Bulgares.

Il semblait que la bravoure et l'habileté dont les Antes faisaient preuve dussent leur donner toute chance de vivre, de se fortifier, de se développer. Eh bien ! non. Ils cèdent la place — nous sommes au VII^e siècle — à un peuple de race turque qui, après avoir soumis les Bulgares orientaux, occupèrent la Crimée et Kiev : ce sont les *Khozares*. Ils fondèrent un empire qui s'étendait du Boh et du Dnieper jusqu'au fleuve Oural, et au nord jusqu'à la moyenne Volga, à l'Oka et aux sources du Donetz. Les peuples slaves de ces contrées reconquirent leur suprématie.

Moins belliqueux, plus policés, plus sédentaires que les Antes, ils commercèrent avec l'Europe centrale, l'empire byzantin, l'Asie centrale, la Perse et même l'Inde. Mais des tribus pillardes vinrent jeter la désolation dans ce peuple de marchands, qui s'affaiblit et dont l'empire sera détruit en 965 par Sviatoslav. Ils se réfugièrent alors en Crimée où Mstislav, fils de Vladimir, allié aux Grecs, ira les écraser en 1016.

. . .

Sans traiter la question du berceau de la race slave, disons quelques mots de la manière dont se répartirent les tribus slaves formant le groupe oriental, et quels furent les ancêtres des Ukrainiens, des Russes et des Ruthènes Blancs actuels.

La colonisation des Slaves orientaux se situe entre le VII^e et le XI^e siècle. Suivant la *Chronique de*

Nestor et les enseignements historiques qui la complètent, nous voyons qu'au X^e siècle la répartition était celle-ci :

L'importante tribu des Krivitchs, établie aux sources du Dnieper, de la Duna et de la Volga, s'était étendue sur les régions de Novgorod et de Pskov et dans tout le bassin de la moyenne Volga habité par les peuplades finnoises des Vésiens, des Mériens, des Mouromas, et, dans le bassin de l'Oka, s'était rencontrée avec les Viatitchs. Krivitchs et Viatitchs s'assimilèrent rapidement les premières populations de ces régions et devinrent les ancêtres des Moscovites ou Russes actuels.

Les Drehovitchs occupaient la région entre le Pripet et la Duna. Ils furent, avec les Radimitchs, vivant dans le bassin du Soj, les ancêtres des Blancs-Ruthènes.

Les Ukrainiens descendent des Polianes — ceux-ci peuplaient la région qui correspondit à l'Etat de Kiev (la Ruthénie proprement dite) ; des Derevlianes, établis à l'Est ; des Sévérianes, dans le bassin de la Desna ; des Oulitchs, sur le Dnieper inférieur ; des Loutchanes, dans les environs de Luck ; des Tivertz, sur le Dniester ; des Doulibes, sur le Boh.



CHAPITRE II

DE l'Extrême Nord, de Suède, de Norvège ou de Danemark étaient descendus d'intrépides et aventureux navigateurs. Désemparés, aspirant à la paix, voulant la justice, les Slaves auraient été trouver, d'après la légende qu'au XIII^e siècle rapporta le moine kiévien Nestor, les princes de ces Scandinaves — ceux-ci s'appelaient Varègues (varègue vient du mot scandinave *varingas*, qui signifie : chevalier, guerrier) — et se seraient exprimés ainsi : « Nous habitons un pays étendu et tout y pousse en abondance, mais il y manque l'ordre et le calme ; venez en prendre possession et y gouverner. »

Cela se serait passé à peu près dans la seconde moitié du IX^e siècle.

Pendant longtemps, on est resté dans l'ignorance de ce qu'étaient les Varègues et d'où ils venaient. Nestor avait parlé d'eux en termes obscurs. Puis, plus tard, par amour-propre national peut-être, on n'a pas tenu à élucider cette question parce qu'on ne voulait point que des étrangers eussent été les premiers princes de la patrie. Mais, si les Varègues, extrêmement aptes au négoce, ont voulu opérer la conquête de Kiev, véritable clef du commerce d'une région très importante située au point de rencontre

des caravanes de la Caspienne, de la mer d'Azov et de la mer Noire, il est hors de doute qu'une sorte de pacte a été rapidement conclu entre eux et les autochtones. N'a-t-on point vu semblable union ailleurs ? Ne cherchons pas loin. Les Français sont-ils devenus Bavarois ou Allemands comme le devinrent les habitants de la Franconie d'où sont venus les Francs qui ont gouverné ceux qui avaient été les Gaulois et auxquels ils ont donné leur nom ? S'il n'y avait pas eu accord entre la majorité des aborigènes et les étrangers, ceux-ci auraient-ils pu réussir à durer au gouvernement d'un pays qu'ils auraient conquis, se faire respecter et aimer du peuple, en devenir et en demeurer les personnages représentatifs ? Les Brittes ont fondé la puissance de Grande-Bretagne où les habitants sont Anglais, mais est-ce que les Bretons de France sont Anglais eux aussi ?

Lorsque les colonies slaves des Krivitchs et des Viatitchs se formèrent en pays finnois (Moscou, Souzdal, Rostov), et que des princes de la dynastie de Kiev partirent dans ces régions se tailler des duchés, ils furent des princes « ruthènes » qui s'étaient expatriés. Ces duchés n'en devinrent pas « ruthènes » pour cela, de même que la Roumanie actuelle n'est pas devenue prussienne parce qu'elle a une dynastie de Hohenzollern.

Rurik, prince de la maison des Skioldung, et ses compagnons s'installèrent avec leurs troupes dans le pays des Slaves du nord — Slovènes et Krivitchs, — c'est-à-dire dans les régions de Pskov et de Novgorod. Puis, par la Duna et le Dnieper — la « Voie de l'ambre », — vont descendre vers Kiev et la mer Noire.

L'empire ruthéno-varègue va se créer.

Dès la fin du IX^e siècle, le pays est partagé en principautés varègues dont les capitales s'élèvent où naguère se trouvaient les « oppida » slaves. Les princes — entourés des droujines, c'est-à-dire de leurs compagnons, de leurs pairs, qui comptent plus d'indigènes que de Varègues — s'établissent. Rurik s'installe à Novgorod et gouverne les Slaves du Nord. Deux autres chefs de troupes sont à Kiev et forment l'Etat kiévien — la Ruthénie proprement dite. Ils en partent fréquemment pour des expéditions de guerre ou de piraterie. Ils luttent contre les peuplades qui habitent les forêts. Dès 965, ils s'efforcent de s'ouvrir largement le marché byzantin, arment deux cents barques et vont assiéger Constantinople, mais sont dispersés par une tempête ou par le feu grégeois. Enfin, ils se combattent mutuellement. Le IX^e siècle n'a pas encore pris fin que le beau-frère de Rurik, le prince norvégien Oleg, s'empare de Kiev. En 907, Oleg s'attaque victorieusement à Constantinople qui est obligé de signer un traité de commerce fort avantageux pour les Ruthènes. Il devient très puissant. Tous les Varègues lui obéissent. C'est un vrai chef de guerre. C'est aussi un constructeur de villes et un législateur. Il meurt en 912. Igor, fils de Rurik, lui succède. Igor parvient à conserver le grand et lourd héritage d'Oleg. Il poursuit le même but que les princes qui l'ont précédé : s'emparer de Constantinople. Comme eux, il rêve de faire main basse sur les richesses accumulées dans la célèbre cité. Une première expédition, entreprise en 941, ne réussit pas. Une seconde, opérée avec l'aide des Petchénègues, échoue également. Igor périra en combattant la tribu slave des Déréviens établie près des sources du Boh et du Pripet. Sa veuve, Olga, celle

qui deviendra sainte Olga, et dont nous reparlerons au chapitre suivant, maintiendra la puissance créée par Rurik et Oleg.

Son fils, Sviatoslav, fut un grand guerrier. Il vainquit les Khozars qui durent lui donner leurs sujets ruthènes. Appelé par le fameux empereur byzantin, Nicéphore II Phocas, il lutta contre les Bulgares et les défit. Il s'avança vers la Caspienne, vers la Volga, s'aventura jusqu'à Constantinople, voulut transporter sa capitale dans les Balkans, désirant peut-être créer à son profit cet empire gréco-slave auquel avait songé le roi bulgare Siméon. Mais il fut vaincu à Arcadiopolis (Lulé-Bourgas) par le successeur de Nicéphore II, le valeureux soldat qu'a été Jean I^{er}, dit Zimiscès. Ses alliés petchénegues furent défaits à leur tour et le tuèrent en 972 tandis que, pourchassé par Zimiscès, il venait de passer le Danube et reprenait le chemin de son pays.

Avec la fin du règne de Sviatoslav se termine la première partie de l'histoire ukrainienne.

* * *

Quels furent, en ces temps lointains, les croyances, les rêves, les espoirs, les manifestations spirituelles de ceux qui se nomment aujourd'hui Ukrainiens ?

La mythologie slave, sauf quelques légères influences occidentales, a de profondes ressemblances avec les mythologies de l'Inde.

Les Slaves primitifs ont adoré les forces de la nature et rendu un culte aux ancêtres. Ils ont eu, semble-t-il, toute une philosophie basée sur la lutte des deux principes du Bien et du Mal. Certains auteurs ont voulu voir des traces de cette philoso-

phie dans les croyances populaires du peuple ukrainien et dans sa religion d'un manichéisme mitigé.

Le Jupiter, le Zeus des anciens Ukrainiens fut Péroune, celui qui crée les éclairs, fabrique la foudre. De même que pour le Perkunos des Lithuaniens et le Pardschanja des Indiens — qui sont des dieux du tonnerre — le culte de Péroune était rendu à un chêne sacré.

Jessa créa le monde sous les incarnations de Bielboh, Tchernoboh et Ham, et s'incarna ensuite en Péroune.

Malgré la venue du christianisme, le mot de Péroune subsista dans certaines locutions des langues slaves.

Lada, c'est Vénus; Dajbog ressemble à Apollon; le soleil et, peut-être, les troupeaux ont Vèlès pour dieu; les vents possèdent le dieu Stribog...

Dans l'Ukraine antique, on ne trouve aucune trace de temples, d'idoles. Ils n'apparaissent qu'avec les Scandinaves. A ce moment, la mythologie devient presque un Walhalla germanique. Nous trouvons des réminiscences de cette époque dans les légendes du Nord : saga d'Olof Trygvanson. On y voit les grands princes construire des temples et remplir le rôle de sacrificateurs.

Ce paganisme hérité du Nord ne connaîtra qu'une brève existence, à peine un demi-siècle. Il fera place au christianisme...

. * .

Une très riche poésie populaire s'était créée sur le sol de l'Ukraine avant l'arrivée du christianisme.

Les cérémonies païennes s'accompagnaient de chants rituels.

La naissance du printemps, les fêtes, les maria-

ges, les enterrements étaient célébrés par des chants joyeux ou tristes.

Le miel, le blé, les fourrures, la soie, la mer Noire, les courageux jeunes gens allant chercher sur leurs barques légères l'or et la gloire étaient chantés par un peuple qui a toujours et passionnément aimé la chanson; qui, dans tous ses travaux, dans sa maison gaie et fleurie, dans les larges steppes, a célébré avec une poésie, une force, une fantaisie très rares le travail et la vie et surtout l'héroïsme et l'amour.

. . .

Voyons à présent comment l'Ukraine antique s'exprima dans les arts.

La facile culture du sol si fertile de l'Ukraine laissait de grands loisirs à ses habitants. C'est pourquoi, aux âges les plus reculés, les indigènes font preuve déjà d'un art très évolué.

Le dessin géométrique tracé sur l'ivoire de Mésine — qui est de l'époque magdalénienne — est unique dans son genre.

La céramique si richement décorée de Tripoli, à 40 km. de Kiev, donna son nom à toute une période de l'époque néolithique.

C'est également en Ukraine que l'on a relevé les plus beaux spécimens de l'époque mégalithique.

Nous ne possédons que des données fort obscures sur les Scythes, bien que les historiens grecs, et principalement Hérodote, nous eussent indiqué que ce peuple entretenait des relations très suivies avec les colonies grecques du littoral de la mer Noire. Les découvertes archéologiques prouvent que ces relations ont bien existé. On a retrouvé, en effet, des objets dont la facture ne laisse aucun

doute à cet égard. Ils étaient enfouis dans les kourgans, qui sont des tumuli. Mais ces kourgans ne recélaient point que des armes et des ornements scythiques.

On y a découvert un curieux mélange de très haute civilisation et de barbarie. De véritables chefs-d'œuvre de l'art grec s'y mêlaient à des objets purement barbares. Mais d'autres influences se montrent encore : certaines pièces portent la trace de l'ancien art persan; d'autres ont les plus étroits rapports avec les créations de la civilisation dite ouralo-altaïque, créations qu'on a recueillies en grande partie dans la Sibérie occidentale et dans l'Asie centrale; d'autres enfin dénotent des influences romaines.

Ces témoins les plus anciens de l'art ruthène sont répandus du sud-est du Caucase au voisinage de Tchernihiv et de Kiev.

Tous les objets mis à jour sont d'un puissant intérêt : les objets barbares, parce qu'ils ont été fabriqués par les indigènes eux-mêmes; les autres, parce qu'ils représentent la vie, les mœurs, le costume, l'industrie des autochtones.

Mais certains sont plus particulièrement précieux, comme le diadème d'or retrouvé dans un kourgan de la presqu'île de Taman; ce diadème est du plus beau style grec du IV^e siècle; il est composé de minces plaques d'or sur lesquelles se déroule un combat de Scythes et de griffons.

Signalons encore deux vases, datant également du IV^e siècle et sur lesquels sont représentés des Scythes. L'un qui est en argent, vient du kourgan de Tchortomlik, près de Nikopol sur la rive droite du Dnieper. L'autre, qui est en or, a été trouvé en Crimée, dans le kourgan de Koul-Ob, près de

Kertch. On y voit des hommes domptant des chevaux sauvages, un guerrier devant son chef, un autre tendant la corde de son arc, un troisième arrachant une dent à l'un de ses camarades, un quatrième entourant d'une bande la jambe d'un blessé.

Ces vases représentent bien les Scythes aux traits rudes, aux cheveux longs, portant la barbe; armés de l'arc ou de la lance, habillés d'une blouse ouverte sur le devant et serrée à la taille par une ceinture, d'un pantalon flottant, de bottes molles attachées à la cheville, d'un bonnet pointu quelque peu semblable au bachlik des Caucasiens actuels.

Une très belle découverte a été faite dans un tumulus s'élevant sur la rive gauche de la rivière Ross : c'est une feuille d'or qui sert de diadème, de ceinture ou d'ornementation à un vêtement. Elle représente des gens réunis probablement pour quelque solennité accompagnée de musique, de sacrifices et de libations. Les personnages, les objets qu'on y distingue prouvent que cette feuille date de l'époque scythique.

On trouve l'influence des Goths dans certains vestiges, dans les monnaies. On voit saint Vladimir portant une couronne semblable à celles qui sont conservées au musée de Cluny.

Puis, c'est l'époque incertaine où le nomadisme permet peu ou empêche la construction.

Voilà les premières manifestations artistiques que l'on a rencontrées en Ukraine.

. . .

Maintenant, sans plus tarder, il est indispensable d'expliquer les noms de Russie, de Ruthénie et d'Ukraine.

Afin qu'on ne tombe pas dans les erreurs que beaucoup commettent, il faut dire ce qui suit :

Ceux qu'on nomme aujourd'hui les Russes étaient autrefois les Moscovites.

Pendant plus de sept siècles, du IX^e au XVII^e, le nom de Ruthénie (Rouss), à côté de celui d'Ukraine, a été appliqué uniquement à la province de Kiev, puis à l'Etat de Kiev — que traverse la rivière Ross — enfin à toute l'Ukraine. En latin, on écrivait indistinctement : Russia, Ruthenia; ce nom vint de la province qui comprenait la capitale, comme on dit en France : l'Ile-de-France. Constantin Porphyrogénète, Jornandès, Procope, les chroniqueurs arabes parlent de Ross ou Rouss. On fait dériver ce nom de Ross, Rouss, de celui de Ruotsi donné par les Finnois aux conquérants normands. D'aucuns cherchent son origine dans un pays de la Gothie suédoise : le Rossland. D'autres veulent y voir une déformation du grec *reusis*, ce qui coule, ce qui flotte. D'autres enfin le font venir du latin rufus, roux.

En tout cas, c'est le nom que, d'après la *Chronique de Nestor*, les princes normands ont employé dès le IX^e siècle pour se désigner eux et leur peuple. En France, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, on se servait des termes Russie et Ruthénie, Russe et Ruthène, indifféremment.

Quand la Moscovie eut pris le nom de Russie (Rossia), l'habitant de la Ruthénie (Rouss) s'appela Ruthène ou Ukrainien, et sa patrie continue de s'étendre des Carpathes au Don en longeant la mer Noire, et de garder comme unique capitale Kiev « mère des villes ruthènes ».

On retrouve également dans les anciennes chroniques occidentales des traces de renseignements

sur les Ruthènes. L'empereur de Constantinople Théodose envoya à Louis le Débonnaire, empereur d'Occident, des ambassadeurs d'un certain Haakon (Haquin), roi des Ruthènes. Quelques historiens ont cru reconnaître en ce personnage un souverain des Tatars. Mais, d'une part, des annalistes ont avancé que Haakon était un souverain des Ruthènes; d'autre part et surtout, ne possédons-nous pas une nette indication dans ce nom de Haakon qui est un nom normand ? Et l'on rencontre chez les membres de la maison de Rurik bien des noms normands.

Dès le milieu du XIV^e siècle, les princes de Moscou ajoutent à leur titre celui de « princes de Ruthénie », émettant l'étonnante prétention de descendre des Rurikides de Kiev. Aussitôt qu'elle eut conquis l'Ukraine et imposé sa souveraineté au peuple ukrainien, la Moscovie adopta le nom de Russie et s'empressa de s'approprier l'histoire du pays nouvellement soumis.

Songez donc à ce qu'elle avait à y gagner ? Tandis que le pays qui est l'Ukraine connaissait une bonne part de la civilisation méditerranéenne, la Moscovie demeurait une contrée semi-hyperboréenne, presque barbare, toute enveloppée de fabuleuses légendes. En se rattachant à la tradition ruthène, elle s'enrichissait tout d'un coup d'une splendide histoire qui étincelait des magnificences de Kiev, de l'éclat des règnes de saint Vladimir le Grand, de Iaroslav le Sage, père de la reine de France Anne, épouse de Henri I^{er}, et de bien d'autres joyaux que nous admirerons au fur et à mesure que nous avancerons dans l'histoire de la civilisation ukrainienne.

Pour quelle raison les Ruthènes abandonnant

leur nom primitif prirent celui d'Ukrainiens, appelèrent leur patrie : Ukraine ? Si, en Europe occidentale, les questions des noms de terres ou d'Etats n'ont plus qu'une signification conventionnelle, elles gardent, en ce qui concerne l'Ukraine, une importance primordiale. En effet, depuis plus de deux cents ans, l'histoire est faussée. On s'est trompé, sciemment souvent, dans les appellations données à l'Ukraine. L'erreur a été facile parce qu'il existe une certaine ressemblance entre les trois langues : russe, polonaise et ukrainienne sur lesquelles viennent parfois se greffer une expression paléo-slave ou vieux bulgare. Cette dernière langue fut fréquemment employée par les anciens chroniqueurs ukrainiens. Si, à cause de cet usage, certains mots peuvent être expliqués, d'autres en sont obscurcis. Par conséquent, il ne faut jamais se fier aux termes russes et polonais employés en ce qui concerne l'Ukraine, mais de les comparer toujours avec les termes ukrainiens en usage.

Ceci dit, nous arrivons à l'explication des noms d'Ukraine et d'Ukrainiens. Ukraine n'est pas du tout synonyme du terme russe *okraïna*. Il n'y a là qu'une similitude de sons. Dans la langue ukrainienne et dans presque toutes les langues slaves, il existe le mot : *kraïna*, *kraï*, qui signifie pays. Il convient donc d'admettre que Ukraine veut dire pays, et, par extension, mon pays. Les pays de langue germanique connaissent ce terme, c'est *land*, qu'on a traduit en français par : terre, Angleterre. Chez les peuples slaves méridionaux, on retrouve ce nom de *kraïna* dans celui de l'ancienne province autrichienne : la Carniole, pays qui fait aujourd'hui partie de la Yougoslavie.

Ensuite, le terme russe : *okraïna* signifie : mar-

che. Or, l'Ukraine n'a pu être la « marche » de la Russie parce que cette dernière puissance n'était pas encore formée au moment où le nom d'Ukraine était déjà couramment usité en Ruthénie. Ce n'était pas non plus la « marche » de la Pologne, attendu que le nom d'Ukraine était employé depuis le XI^e siècle pour désigner dans leur totalité les territoires que la Pologne ne s'annexait définitivement qu'en 1569. Puisque nous parlons de la Pologne, ajoutons qu'au IX^e siècle, on connaissait ce pays uniquement à cause de la route menant en Ukraine qui le traversait.

On pourrait émettre l'hypothèse que le nom d'Ukraine vient d'une tribu slave : les Ukres ou Ukranes qui arrivèrent et s'établirent en Poméranie avant le règne de Charlemagne, appelèrent une rivière : l'Ukre et donnèrent à de nombreuses localités des noms semblables à ceux que nous retrouvons en Ukraine. Ces Ukres ou Ukranes ont pu même revenir dans le pays au VIII^e siècle avec des chefs normands refoulés par Charlemagne et les Germains.

Il existe encore un terme qu'on rencontre souvent et qu'il faut expliquer, c'est : Petite-Russie. Il est employé par les Polonais pour désigner seulement les provinces de Tchernyhiv, de Poltava, de Kharkov et de Katérinoslav, tandis que les Russes entendent par Petite-Russie la totalité des terres ukrainiennes, et, en y ajoutant la Ruthénie — ou Russie blanche — les Ruthénies rouge et noire, on a, selon eux, toutes les Russies. Une telle nomenclature est tout à fait inexacte et entachée de la plus grossière erreur. Le nom de Micra Rossia ou Ruthénie mineure, c'est-à-dire plus jeune, plus proche, a été donné au XIII^e siècle par le

patriarche de Constantinople à la Galicie au moment où fut créée la province ecclésiastique de Halicz, de Léopol (Lwow) pour distinguer cette nouvelle province de l'ancienne dont la métropole était Kiev. La Ruthénie ancienne, plus éloignée, était la presque totalité des terres ukrainiennes, et la Ruthénie mineure représentait l'infime partie qui avait été détachée d'elle pour former une administration ecclésiastique indépendante lorsque Kiev eut été dévastée et détruite par les incursions des Tatars et des ducs de Souzdal. Halicz et Léopol devinrent alors les brillantes métropoles du nouveau royaume ukrainien de Galicie.



CHAPITRE III

SVIATOSLAV, tué par les Petchénègues nomades de la steppe, ses trois fils se partagent le royaume. Iaropolk règne à Kiev; Oleg, chez les Déréviens; Vladimir, à Novgorod. Des dissensions naissent bientôt entre eux. Ils se font la guerre. Iaropolk, qui sera le prince de Kiev jusqu'en 980, tue Oleg et expulse Vladimir. Mais celui-ci revient avec des bandes scandinaves. Iaropolk est assassiné. Vladimir demeure seul. L'empire ruthéno-varègue, qui ne consistait qu'en tribus éparses n'ayant qu'un lien très lâche entre elles, va se fixer, s'unifier. La cause capitale de cette si importante transformation sera la conversion des Ukrainiens au christianisme.

..

Le christianisme n'est pas venu dans le pays grâce à Vladimir. Avant Sviatoslav, on comptait déjà des chrétiens dans toute la région. A Kiev, non loin de l'endroit où habitaient les princes, on a trouvé un cimetière chrétien qui est, sans aucun doute, d'une époque antérieure à celle de Vladimir. Bien avant le règne de celui-ci, l'influence byzantine s'est fait sentir non seulement à Kiev, mais

encore dans tout le bassin du Dnieper. D'anciennes sépultures mises à jour recélaient, en effet, en dehors des produits de l'industrie indigène, des objets, des étoffes, des poteries, des pièces de métal révélant l'art byzantin en même temps que les arts de l'Orient, de l'Iran et de l'Arabie qui avaient pénétré à Constantinople.

Parmi les premiers chrétiens, il faut placer d'abord sainte Olga, princesse de Polotzk d'après certains chroniqueurs, probablement proche parente, sinon la fille du grand Oleg. Olga, qui devint la femme d'Igor, tint la régence pendant dix ans — de 945 à 955 — alla à Constantinople, s'y fit baptiser, reçut le nom d'Hélène et fut canonisée.

Olga demanda à un chrétien fort zélé, l'empereur Othon, d'intercéder auprès de l'archevêque de Mayence Guillaume pour qu'un missionnaire fût envoyé dans la patrie de Sviatoslav. Guillaume écouta cette prière et choisit au monastère Saint-Maxime de Trèves un très savant et très habile homme en la personne d'Adalbert, fils du comte mosellan de Remiche. Adalbert, après avoir été sacré à Mayence, se mit en route en 962. Il ne réussit point dans sa mission et retourna en Allemagne. Néanmoins, depuis cette époque, il y eut toujours des *latins* en Ukraine.

Sainte Olga essaya de toutes ses forces d'amener son fils Sviatoslav à se convertir au christianisme. Mais, il était si occupé à guerroyer qu'il n'en eut pas le temps ou le goût. Une génération dut passer avant qu'on ne voie le chef de l'empire abaisser sa tête orgueilleuse sous les ordres des ministres du Christ. Ce chef fut Vladimir, qui régna de 980 à 1015.

Tandis que les peuples, à l'aurore du moyen âge, se mettaient à trembler de crainte en même temps que d'espoirs supraterrrestres, abandonnaient tout travail, voulaient quitter la vie du siècle et demeurer dans le renoncement pour attendre la fin du monde qu'on assurait très prochaine — rappelons-nous la page admirable et terrible de Michelet sur l'an 1000 — il semble que rien de semblable ne se soit passé dans cette partie de l'Europe qu'est l'Ukraine. Bien au contraire, une période d'efforts organisateurs s'ouvrait pour ce pays, un souffle de jeunesse passait sur ses vastes plaines. L'idée de la civilisation s'y montrait nettement, car ce peuple plein de courage, de patriotisme et d'idéal, loin d'être arrêté par le passé et absorbé par le présent, se tournait déjà délibérément vers l'avenir.

. . .

C'est qu'à ce moment-là, l'Ukraine a possédé deux très grands princes, dont l'un est comparable à Clovis, l'autre à Charlemagne. Nous avons nommé saint Vladimir le Grand et Iaroslav le Sage. Saint Vladimir fut le vrai créateur de la royauté ukrainienne. Seul maître du pays, il le défendit contre les incursions continuelles des nomades de la steppe. Il établit une ligne de défense autour de sa capitale qui n'était pas toujours à l'abri des coups de main. Il parvint à porter les frontières de son Etat du Dnieper au lac Ladoga et aux rives de la Duna.

D'autre part, Vladimir s'efforça de consolider le pouvoir du prince et de l'entourer d'un réel prestige. Il voulut, certes, une force matérielle, mais, plus encore peut-être, une puissance morale. Par

quels moyens, à l'aide de quels exemples, sur quelles bases Vladimir devait-il créer et établir ce pouvoir? Il pensa le demander à Constantinople qui avait pris modèle sur l'empire romain.

Pour ce faire, il était indispensable de conclure enfin une vraie et durable paix avec la capitale de l'empire d'Orient contre laquelle tant d'expéditions avaient été entreprises par les compagnons de Rurik, par Oleg, par Igor, par Sviatoslav.

Ayant prêté son aide à l'empereur grec pour mettre fin aux luttes intérieures qui affaiblissaient la puissance byzantine, Vladimir désira comme récompense la main de la princesse Anne. Il ne l'obtint qu'après avoir dirigé une offensive contre la Chersonèse. Le mariage eut lieu en 988. Vladimir voulut alors embrasser la religion chrétienne. Mais il tint d'abord à savoir si la vertu de Péroune ne l'emportait point sur celle du Christ, car il demeurait encore dans la croyance au pouvoir surnaturel de celui qui fabriquait la foudre. En 980, il l'avait honoré en lui érigeant à Kiev une statue de bois avec une tête d'argent et des moustaches d'or. Pour éprouver la puissance du dieu, il fit jeter la statue dans le Dnieper et attendit qu'elle sortît de l'eau. Péroune ne reparut pas. Le christianisme l'emporta. Vladimir reçut le baptême. Ses sujets pareillement et avec promptitude, qu'ils le voulussent ou ne le voulussent point. Car, si à Kiev la nouvelle religion fut acceptée volontiers, il n'en alla pas de même avec les Slaves du nord qui se montrèrent fort récalcitrants. Aussi dut-on, pour ces derniers, employer les grands moyens, et un vieux dicton assure que : « Poutiata baptisait par le fer et Dobrynia par le feu. » (Poutiata et Dobrynia sont les noms patronymiques des deux plus

proches collaborateurs de Vladimir, dont Dobrynia était l'oncle). Le christianisme était imposé en brûlant vifs les récalcitrants, en mettant le feu aux temples des anciens dieux, en massacrant les prêtres. Tel est le sens du dicton.

Vladimir fonda l'église grecque catholique en Ukraine. Il fut un saint.

..

Ce sont des missionnaires de Constantinople qui, au temps de Sviatoslav, étaient venus prêcher le christianisme en Ukraine. C'est à Constantinople que sainte Olga avait été se faire baptiser. L'influence byzantine, déjà très grande, ne cesse de croître sous Vladimir. Le prince permettra que l'église ukrainienne soit organisée sur le modèle exact de celle de Constantinople. Il laissera pénétrer dans son empire des artistes et des artisans de la Bulgarie et de la Grèce qui, sous la direction ou, tout au moins, sous la surveillance du clergé, élèveront et orneront des églises et des monastères en bois ou en pierre, où seront instruits les enfants des plus importantes familles du pays. Vêtements, parures seront importés de Constantinople. Les lettres, les légendes, les arts byzantins se mêleront à ceux nés sur la terre ancestrale et formeront une culture, un folklore ruthéno-byzantins qui seront de premier ordre parce que, à la diversité et à la richesse des créations autochtones et des œuvres byzantines s'ajoutera le trésor des lettres gréco-latines que Constantinople apportera par l'entremise de ses religieux et de ses laïques.

En un quart de siècle, l'Ukraine possède un magnifique patrimoine intellectuel qui en fait une des nations privilégiées dans l'ordre de la science

et de l'art. Et n'oublions point qu'en ces temps où l'Ukraine marche délibérément sur le chemin de la civilisation, la future Moscovie continue à végéter dans une barbarie totale, dans l'ignorance complète du monde.

. . .

Saint Vladimir était installé à Kiev. On peut songer à l'immense importance que posséda cette ville. Nulle autre ne pourra rivaliser avec elle sur le plan intellectuel. Seule Novgorod lui sera opposée au point de vue commercial.

Kiev existait déjà depuis des siècles. Selon la légende, elle fut fondée par trois frères : Kïï, Schtchek et Khoriv et leur sœur Lybed. Au V^e siècle, elle payait tribu aux Khozars. Puis, sous Askold (prince varègue, compagnon d'Igor ou peut-être son beau-fils), elle entre en relation avec Constantinople. Elle est prise par Oleg au IX^e siècle. Grâce à ce prince, elle deviendra la capitale de ce vaste et riche territoire qui formera l'Ukraine. Sviatoslav lui donnera une prépondérance que Vladimir et Iaroslav feront toujours plus forte.

Une légende dit que le christianisme fut apporté en Ukraine par l'apôtre André, qui serait venu à Kiev et y aurait été crucifié.

Située au cœur de la patrie, « la mère des villes ruthènes » s'élève sur la rive droite du Dnieper, au centre du bassin de ce fleuve, artère vitale du pays. De profonds ravins la divisent en quatre parties, faisant de cette ville qui semble prédestinée, quatre cités possédant chacune son histoire et sa physionomie particulières.

Dans la plaine voisine du Dnieper, autrefois comme aujourd'hui, devait se presser la foule des

marchands. Puis, voici la vieille ville où demeuraient les princes. Enfouie dans la verdure et les fleurs s'étend Lipki. Plus loin, voilà la ville des écoles. Sur une colline fortifiée se tient Petchersk, la ville des cryptes, que domine le vénérable sanctuaire de la Laure, fondé dès le XI^e siècle. (Le mot de laure désigne, dans l'histoire monastique, un groupe de cabanes où les anachorètes vivaient solitairement, quoique soumis à la direction d'un supérieur commun. Ils ne se réunissaient que pour assister au culte dans une chapelle située au centre de la laure.) La Laure de Kiev est le plus ancien monastère de l'Ukraine. Il aurait été créé en 1051 par Antipa qui avait été se faire moine au mont Athos où il reçut le nom d'Antoine. Quand Antoine fut enseigné dans la foi, on lui dit : « Retourne en Ruthénie; avec toi sera la bénédiction de la sainte Montagne (c'est-à-dire du Mont Athos); de toi sortiront une foule de religieux. » Après avoir séjourné dans plusieurs monastères de Kjev où il ne resta pas parce que Dieu ne le voulait point, il arriva sur une colline boisée et y demeura. C'est là que s'élève le monastère de Petchersk. Les hommes apprirent sa réputation de sainteté et vinrent à lui qui leur conféra les ordres. Puis, il se retira dans une crypte où il mourut. La plus grande célébrité du monastère après lui fut Théodose et tous deux en devinrent les patrons.

Dans les temps préhistoriques, les peuples des bords du Dnieper avaient creusé des cavernes (« petchera » signifie caverne) dont les moines se servirent pour en faire des cryptes — d'où le nom de Petchersk — dans lesquelles reposent les reliques de plus de trois cents saints. Kiev, ville sainte

par excellence, vit venir à elle des foules innombrables de pèlerins.

La Laure fut la pépinière du clergé régulier et le lieu où se trouvèrent réunis les plus grands propagateurs de la foi et de la science. C'est de là que sortit la hiérarchie religieuse de l'Europe orientale. D'accord avec le prince, le métropolite nommait les « hégoumènes », c'est-à-dire les abbés issus de Petchersk aux évêchés vacants.

Le vénérable sanctuaire, fondé au moment où la lumière du christianisme commençait à peine de poindre à l'horizon de l'Ukraine, devint avec le temps un bastion, une forteresse de la piété, de la civilisation, du nationalisme. Ce n'est que sous la domination russe que l'importance de la Laure s'amoindrit et que le niveau intellectuel de ses religieux baissa.

. . .

Sous le règne même de Vladimir, la religion chrétienne devint religion d'Etat. Ce changement s'opéra avec facilité parce que, nous l'avons vu, les indigènes ne possédaient point de dogmes, ne suivaient point de rites, n'avaient point de temples. Leurs aspirations supraterrrestres, leurs craintes, et leurs espoirs de l'au-delà n'étaient cultivés, entretenus en leurs âmes qu'à travers des légendes que l'on devait se raconter doucement tandis que le calme du soir était venu ou que l'on devait chanter dans la peur, la mélancolie ou la joie selon que les éléments paraissaient favorables ou hostiles.

Les villes se christianisèrent beaucoup plus vite que les campagnes où les missionnaires n'étaient qu'en petit nombre.

Le chroniqueur de Kiev dit que Vladimir avait

apporté la lumière dans le pays en lui donnant le baptême. Vladimir lui-même fut tellement éclairé que de profonds changements s'opérèrent en lui, et les vieux auteurs chantent à l'envi son amour de la paix, alors qu'il avait tant aimé la guerre; sa douceur et son humanité alors qu'il se montrait, étant païen, rude et cruel; l'intérêt qu'il porte aux pauvres et aux malades; son effort pour bien gouverner en demandant conseil non seulement aux chefs militaires, mais encore aux évêques et aux « anciens »; les modifications qu'il fait aux lois sur le meurtre; les fêtes qu'il donne et que d'immenses festins suivent; les repas qu'il offre chaque jour, même quand il est au loin.

La poésie populaire s'empare de cette grande et sainte figure et, jusqu'à la mer Blanche, les chansons épiques disent la beauté et la gloire du prince de Kiev, de Vladimir, de « Beau Soleil ».

Vladimir régna trente-cinq ans. Il s'allia par le mariage de ses enfants — on lui en attribue vingt-cinq — avec un grand nombre de maisons régnautes d'Europe.

Le clergé et le peuple désiraient, dans l'intérêt de la paix intérieure, que les fils reçussent en héritage une principauté particulière. On en décida ainsi. Cette organisation eut — nous nous en apercevrons bientôt — d'importantes et de regrettables conséquences. Elle a été parfois violée, à commencer par les fils de Vladimir qui se rebelèrent un moment contre leur père, puis, à sa mort, se combattirent pour s'emparer de l'héritage qui devait rester en commun.

Il fallait que ces principautés fussent régies par des lois. C'est — comme nous le verrons tout à l'heure — Iaroslav, surnommé le Sage, qui rédigea

ces lois avec l'aide des princes, des évêques et des « anciens », de ce conseil auquel Vladimir avait déjà eu recours.

. . .

Iaroslav naquit en 978 et mourut en 1054. Vladimir lui avait donné la principauté de Novgorod. Il s'était révolté contre son père et, au lendemain de la mort de celui-ci, en 1016, attaqua son frère Sviatopolk, le vainquit et s'établit à Kiev. Il en fut chassé deux ans après, y pénétra à nouveau, s'y installa définitivement et devint le seul maître du pays. Il continua alors et développa l'œuvre de Vladimir. Il combattit les Petchénègues, les Grecs, les Polonais, les Tchèques. Aucune défaite ne le découragea; aucune victoire ne le laissa en repos.

Il entretint de nombreuses relations avec l'Europe occidentale, lui qui prétendait descendre par sa mère Anne de Philippe de Macédoine. Une de ses sœurs devint reine de Pologne; une de ses filles se maria avec Harold de Norvège; une autre avec le roi de Hongrie André I^{er}; la troisième, enfin, monta sur le trône de France, ayant épousé Henri I^{er}.

Sa politique extérieure a été, on le voit, très brillante, tant par les guerres que par les mariages.

Sa politique intérieure connut d'aussi grands succès. C'est un homme pieux : il s'occupe de former un clergé purement ruthène. C'est un lettré : il parle plusieurs langues étrangères, dote Kiev d'une riche bibliothèque, crée d'importantes écoles. C'est un constructeur : il fonde la ville de Iaroslavl sur la Volga et celle de Iouriev sur l'Embach; il entoure d'une grande enceinte sa capitale dans laquelle on pénètre par la Porte d'or, qui est con-

struite en briques carrées et plates et surmontée d'une chapelle à coupole dorée (les ruines de cette porte existent encore). Iaroslav a une Cour splendide où sont venus chercher asile des princes étrangers bannis ou ayant fui leur pays.

Kiev, aux yeux de beaucoup, est une rivale de Constantinople. C'est maintenant une des plus belles capitales de l'Europe. De magnifiques monuments s'y élèvent. Sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople est construite cette merveille qu'est la cathédrale Sainte-Sophie. Ce sera dans ce joyau de l'art religieux qu'on placera le très beau tombeau de celui qui fut surnommé le Sage, qui a été le « législateur de l'Ukraine ».

Les lois qu'édicte Iaroslav et qui portent le nom de « Vérité ruthène » ou de « droit ruthène de Iaroslav » ont une importance qui dépasse singulièrement l'époque du « législateur de l'Ukraine ». Elles parlaient surtout de pénalités, de mesures devant protéger le prince et sa Cour; elles fixaient le taux de la contribution à lever sur la population — car la littérature du temps montre déjà, en s'en plaignant et en s'en gaussant tout à la fois, la rapacité et l'injustice des agents du fisc. Thème éternel ! La « Vérité ruthène » franchit bientôt les limites du royaume. Ses principes servirent de base aux législations de la Ruthénie blanche, de la Moscovie. Ce sont d'eux que s'inspirèrent les légistes polonais quand ils conseillèrent de rendre électif le trône de Pologne. On retrouve leur esprit jusqu'à nos jours.

. . .

Le christianisme officiel de l'Ukraine était venu de Constantinople, et la hiérarchie ecclésiastique

avait été créée et organisée par les Grecs sous la suprématie du patriarche de Constantinople.

Depuis le IX^e siècle, à la suite d'affirmations de Photius, étaient nés des sentiments d'aversion, puis d'hostilité contre les Latins accusés de certaines négligences et de certaines doctrines jugées inacceptables. Un an avant la mort de Iaroslav, en 1053, le patriarche Michel Cérulaire se rebellait ouvertement et recommandait aux évêques d'abandonner leurs églises et de chasser les moines des couvents. Il fut condamné par le pape Léon IX. L'empereur Constantin Monomaque s'efforça d'apaiser le conflit, mais en vain. Le samedi 16 juillet 1054, les envoyés du pape déposaient sur l'autel de la cathédrale Sainte-Sophie de Constantinople un acte d'excommunication qui se terminait ainsi : « Michel, patriarche abusif, néophyte revêtu de l'habit monastique par la seule crainte des hommes et diffamé pour plusieurs causes; — et avec lui Léon, dit évêque d'Acride, et Constantin, sacellaire de Michel, qui a foulé de ses pieds profanes le sacrifice des Latins. — Eux et tous leurs sectateurs soient anathèmes, avec les simoniaques, les hérétiques qui ont été nommés et tous les autres; et avec le diable et ses anges, s'ils ne se convertissent. Amen, amen, amen. »

Michel Cérulaire lança une semblable excommunication et fut approuvé par tous les patriarches d'Orient. L'empereur essaya encore un rapprochement. La réponse qu'il reçut fut une émeute du peuple acclamant le patriarche. La séparation complète, définitive de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine était accomplie. Le « grand schisme d'Orient » creusait un fossé entre les deux églises, fossé que rien ne put combler, ni les expéditions



Pierre MOHYLA, Métropolitte de Kiev

des Croisades, ni les masses turques battant les murailles de Constantinople. L'Eglise orthodoxe était née; dans son giron se plaçait l'Eglise ukrainienne.

. . .

Nous avons déjà dit la grande richesse de la poésie populaire ukrainienne. Son importance est immense parce qu'elle s'épanouira pendant de longs siècles. Elle se transmettra soigneusement de génération en génération. Loin de disparaître devant la poésie écrite, elle se développera parallèlement à celle-ci, et, parfois même, lui fournira des thèmes.

La poésie populaire ukrainienne eut surtout un caractère épique. Les invasions, les luttes continues fortifièrent ce caractère que l'on trouve dans les contes tirés de faits réels ou sortant d'un monde fantastique et dans lesquels prirent place, avant la venue du christianisme, les dieux de la mythologie païenne ou les héros légendaires.

La poésie lyrique, elle, était richement représentée par des proverbes, des invocations exprimés sous une forme cadencée.

Des poésies disaient aussi la douceur, l'utilité, la force, la cruauté de certains animaux.

Toutes ces créations venaient de l'âme même du peuple. De son sein n'étaient point sortis des hommes estimant avoir la mission de chanter les espoirs, les craintes, les aspirations, les rêves de la foule. On dirait que tous avaient entendu et vu des choses inouïes, invisibles, surnaturelles, fantastiques, avaient rencontré ce qui ne se rencontre pas et que d'un même cœur et d'une même voix, prenaient part à l'immense et anonyme concert.

Puis, un profond changement survient. Le chris-

tianisme est apparu. Les chants populaires perdent leurs anciennes significations religieuses et s'adaptent à la croyance nouvelle.

. . .

Dans la seconde moitié du IX^e siècle, les moines grecs Cyrille et Méthode avaient évangélisé les Bulgares et les Moraves. Leur enseignement s'était fait en vieux bulgare ou slavon dans lequel se rencontraient bien des mots grecs. L'alphabet cyrillique n'était que l'alphabet grec carré, modifié, complété et adapté à la richesse des phonèmes slaves. Il passa en Ukraine avec des traductions des livres saints, apportées par les premiers chrétiens qui, nous l'avons dit, vinrent s'établir dans le pays bien avant 988.

Pendant plusieurs siècles, les livres saints et leurs commentaires furent d'une importance prépondérante pour la culture intellectuelle de l'Ukraine. Cette culture se développa rapidement grâce à ce magnifique centre de l'esprit qu'était Kiev. Plusieurs manuscrits du IX^e siècle sont parvenus jusqu'à nous. Parmi eux, il faut citer « l'Évangile d'Ostromir » — qui est le plus ancien que nous connaissons — et « l'Évangile du monastère de Souprasl ». A ces livres, il convient d'ajouter, pour connaître les productions de l'époque, des ouvrages de science, comme *le Physiologue*, *la Topographie chrétienne*; puis ont paru *la Vérité ruthène*, de Iaroslav, le recueil de Sviatoslav, duc de Tchernyhiv, contenant des essais philosophiques en même temps que religieux et datant de la seconde moitié du XI^e siècle; cet autre recueil : *Ptchely (les Abeilles)*, renfermant des enseignements de Socrate, de Platon, d'Aristote — ce qui prouve que

les philosophes grecs étaient bien connus en Ukraine dès ces temps lointains.

Voici un passage du panégyrique de Vladimir, qui forme la conclusion du sermon « sur la loi et la grâce », attribué à Hilarion, métropolite de Kiev, et prononcé devant le prince Iaroslav :

« La terre romaine chante les louanges et proclame la gloire éternelle de Pierre et Paul grâce auxquels elle a cru en Jésus-Christ, fils de Dieu.

» L'Asie, Ephèse, Pathmos, vénèrent Jean l'Évangéliste ; l'Inde célèbre Thomas, l'Égypte Marc.

» Toutes les nations, toutes les villes, tous les hommes disent leur reconnaissance à ceux qui leur apportèrent la foi chrétienne.

» Offrons, nous aussi, le tribut de notre respect et de notre admiration à celui qui nous fit connaître et adorer Jésus. Entonnons les louanges du grand prince de notre patrie, Vladimir, auteur de si extraordinaires exploits. Célébrons le petit-fils du vieil Igor, dont le grand Sviatoslav fut le père ; il est le descendant des hommes courageux et forts qui furent à la tête de notre pays. Leurs noms et leurs exploits sont connus partout. C'est qu'ils ne régnaient pas sur une région inconnue et pauvre, mais sur le pays ruthène dont toute la terre sait le nom et la richesse.

» O prince vénérable, lève-toi de ton tombeau, écarte les voiles du sommeil. Car ce n'est point la mort qui t'a pris. Tu dors paisiblement jusqu'au jour où nous ressusciterons tous. Lève-toi, la mort ne t'a pas pris, ne pouvait pas te prendre, toi qui as cru en Jésus-Christ, source de toute vie. Chasse le sommeil, ouvre les yeux afin de voir les hon-

neurs que le Seigneur infiniment bon t'a réservés en perpétuant, à travers tes fils, ta mémoire sur la terre. Lève-toi, vois ton bien-aimé Iaroslav, la chair de ta chair; vois-le, lui qui a encore rendu plus beau ton royaume, et réjouis-toi. Vois aussi ta pieuse belle-fille Irène, tous tes descendants, aimés de Dieu parce qu'ils obéissent à tes instructions, fréquentent les églises, vénèrent Jésus-Christ et adorent son saint nom. Vois les églises nombreuses, le christianisme florissant, la cité immense, toute resplendissante des saintes icônes, toute embaumée par l'encens et les cantiques sacrés. Vois et réjouis-toi et glorifie le bon Dieu, auteur de ces merveilles. »

Nous possédons une chronique très précieuse par les renseignements qu'elle fournit et les morceaux d'œuvres littéraires plus anciennes qu'elle contient. Elle est attribuée, peut-être faussement, au moine Nestor, du couvent de Petchersk. L'auteur se propose de dire comment est née et s'est formée la terre ruthène — c'est-à-dire le pays de Kiev — et quel en fut le premier prince. Cette chronique, qu'on appelle *la Chronique de Nestor* ou *la Vieille Chronique de Kiev*, fut composée en langue slavonne. On en possède 168 manuscrits. Légendes et histoire s'y mêlent avec une naïveté touchante. Elle commence comme les chroniques byzantines par le partage de la terre entre les fils de Noé et arrive rapidement aux Slaves, descendants de Japhet. C'est seulement à partir de 882 (prise de Kiev par Oleg) que le récit s'amplifie et se continue dans l'ordre chronologique jusqu'aux premières années du XII^e siècle.

Les sources de la *Chronique* sont les récits des

contemporains, les traductions des chroniqueurs grecs (spécialement Georges Hamartolos), les saintes Ecritures, les biographies et légendes des saints, les traditions populaires, les éphémérides des monastères.

Nous allons citer un passage de la plus ancienne partie de *la Chronique de Nestor*. Cette partie, qui porte le titre de *Povist vremennykh lit* fut écrite vers 1040 et rédigée définitivement au début du XII^e siècle.

Les lignes suivantes racontent les guerres de Sviatoslav qui ont eu lieu entre 960 et 972.

« Quand le duc Sviatoslav eut atteint l'âge d'homme, il réunit un grand nombre de guerriers presque aussi vaillants et aussi agiles que lui, qui était léger comme un léopard, et entreprit beaucoup de guerres.

» Son armée ne comportait point de chariots ni ne possédait de chaudrons. On ne faisait pas cuire la viande ; on la découpait en fines lanières, qu'elle fût de cheval, de bœuf ou de gibier, et on la mettait à griller sur la braise, puis on la mangeait. Il n'y avait point de tentes, et le prince, comme ses hommes, dormait par terre enroulé dans une couverture.

» Une fois, Sviatoslav se mit en marche pour s'emparer de la ville de Pereïaslav où les Bulgares se concentrèrent. Lorsque le duc se fut approché, les Bulgares sortirent, et une grande bataille s'engagea. L'armée de Sviatoslav commençait de plier. Alors le duc s'écria : « Il nous faudra mourir ici, battons-nous donc vaillamment. » Quand vint le soir, les Bulgares étaient vaincus et leur ville prise.

» Ensuite, il envoya dire aux Grecs : « Je vais

vous attaquer et m'emparer de Constantinople comme je me suis emparé de Péréiaslav.» Les Grecs répondirent : « Nous ne pouvons te résister ; fixe le tribut de guerre que nous devons te verser ainsi qu'à tes compagnons et apprends-nous combien vous êtes pour qu'il nous soit possible de calculer la somme à payer par tête. » Les Grecs ne faisaient cette demande que pour dénombrer les Ruthènes, parce qu'ils furent toujours des hommes fourbes. Sviatoslav dit : « Nous sommes vingt mille. » Et ils n'étaient que la moitié. Sachant cela, les Grecs, au lieu de payer le tribut, envoyèrent cent mille hommes contre Sviatoslav.

» Les Grecs et les Ruthènes allaient bientôt se trouver face à face quand ceux-ci s'alarmèrent en voyant l'immense armée ennemie. Alors leur chef affirma : « Nous ne pouvons plus reculer ; il faut demeurer bon gré mal gré. Ne jetons pas le déshonneur sur le pays ruthène. Mourons ici. Nous ne connaissons point la honte qui rejaillirait sur nous si nous nous sauvions. Loin de fuir, je vais me porter en avant, et quand je serai tombé, vous ferez ce que vous voudrez. » Mais les guerriers assurèrent : « Où tu trouveras la mort, nous la trouverons aussi. » Et les Ruthènes se mirent en ligne. Le combat fit rage. Les Grecs furent vaincus. Sviatoslav se dirigea vers leur cité en guerroyant contre les indigènes et en pillant les villes qu'il rencontrait et qui, depuis son passage, demeurèrent désertes.

» Pendant ce temps, l'empereur grec ayant rassemblé ses nobles, se demandait ce qu'il devait faire puisqu'il ne pouvait résister à Sviatoslav. « Offre-lui des cadeaux, dit quelqu'un, car il doit aimer l'or et les étoffes précieuses. » L'empereur

acquiesça. L'envoi fut accompagné par un homme habile auquel il était recommandé d'observer attentivement le regard, le visage du prince ruthène pour tâcher de deviner s'il était sensible aux présents. Les Grecs arrivèrent, et, après avoir salué Sviatoslav, étalèrent devant lui les richesses qu'ils avaient apportées. Mais, sans même jeter un coup d'œil sur les dons magnifiques, Sviatoslav commanda à ses gens : « Enlevez cela ! »

» Les Grecs retournèrent vers leur maître, et, la Cour ayant été rassemblée, s'exprimèrent en ces termes : « Nous venons de voir Sviatoslav et lui avons offert les présents, mais, tout aussitôt, il a donné l'ordre à ses serviteurs de les emporter, sans même y avoir jeté un regard. » Quelqu'un suggéra d'envoyer une seconde ambassade qui, elle, serait porteuse de belles armes dont l'empereur ferait cadeau à Sviatoslav. Cette proposition fut acceptée. L'ambassade partit.

» Dès que le prince ruthène eut vu les armes, il montra une grande joie et dit de faire ses compliments à l'empereur. Lorsque les messagers eurent répété à Constantinople les paroles de Sviatoslav et appris le vif plaisir du prince en recevant les cadeaux, les nobles s'écrièrent : « Ce doit être un homme ignorant de la pitié puisqu'il fait fi des richesses et n'aime que les armes. Il convient donc de lui verser un tribut. » L'empereur se rendit à ces raisons et manda à Sviatoslav de bien vouloir suspendre sa marche et d'indiquer le tribut qu'il désirait. Le chef ruthène fixa une somme pour les vivants et pour les morts, disant que la part de ceux-ci serait versée à leurs familles. Cette fois, le tribut fut payé, et le glorieux Sviatoslav rejoignit Pereïaslav. »

Un témoignage du même genre, mais cette fois sur saint Vladimir, nous est conservé dans la poésie populaire. Un « Noël » chante ceci :

De l'autre côté de la montagne, Messire Vladimir sella son cheval.

Il sella son cheval et gravit la montagne.

Il gravit la montagne et vainquit l'ennemi.

Il vainquit l'ennemi, qui lui apporta un plat rempli d'argent.

Messire Vladimir n'a pas même regardé, n'a pas ôté son chapeau, n'a pas salué.

Il fit de même quand un plat plein d'or lui fut présenté.

Alors, on lui amena une jeune et belle princesse.

Il la regarda de tous ses yeux, ôta son chapeau et grandement salua.

. . .

La culture artistique des steppes, qui s'était continuée sans aucun style défini, s'effondra tout d'un coup. Les souvenirs du passé s'effacent pour ainsi dire complètement, anéantis qu'ils sont par la venue — qui fut presque une ruée — de la culture byzantine. Des signes avant-coureurs de cette fin apparurent dès le IX^e siècle quand s'élevèrent en Crimée des églises grecques. Puis, la menace se précisa lorsque sainte Olga revint de Constantinople où elle avait reçu le baptême. Enfin, la disparition survint avec la promulgation officielle du christianisme. L'art byzantin s'installa en maître, sans conteste. Son action ne fit que s'accroître pendant tout le cours du XI^e siècle. C'est qu'il se trouvait alors dans un état de renouvellement, de renaissance : la lutte des iconoclastes avait pris fin. Un approfondissement du sentiment religieux en fut la conséquence. Cette résurrection s'exprima dans l'art par une spiritualisation des formes et un anoblissement des procédés.

Les X^e et XI^e siècles sont une époque byzantine pure, une époque de réception totale et d'imitation étroite. Kiev rêve d'être le calque, l'image exacte de Constantinople. Ses églises, ses palais, ses places, ses portes sont construits et dénommés d'après les modèles de la ville impériale du Bosphore.

En ces X^e et XI^e siècles, les architectes et bâtisseurs byzantins mènent à bien des constructions nombreuses et importantes. La plus belle de toutes est la cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev élevée entre 1017 et 1035.

Incendiée, Sainte-Sophie fut restaurée à plusieurs reprises, puis presque entièrement reconstruite par des architectes indigènes qui s'inspirèrent des modèles grecs et conservèrent autant qu'ils le purent le plan primitif de l'édifice. Elle présente une grande ressemblance avec Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Marc de Venise. Son intérieur est environ le dixième de la première et le quart de la seconde; il mesure 54 mètres de long sur 36 mètres de large. On admire dans l'enceinte qui entoure la cathédrale une très belle porte datant du XVIII^e siècle. Une ornementation de style baroque fut ajoutée à l'extérieur.

Mais Sainte-Sophie de Kiev conserve certaines splendeurs d'autrefois. Ses mosaïques à fond d'or, où se déroulent des processions d'anges, de saints et d'évangélistes continuent d'embellir les coupoles et les pilastres. Les fresques, qui, elles aussi, ont vu passer neuf siècles, courent le long de l'escalier conduisant aux tribunes situées dans la nef et montrent toujours ces scènes extraordinaires de rythme et de mouvement. Leur dessin rappelle de si surprenante manière le style de la tapisserie de Bayeux, qu'on rêverait de l'attribuer à cette fée

qu'aurait été la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, laquelle, comme chacun sait, serait, d'après la tradition, l'auteur de cette magnifique broderie de 70 mètres de long sur 50 centimètres de haut représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands, en 1066.

La cathédrale Sainte-Sophie de Kiev était si belle, si haute que le peuple ne pouvait croire qu'une telle merveille eût été construite par des hommes. Sur l'ordre de la Vierge, ils avaient bien essayé, mais leurs efforts étaient demeurés vains, et, chaque soir, leur travail de la journée s'écroulait. Il fallut sûrement que Dieu s'en mêlât. C'est du reste, ce qu'assure ce « Noël » :

Quand le monde naquit, qu'est-ce qu'il y avait ? Il n'y avait rien, rien que de l'eau bleue, de l'eau bleue et une pierre blanche.

Sur cette pierre blanche, Dieu mit de la terre humide où il planta un cèdre très grand.

La Vierge vit le cèdre et le trouva beau.

Mandant quarante artisans, elle dit :

— Vous voyez ce cèdre, artisans, abattez-le, et, avec lui, élevez la Sainte-Sophie, la Sainte-Sophie dans Kiev la Sainte.

Et que la Sainte-Sophie compte bien soixante-dix coupoles, soixante-dix coupoles et soixante-dix croix ; qu'elle possède bien sept portes et un seul plancher.

Le jour, ils construisaient ; le soir, tout tombait.

Alors un ange survint :

— N'ayez point de crainte, braves artisans, Dieu vous a confié un travail qui ne dépasse pas vos forces. Faites les croix, élevez les voûtes. »

Une coupole très élevée, une coupole magnifique s'élança dans le ciel.

Sous cette coupole fut construit un autel tout doré.

Derrière cet autel, le bon Dieu dit la messe. (*On voit dans l'abside, une mosaïque représentant le Christ qui donne la communion aux apôtres.*) Il dit la messe, une messe solennelle pour

que se portent bien, que vivent longtemps, toi, notre frère, toi, notre hôte et ta famille et tous les chrétiens.

Les autres églises de Kiev et celles de la province étaient construites sur le modèle des églises des divers monastères de Constantinople. Ce furent, entre autres, ces beautés architecturales : l'église du monastère de Saint-Cyrille ; la grande église de la Laure de Petchersk ; celle de Saint-Michel, du monastère de Vydoubetz, lequel fut élevé, d'après la légende, à l'endroit où la statue de Péroune, après avoir émergé, avait disparu dans le fleuve ; celle de l'Assomption ; celle de la Sainte-Trinité, au-dessus de la porte d'entrée de la Laure de Petchersk ; celles de Tchernyhiv ; la cathédrale de Saint-Sauveur, où se trouvaient les tombeaux des princes.

Des églises furent également bâties en Galicie et en Volhynie sur les plans des églises de Constantinople.



CHAPITRE IV

LE règne de Iaroslav marqua l'apogée de la civilisation ruthéno-varègue ou plutôt ruthène. Malgré les relations constantes que les princes de Kiev entretenirent avec leur pays d'origine, la Scandinavie; malgré leurs fréquentes unions avec des princesses scandinaves; malgré les mariages de leurs filles avec des princes scandinaves; malgré la pénétration des légendes normandes en Ukraine — il est vrai également que l'on perçoit un écho des chants épiques ukrainiens dans les sagas scandinaves — les bandes varègues se sont rapidement et totalement ruthénisées. Cela alla si vite que cinquante ans après la venue de Rurik, tous les princes portaient un nom slave, à commencer par Sviatoslav.

D'autre part, l'esprit particulier des Scandinaves se fondit complètement dans la civilisation byzantine; celui des Ukrainiens s'y juxtaposa en quelque sorte.

Après Iaroslav, la décadence commence. Les deux premières causes de cette décadence sont : 1° la trop grande liberté laissée aux compagnons des princes, les droujines, qui formeront une sorte de féodalité turbulente, ambitieuse et désobéis-

sante ; 2° les apanages qui morcelleront et, par conséquent, affaibliront le pays.

. . .

Il est nécessaire que nous observions d'un peu près cette question des apanages, car elle eut — comme nous le disions plus haut — de grosses répercussions.

Deux systèmes se sont affrontés en Ukraine : le système féodal des apanages et d'organisation en républiques indépendantes apporté par les Normands et le système de l'absolutisme autocratique de Constantinople.

Il en résulta ce mélange : des duchés presque indépendants, possédant une large autonomie constitutionnelle étaient créés pour les divers princes d'une seule et même dynastie, dont l'aîné régnait à Kiev. Celui-ci était le grand-duc ou roi ; il avait à exercer sur les autres membres de la famille le pouvoir d'un suzerain, en même temps qu'il avait le devoir de les traiter avec la plus vraie affection fraternelle.

D'après la tradition, le trône de Kiev ne se transmettait pas par droit de primogéniture de père à fils, mais par droit d'aînesse d'oncle à neveu ou de frère à frère.

Comme souverain de Kiev, le grand-duc n'était que l'égal des autres princes. Comme grand-duc, il détenait le pouvoir de juge suprême, de chef des armées de tous les princes, de président des congrès des princes.

Il ne faut pas considérer ceux-ci comme ayant pu jouir des apanages héréditaires en toute liberté. Pour entrer en possession des apanages, il était obligatoire d'obtenir le consentement du chef et

des membres de la famille et d'être accepté par la population. Ainsi, la dignité de duc des divers petits Etats de l'Ukraine était héréditaire en tant qu'elle ne pouvait revenir qu'à un membre de la Maison de Rurik, mais aussi élective en tant qu'elle exigeait, pour être indiscutable, l'acceptation des citoyens réunis en assemblée.

Il arrivait fréquemment, d'une part, que les princes échangeaient leurs duchés par suite de la mort d'un aîné ; d'autre part, que la population leur disait : « Le chemin est libre devant vous, le soleil l'éclaire, allez-vous en. »

Le prince était toujours entouré d'une compagnie, ses « preux chevaliers », ses comtes ou boyards.

L'organisation hiérarchisée des compagnies combinait les usages normands et byzantins.

Le palatin était chef de la milice. Il remplaçait parfois le prince, auquel, souvent, il était apparenté comme ce fut le cas pour les grands palatins Svineld, au temps d'Igor ; Dobrynia, avec saint Vladimir ; Haakon ou Eglyf avec Iaroslav, qui étaient les oncles de ces princes.

Il y avait un maréchal de la Cour. Les sénéchaux rendaient la justice.

A la tête de l'administration des villes se trouvait un bailli — presque toujours élu par la population, comme dans les Républiques italiennes de la Renaissance — ou bien un gonfalonnier ou un capitaine du peuple. Des milleniers, centeniers, dizeniens secondaient les baillis et exerçaient à la fois un pouvoir administratif et militaire.

Très tôt, l'on rencontre des assemblées nationales et provinciales où se développa un certain parlementarisme qui voulut se mêler de tout, même

d'élire les évêques, au grand dam du clergé, et cette coutume se maintint jusqu'au XVII^e siècle.

Ce système de républicanisme et de monarchie élective eut une grande importance non seulement dans l'intérieur du pays, mais aussi au dehors — nous l'avons dit — et il convient de faire remonter la naissance de la monarchie élective polonaise à l'époque de l'extinction de la dynastie des Jagellons et de l'annexion des territoires ukrainiens.

. . .

Dès 1054, en l'année même de la mort du « législateur de l'Ukraine », les guerres civiles éclatent, malgré le partage que Iaroslav avait fait entre ses cinq fils, en réservant, selon le texte de la « Vérité ruthène », la primauté à l'aîné : Isiaslav, qui régna de 1054 à 1078 sur Kiev et Novgorod; en donnant Thernyhiv à Sviatoslav, Pereïaslav à Vsevolod, Vladimir de Volhynie à Igor, Smolensk à Viatcheslav.

Morcelée, ses princes se combattant et s'exterminant, l'Ukraine ne pouvait point résister aux Polonais et à des nomades turks, les Polovtzi, qui s'étaient établis au nord de la mer Noire, du Volga au Pruth, à la place des Petchénègues. D'un bout à l'autre, l'Ukraine est dévastée. Devra-t-elle donc périr dans les luttes fratricides, dans les combats sans fin contre les nomades de la steppe, dans les horreurs de l'invasion ? Elle se reprend, et appelle pour la gouverner un fils de Vsevolod : Vladimir Monomaque.

En douze ans, de 1113 à 1125, Vladimir Monomaque fit de grandes choses. S'il ne parvint pas à « réunir la terre ruthène » ni à supprimer tous les apanages : Polotzk, la Tchervénie, Tchernyhiv

ayant conservé leur autonomie ; du moins, fit-il reconnaître la suzeraineté de Kiev aux princes qu'il réussit à confédérer. Les nomades cessent leurs incursions et s'organisent le long de la frontière en des sortes de colonies ; les Polonais sont tenus en respect ; Constantinople est menacée ; Novgorod, Minsk sont châtiées pour leurs velléités de révolte.

Il fonde la cité de Vladimir sur la Kliazma, qui deviendra si importante qu'elle sera, en 1157, la capitale d'un nouveau duché ; mais, entre les musulmans, les païens, les chrétiens d'Occident, il conserve Kiev dans son autonomie et dans son orthodoxie.

Quand ce grand prince disparaît, la décadence reprend sa marche, et le beau royaume, que saint Vladimir et Iaroslav avaient fait si puissant, s'affaiblit de plus en plus. C'est que maintenant de nouveaux facteurs interviennent.

Des descendants de Rurik sont allés se créer des duchés en pays finnois, entre la Volga et l'Oka, déjà colonisés par les tribus slaves des Radimitchs et des Viatitchs. Ils s'adaptent à cette nouvelle patrie (comme les Varègues se sont assimilés aux autochtones dans le bassin du Dnieper). Ils ont hâte de se libérer des princes de Kiev. Leur capitale n'est plus « la mère des villes ruthènes », — c'est Souzdal. Cette nouvelle formation — la Souzdale — deviendra, plus tard, la Moscovie, la Russie.

Souzdal, qui s'étend sur les deux rives de la Kamenka, qui possède la cathédrale de la Nativité qu'éleva saint Vladimir, ne sent plus son cœur battre à l'unisson de Kiev. Un commun idéal ne la lie plus à la vénérable capitale. Ses aspirations sont

différentes. Elle se désintéresse du « trône d'or » de Kiev et songe même à l'abattre.

André Bogolioubsky, prince de Rostov-Souzdal se place en 1169 à la tête d'une coalition et se rue sur Kiev. La ville et le pays sont mis à feu et à sang. Tout ce qu'on peut enlever des richesses accumulées à Kiev est transporté dans les pays du Nord. L'infortunée capitale sera de nouveau dévastée un peu plus tard par les Polovtzi.

Novgorod et Pskov sont devenus de véritables Etats distincts. Ces villes joueront un très grand rôle dans l'histoire de la Russie des tsars.

. . .

La fortune a passé. L'âge d'or de Vladimir et d'Iaroslav s'en est allé dans une nuée que l'incendie et le sang teintaient de pourpre.

Kiev demeure pour pleurer sur les ruines de sa puissance disparue, mais aussi et surtout pour croire et travailler à un avenir moins sombre.

Tant de malheurs auraient dû lasser le destin. Hélas! avec acharnement, il continuait son œuvre hostile, car « en ces temps-là, racontent les chroniqueurs, arrivèrent pour nos péchés des nations inconnues; tous ignoraient d'où elles venaient et quels dieux elles adoraient. Dieu seul les connaît, et peut-être les sages hommes versés dans les livres ».

Les envahisseurs qui provoquaient la crainte en même temps que l'étonnement étaient, en effet, tout à fait inconnus aux Ukrainiens. C'est qu'ils arrivaient de loin, des confins mêmes de la Chine. Ils s'appelaient les Tatars. Leur force était très grande parce qu'ils possédaient un chef qui n'était autre que Temoutchin. Celui-ci, devenu souverain

absolu, prit le nom de Tchinghis Khan. Leur dureté dépassait peut-être encore leur force. A preuve, ce mot de Tchinghis Khan à son fils qui avait épargné les habitants d'une ville : « La pitié est signe d'un caractère faible, seule la sévérité retient les hommes dans le devoir ; un ennemi simplement vaincu n'est jamais réconcilié et déteste toujours son nouveau maître. »

Peu de temps avant leur venue en Ukraine, les Tatars avaient incendié la plupart des grandes cités de l'Iran et égorgé leurs habitants. Balkh, Merv, Kharezm, Bamian, Nichapour, Hamadan, Tebriz n'existaient plus. Ils avaient détruit, à Thous, le tombeau d'Hâroûn-er-Rachid.

Et ils arrivent à la mer Caspienne, taillent en pièces les Circassiens, escaladent le Caucase, ravagent tout sur leur passage, poursuivent les Kiptchaks et les Polovtzi jusque sur les bords de la Kalka, près de la mer d'Azov, les atteignent et les défont. Un grand nombre de princes ukrainiens, qui avaient couru au secours de leurs voisins, tombèrent dans cette sanglante bataille. C'était en 1223. Puis les Tatars retournèrent en Orient...

..

En ces temps si troublés, puis si terribles, quelles furent les manifestations intellectuelles de l'Ukraine ?

Malgré les luttes des princes et les incursions des nomades de la steppe, la production intellectuelle et artistique demeure très grande, et nous assistons à la naissance d'œuvres remarquables, dont l'une d'elles : *le Chant de la campagne d'Igor* est comparable à *la Chanson de Roland*. Il faudra l'invasion des Tatars pour arrêter cette production

des œuvres de l'esprit, mais non point pour la faire disparaître sans espoir de retour.

La Chronique de Nestor fit s'épanouir toute une série de chroniques locales, d'annales qui transcrivent des histoires, des légendes, des relations de témoins oculaires.

Puis, apparaissent de nombreux livres apocryphes qui ne sont, en somme, que des poèmes épiques religieux parsemés de contes indigènes ou de légendes orientales ou occidentales dont on voit la liste dans l'*Izbornik* qu'on appelle encore *Recueil de Sviatoslav* et qui est de 1075.

A peu près du même temps sont des traductions de romans grecs : *le Royaume des Indes*, *la Guerre de Troie*, par exemple; des descriptions de voyages ou pèlerinages à Constantinople, au Mont Athos, aux lieux saints. C'est le *Voyage* vers l'an 1110 de l'abbé Daniel « hégoumène de la terre ruthène » en Terre sainte. Daniel allait demander au roi de Jérusalem, Baudouin — qui lui fit bon accueil — de le laisser placer, au nom de son pays, un cierge sur le tombeau du Christ. Daniel passa seize mois dans la ville sainte, visita toute la Palestine, la Syrie et revint en Ukraine par Constantinople. Son *Voyage* connut un grand succès au moyen âge.

Vladimir Monomaque écrit pour ses fils un *Enseignement* dans lequel il dit : « J'ai entrepris quatre-vingt-trois campagnes. J'ai conclu dix-neuf traités de paix avec les Polovtzi, fait prisonniers au moins cent de leurs princes auxquels j'ai rendu la liberté et j'en ai mis à mort plus de deux cents en les précipitant dans le fleuve...

» Je voyageais plus vite que quiconque; en partant de grand matin de Tchernyhiv, j'arrivais à Kiev avant les vêpres...

» Parfois, au milieu des plus épaisses forêts, j'attrapais de mes propres mains des chevaux sauvages et je les attachais ensemble. Que de fois je fus renversé par les buffles, les cerfs, les élans !... »

Mais Vladimir Monomaque ne fut pas seulement un guerrier et un chasseur; il a été un moraliste et un éducateur. Son *Enseignement* contient aussi ces lignes : « Ce n'est point la solitude ni le jeûne ni la vie monastique qui vous ouvriront les portes du ciel, c'est la bienfaisance. N'oubliez pas les pauvres. Soyez un père pour les orphelins... » Il dit encore : « Efforcez-vous de toujours vous instruire. L'instruction est chose admirable. Mon père connaissait cinq langues étrangères... »

Parmi le grand nombre de prières et de sermons de Cyrille de Tourov que nous connaissons, voici une partie du *Sermon pour le premier dimanche après Pâques* :

« Aujourd'hui se lève le soleil. Il réchauffe joyeusement la terre, car en ce jour le soleil de justice, Jésus, s'est levé du tombeau pour sauver ceux qui ont cru en lui...

» Aujourd'hui, le printemps règne sur la terre et la vivifie ; les zéphirs et les douces pluies travaillent à la venue des fruits; la terre, en faisant lever les semences, crée le gazon.

» Aujourd'hui, les agneaux et les veaux gambadent çà et là pour revenir en courant vers leurs mères, tandis que les bergers chantent la gloire du Christ en jouant sur leurs chalumeaux des airs pleins de gaieté. Les agneaux, ce sont les justes, et les veaux représentent à mes yeux ceux qui, dans les pays infidèles, rendent un culte aux faux dieux. Mais, grâce à l'incarnation du Christ, à la sagesse

des apôtres et aux miracles, ils viennent pour accepter la loi et entrer dans le giron de l'Eglise, pour s'instruire et pour prier; alors les docteurs chrétiens glorifient le Christ d'avoir réuni les agneaux et les veaux dans le même troupeau.

» Aujourd'hui, les arbres sont couverts de bourgeons; des fleurs odorantes s'entr'ouvrent, les jardins sont tout parfumés, et les travailleurs remplis d'espoir remercient le Christ fécondateur. Nous avons été semblables aux arbres sauvages des forêts qui ne donnent point de fruits; mais, dans notre âme inculte, la semence chrétienne a été jetée et nous tenons de l'arbre de Jessé et nous produisons des vertus comme des fleurs, en attendant de renaître en paradis. Les évêques qui labourent dans le champ de l'Eglise seront récompensés par le Christ.

» Aujourd'hui, le soc de la croix s'enfonce dans les esprits; les sillons du repentir se tracent; les graines spirituelles sont semées; la récolte lèvera.

» Aujourd'hui, les rivières de la foi se remplissent; les poissons se multiplient et les pêcheurs en ramènent de lourds filets, car, selon le prophète, les incrédules ouvriront les yeux et seront guéris.

» Aujourd'hui, les abeilles des monastères font l'admiration des anges et des hommes par leur sagesse, elles qui trouvent leur nourriture dans le désert. Elles se posent sur leurs fleurs et préparent le miel qui donnera au monde et à l'Eglise l'aliment nécessaire.

» Aujourd'hui, tous les oiseaux bâtissent joyeusement leurs nids, et leurs chants louent sans se lasser la gloire de Dieu. »

La poésie populaire continue d'avoir une vie très riche. Le peuple ukrainien trouve toujours des chansons nouvelles pour dire ses espoirs, ses désirs, les amours de sa jeunesse, les paroles éternelles des mères qui bercent leurs petits enfants, les joies des noces, les pleurs désespérés des veuves et des orphelins, les contes, les fables, les énigmes, les plaisanteries, les jeux, les beautés de la steppe, de la terre et du ciel, les fêtes de l'année, les saisons.

Un très grand choix s'offre à nous. Prenons cette chanson de nouvel an :

« Monsieur notre hôte, lève-toi, lève-toi, et ouvre ta porte.

Trois visiteurs sont venus te voir : la lune blanche, le soleil brillant, la fine pluie.

— Quels biens apportes-tu, lune blanche ?

— Quand de bonne heure, le soir, je gravis le ciel, j'éclaire monts et vallées. Dans les champs, les bêtes se réjouissent ; toutes les bêtes dans les champs et les voyageurs sur la route.

— Quels biens apportes-tu, soleil brillant ?

— Quand de bonne heure, le matin, je monte dans le ciel, j'apporte de la joie à tous, à tous, petits et grands.

— Quels biens apportes-tu, fine pluie ?

— Quand en mai trois fois je viens, le froment et le seigle poussent, le froment et le seigle et les herbes des pâturages. »

Écoutons maintenant une chanson du printemps :

« Le beau printemps est venu. Que nous donne-t-il ? Il nous donne la chaleur et le bon été.

Aux petits enfants de se réjouir,

Aux belles jeunes filles de sourire,

Aux ménagères de bien tisser,

Aux maîtres de bien labourer,

Aux vieillards de conseiller, de conseiller et de brasser la bière pour le jour, pour le jour de la grande fête (*qui fut le jour de Pâques quand fut venu le christianisme*). »

Voici encore une chanson du printemps :

« Dans mon jardin, anis odorant, ne pousse pas si haut.
 Autour de ma maison, vieillard, cesse de tourner.
 N'écrase pas, vieillard, la menthe aux feuilles découpées.
 Ce vieillard-là, ce vieillard-là, je ne l'ai jamais aimé.
 Par où il a passé, j'ai fait rouler une pierre.
 Oh! qu'il est difficile à une pierre de rouler. Il est plus
 difficile encore à un vieillard de se marier.
 — Dans mon jardin, anis odorant, pousse très haut.
 Autour de ma maison, jeune homme, viens un peu tourner.
 Ce jeune homme-là, ce jeune homme-là, je l'ai toujours
 aimé.
 Par où il a passé, j'ai fait rouler un anneau.
 Oh! qu'il est facile à un anneau de rouler.
 Il est plus facile à un jeune homme de se marier. »

Mais dans ce pays d'élection de la poésie populaire a place aussi la poésie savante, puisque cet admirable *Chant de la campagne d'Igor* est né sur la terre ukrainienne. Il est, par la vigueur de l'expression, la beauté des descriptions, l'intérêt du sujet une des plus grandes œuvres de la littérature ukrainienne au moyen âge, la seconde étant *la Chronique de Galicie et de Volhynie*, que nous rencontrerons au chapitre suivant puisqu'elle n'a été composée que vers 1250.

Quelle floraison en ces époques si sombres, et si primitives pour un grand nombre d'autres peuples, s'est épanouie sur la terre d'Ukraine !

Serait-il possible, serait-il croyable qu'une nation ayant un tel amour pour son sol et pour son ciel, pour ses ancêtres, ses héros, ses martyrs, pût mourir, pût abandonner ses berceaux sur lesquels elle a chanté de si joyeux chants, ses tombes sur lesquelles elle a pleuré de si poignantes lamentations ?...

Le personnage principal du fameux *Chant* n'est pas Igor, fils de Rurik, mais Igor, fils de Sviato-

slav, prince de Tchernyhiv, qui, en 1171, battit les Polovtzi sur la rivière Vorskla, fut vaincu en 1185 sur la rivière Kaiäla et fait prisonnier. Il réussit à s'échapper.

C'est vers 1187 que fut composé, à la Cour de Kiev, *le Chant de la campagne d'Igor*, dont nous détachons ces lignes :

« Ne devrait-on point, mes frères, redire à l'ancienne mode le douloureux récit de la guerre d'Igor, fils de Sviatoslav ?

» Mais nous commencerons notre récit à la façon d'une ballade de notre temps et non à la manière de Boyane, de Boyane l'enchanteur qui, lorsqu'il chantait en l'honneur de quelqu'un, laissait courir sa pensée comme un écureuil dans les arbres, comme un loup gris sur la terre, comme un aigle argenté sous les nuages... De ses doigts inspirés, il touchait les cordes vivantes de sa harpe et elles chantaient la gloire des princes.

» Commençons donc, mes frères, ce récit depuis l'époque du vieux Vladimir jusqu'à celle d'Igor qui fortifia son âme par la prudence et son cœur par le courage, puis conduisit sa vaillante armée contre les Polovtzi pour venger le pays ruthène.

» O Boyane, rossignol des temps passés, c'est toi qui devrais chanter cette guerre !

» Les chevaux hennissent au bord de la Soula. La gloire du prince emplit Kiev. Les clairons sonnent à Novgorod. Les drapeaux flottent à Poutivle. Igor attend son frère Vsevolod.

» Et Vsevolod, le taureau guerrier, dit : « Mon frère, unique comme le soleil, nous sommes, mon Igor, les deux fils de Sviatoslav. Fais harnacher tes chevaux, mon frère, les miens sont prêts et

attendent près de Koursk. Mes guerriers sont intrépides; ils furent élevés sous des casques et reçurent leur nourriture au bout d'une lance. Ils connaissent tous les chemins, tous les ravins; leurs arcs sont tendus, leurs carquois garnis, leurs sabres aiguisés. Ils bondissent comme des loups et cherchent le renom pour eux et la gloire pour leur prince. »

» Le vendredi, au lever du soleil, ils écrasèrent les misérables ennemis, couvrirent la terre de leurs flèches, s'emparèrent des jeunes filles des Polovtzi, de leur or, de leurs velours, de leurs riches brocards. Les atours, les vêtements, les fourrures, tous les trésors des Polovtzi servirent à combler les ravins et à traverser les marais...

» L'ennemi prit la fuite vers le Don immense...

» De très bonne heure, le lendemain, une aube sanglante annonçait le jour. Les nuages sombres (c'est-à-dire les Polovtzi) approchent pour obscurcir quatre soleils (c'est-à-dire les quatre princes, chefs de l'armée ukrainienne). Des éclairs bleus zèbrent le ciel. Un terrible orage va éclater. Des flèches vont pleuvoir, des lances se briser, des sabres se heurter contre les casques des Polovtzi, au bord de la Kaïala, près du Don immense...

» Voici que les vents, fils de Stribog, portent sur leur haleine les flèches ennemies vers les vaillantes troupes d'Igor.

» La terre gronde, les rivières charrient de la boue, les champs sont pleins de poussière, les drapeaux claquent.

Les Polovtzi arrivent du fleuve, de la mer, de partout. Ils entourent les troupes ruthènes, emplissent l'air de leurs cris tandis que les guerriers d'Igor se couvrent de leurs boucliers.

» O Vsevolod, le taureau guerrier, tu es debout dans la bataille, lançant des flèches, abattant ton glaive d'acier sur l'ennemi. Où tu es, où ton casque doré étincelle, des têtes païennes tombent, ô Vsevolod ! »

. . .

Quelle fut à cette époque la position philosophique et religieuse de l'Ukraine ?

L'orientation spiritualiste des Byzantins venait de ces courants idéalistes qui ont servi au moyen âge de pont entre le christianisme et les théories idéalistes de l'ancienne Grèce.

Le néoplatonisme de Denys l'Aréopagite est en somme la source qu'alimentera jusqu'au XVI^e siècle et même au-delà toute la philosophie byzantine.

Cette philosophie ne sera pas arrêtée en Orient comme elle le fut au XIII^e siècle, en Occident, par le positivisme. Elle continuera de se développer dans un sens idéaliste qui se rapproche le plus du christianisme hellénisé, et arrivera en Ukraine à peu près sans changement dans les premières années du XI^e siècle. Elle demeurera toujours influencée par l'idéalisme de Platon, par ce qu'on appelle réalisme, au moyen âge, en opposition avec l'aristotélisme occidental.

Dans le domaine religieux, les influences byzantines deviennent encore plus fortes quand la rupture s'accomplit entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident.

Une énorme importance est donnée à la liturgie et à toutes les formes extérieures du culte. L'art religieux (peinture, mosaïques, broderies, etc.) se ressent profondément de la tyrannie du formalisme. Toute originalité disparaît. Les représentations de

Dieu, du Christ, de la Vierge, des saints, doivent être faites sur des modèles arrêtés, sans qu'aucune modification ne soit permise.

Iaroslav le Sage — qui avait choisi pour métropolitain un Ukrainien, Hilarion; puis Isiaslav — qui entretenait des relations avec Rome — avaient essayé en vain de libérer leur pays de l'emprise byzantine que l'influence normande et le patriotisme local continuèrent de battre en brèche.

On sent alors passer sur l'Ukraine comme une réminiscence des Sagas, des chants épiques de l'Occident essentiellement différents de la poésie grecque.

Néanmoins, l'Eglise ukrainienne du moyen âge demeure sous la coupe de l'Eglise de Constantinople. Elle conserve sa passivité devant l'autorité civile. En ceci consiste son orientalisme. Ce n'est que par le contact direct avec l'Eglise de Rome qu'elle se transformera.

. . .

Au XII^e siècle, en art, se font sentir des influences romanes, ainsi que des influences occidentales venues par la Pologne et la Hongrie. Elles ne peuvent extirper celles, bien enracinées, de Byzance.

Les influences romanes se remarquent principalement dans les ornements. On les rencontre dans la cathédrale de Vladimir en Volhynie, bâtie en 1060; dans l'église d'Ovroutch, construite vers 1150; dans l'église du monastère Saint-Sauveur, à Berestiv, près de Kiev, qui date également du milieu du XII^e siècle, et dont le narthex s'est conservé jusqu'à nos jours; dans l'église Sainte-Paraskeva, à Tchernyhiv; dans celle de Ieletz, qui sont du XII^e siècle.

On ne trouve pour ainsi dire point de mosaïques ailleurs que dans la cathédrale Sainte-Sophie et dans l'église Saint-Michel. Par contre, les fresques sont assez nombreuses. Les icônes sont très rares; on peut supposer qu'elles furent emportées à Vladimir sur Kliazma ou à Moscou.

Le caractère, la technique, les procédés byzantins ne règnent pas en maîtres dans les enluminures. Des influences occidentales y sont aussi présentes, comme on s'en rend compte dans le manuscrit de l'archevêque Egbert, à Trêves, datant du XI^e siècle, et ayant appartenu à Gertrude, duchesse de Volhynie, femme d'Isiaslav, mère de Iaropolk.

La sculpture ne compte point de statues, mais seulement des sarcophages, comme celui de Iaroslav le Sage à la cathédrale Sainte-Sophie, et des hauts-reliefs comme ceux de Saint-Michel au monastère de Saint-Michel et à la Laure de Petchersk. Grâce à des influences occidentales, elle se développe quelque peu en Galicie, mais elle continue à ne point produire de statues, ou bien celles-ci, selon les chroniques, auraient disparu sous la poussée d'un renouveau byzantin.



CHAPITRE V

COMME nous l'avons vu, l'Ukraine a écrit des pages magnifiques au grand livre de l'Histoire bien avant que la ville de Moscou sortît de terre et que l'Etat moscovite se constituât.

La ville qui devait être la capitale de la Russie a des origines fort obscures à cause, principalement, des incendies qui la ravagèrent à plusieurs reprises.

Les premiers documents que nous possédions sur la naissance de Moscou viennent non point des annalistes russes mais de voyageurs étrangers.

C'est en 1147 qu'apparaît le nom de «Moskva». Le prince de Souzdalie, Georges Dolgorouky, ayant fait mettre à mort le boïar Koutchka, aurait fondé, sur les bords de la rivière Moskva, un bourg où s'étendait le domaine de Koutchka. C'est pourquoi les noms de Koutchkovo et de Moskva désignèrent pendant quelque temps ce bourg, cet enclos fortifié, bâti sur l'une des sept collines dominant la rivière et qui porte aujourd'hui le Kremlin.

Nous avons dit, au chapitre précédent, les luttes incessantes qui mirent aux prises Kiev avec les duchés du Nord. Ces luttes ne cesseront pour ainsi

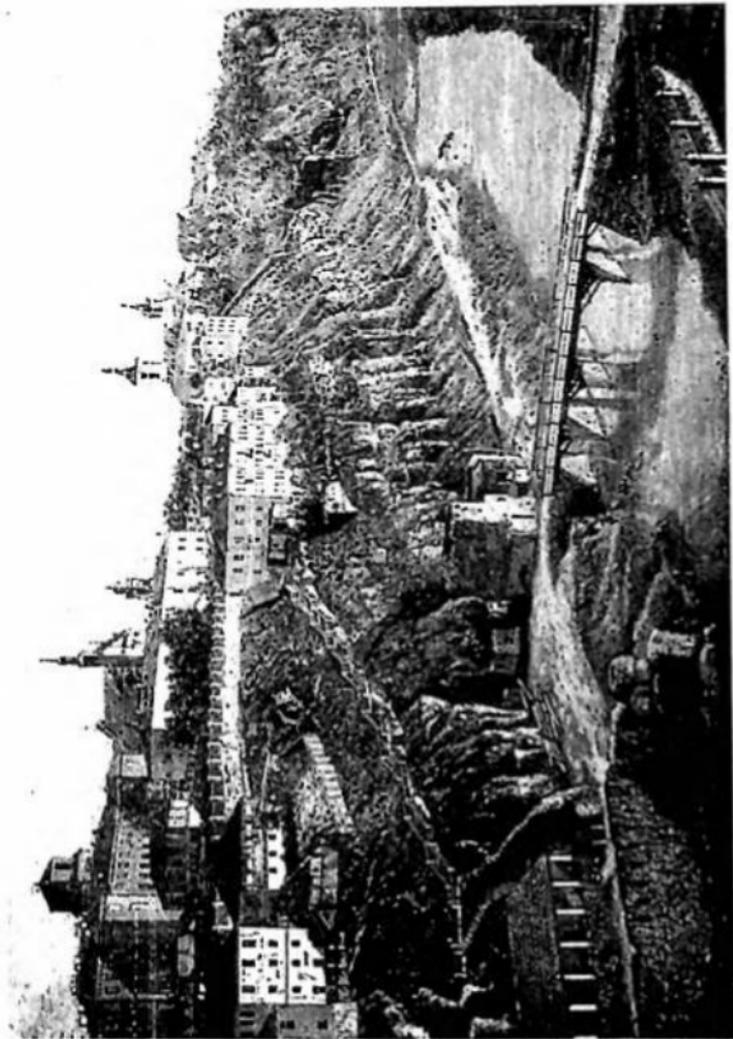
dire jamais jusqu'à nos jours. L'Ukraine, forte de sa suprématie dans le temps ainsi que dans l'ordre moral et intellectuel, ne baissera jamais la tête devant le colosse moscovite.

Il y a des époques où l'on pouvait penser qu'elle acceptait le joug russe, mais c'est que son affaiblissement ne lui permettait plus de crier sa volonté d'indépendance. Aussitôt qu'elle avait reconquis quelques forces, elle proclamait de nouveau qu'elle entendait être libre, se gouverner elle-même. Et elle présentait au monde les preuves indubitables de son autonomie. Ses poètes, ses écrivains disaient l'idéal patriotique de leur nation dans des œuvres qui s'apparentent aux plus belles.

L'Ukraine ne laissait échapper aucune occasion d'affirmer ses droits, aucune possibilité de briser ses insupportables chaînes. On le verra au cours de cette histoire d'un peuple qui fut et demeure grand, qui possède un génie dans lequel se sont reflétées les plus vieilles et les plus riches civilisations...

. . .

Dix ans après leur première invasion, les Tatars apparurent à nouveau. Tchinghis Khan était mort. Son petit-fils Batou le remplaçait. Les Tatars descendaient par la Volga. Ils subjuguèrent les Bulgares (qui étaient alors établis dans le bassin de la moyenne Volga), arrivèrent devant Riazan qu'ils prirent d'assaut après un siège de cinq jours. La ville est incendiée; ses habitants sont mis à mort. Souzdal, Moscou, Vladimir sur Kliazma, Rostov, Iaroslavl s'anéantissent tour à tour dans les flammes. Seule Novgorod est sauvée par le dégel qui rend ses abords impossibles.



KAMENETZ, en Podolie - Vue Générale

Tchernyhiv, Kiev (1), Halitch sont anéantis et les princes, ainsi que les Polovtzi vaincus, se réfugient en Hongrie.

Les Tatars atteignent la Hongrie, la Silésie, la Moravie, puis ils s'installent en Russie et en Ukraine où ils demeureront longtemps. Le khanat de Crimée exista jusqu'à 1783. Les khans tatars vont gouverner les pays conquis. Ils laisseront subsister les principautés dont les chefs seront leurs vassaux. Ces principautés leur verseront un impôt et leur fourniront, le cas échéant, un contingent d'auxiliaires.

Les Tatars exercèrent sur les Russes la plus profonde influence, laissèrent sur eux une marque indélébile. Les Russes, déjà mélangés aux indigènes des régions où ils avaient fait halte : les Finnois, les Mériens, les Tchérimisses, les Mordves, sont maintenant submergés par les Tatars. On pourra penser à la quantité de sang mongol qui coule dans les veines du peuple moscovite quand on saura qu'un grand nombre de nobles familles russes ont une origine tatare, dont elles se vanteront souvent : les Tourguénieff, par exemple.

Tandis qu'ils mettaient sur la Russie une empreinte ineffaçable, les Mongols ne parvenaient pas à s'imposer à l'Ukraine. La raison est que les Ukrainiens sont sédentaires et agriculteurs et s'apparentent étroitement aux peuples occidentaux par leur goût de la liberté, leur volonté d'indépendance, leur besoin de civilisation. Les Russes, par contre, bien que possédant des demeures fixes, ont gardé les

(1) « Batou, écrivent les chroniqueurs, vint devant Kiev avec de grandes troupes et les Tatars entourèrent la ville de palissades. Et Batou était devant la ville que ses hommes encerclaient. On ne pouvait rien entendre à cause du grincement des roues des voitures, des cris des chameaux, des hennissements des chevaux. Il y avait des gens de guerre partout. »

idées, les manières de faire des peuples nomades et industriels de l'Asie, sont étrangers au sentiment de la liberté et recherchent leur sécurité dans l'autocratie.

Loin d'accepter la domination tatar et de prospérer sous son joug, comme les Russes, les Ukrainiens cherchèrent à rejeter l'étranger hors de chez eux.

D'abord, leurs princes durent payer tribut et jurer obéissance aux envahisseurs. Il n'était point possible d'agir autrement sous peine d'un anéantissement total.

Le pays, morcelé en un grand nombre de communautés, put se gouverner librement. Mais ce partage l'affaiblissait. L'Ukraine ne faisait plus figure de nation. Alors, un des survivants, un des héros de la bataille de la Kalka, le prince Daniel tenta de libérer sa patrie de la domination tatar. Ayant su que le pape Innocent III cherchait à organiser une croisade contre les Mongols, Daniel, malgré que les Ukrainiens fussent hostiles à l'alliance avec Rome, voulut se rapprocher du saint-siège. Il accepta, en 1253, de prendre la couronne de Galicie et de Lodomérie. (En Galicie, des princes résidaient, les uns à Halitch, sur le Dniester — d'où le nom de Galicie; — les autres à Vladimir en Volhynie, capitale de l'ancienne principauté dont le nom latinisé est Lodomérie.) Les pourparlers de Daniel avec le pape n'amenèrent point de résultat tangible. Néanmoins, il se résolut, sans aucun allié, à combattre l'envahisseur. Il fut vaincu et son pays ruiné.

Daniel ne se résigna pas. Avec l'aide de son frère Vassilko, il s'efforça d'agrandir sa puissance du côté de la Lithuanie et de la Pologne pour lutter

avec plus de chances de succès contre les Tatars. Il échoua et mourut en 1264.

Son fils Léon (qui fonda la ville de Lwow), son petit-fils Georges et Vassilko cherchèrent à réaliser ses rêves. Mais l'union de la Galicie, de la Volhynie et de l'Ukraine ne put se faire.

••

Kiev ne possède plus de prince ni d'aristocratie. L'exarque d'Ukraine — tout en restant *de jure* « métropolite de Kiev » a quitté la « mère des villes ruthènes » pour trouver dans le Nord, d'abord à Vladimir sur la Kliazma, puis à Moscou, un appui auprès des princes et des nobles dont l'autorité et la prospérité se développent sous la domination tatare.

Le patriarche de Constantinople donnera alors un métropolite à la Galicie, lequel s'installera à Halitch. Cette nouvelle province ecclésiastique s'appellera Petite-Ruthénie afin, comme on l'a vu dans le premier chapitre, de la différencier de l'ancienne province ecclésiastique de Kiev, qui comprenait presque toutes les terres ukrainiennes.

Mais, dans l'esprit du patriarche de Constantinople, Kiev demeurait siège métropolitain. Aussi le patriarche rejeta-t-il la prétention d'un duc de Moscou, Jean Kalita (1328-1340) de faire élire métropolite un Russe et de lui attribuer sa résidence à Moscou. Néanmoins, au XV^e siècle, la Russie arriva à ses fins d'une façon illégale et anticanonique en soutenant faussement que le métropolite Isidore avait, en 1438, accepté l'union avec Rome. Jonas devint métropolite de Moscou « et de toute la Russie » sans l'intronisation du patriarche.

••

Daniel et ses successeurs, voulant échapper à la domination tatare, s'étaient tournés vers l'Ouest et le Nord. Les princes lithuaniens et ruthènes s'unirent si étroitement que des princes ruthènes régnèrent sur des principautés lithuaniennes et que des guerriers lithuaniens, les « kounigas » allèrent en Ukraine pour y organiser la défense contre les Mongols. Ce sont les princes de Lithuanie qui libéreront l'Ukraine du joug tatar.

Puis viendra Ghédimine, qui régna de 1315 à 1340. Chef de la dynastie des Jagellons, il fut le véritable fondateur de la puissance lithuanienne. Sous son règne, la Lithuanie atteint à son apogée. Elle est regardée par l'Occident comme le vrai rempart contre les Mongols. Ghédimine réunira sous sa domination les pays ukrainiens. Son fils, Olguer, continuera une partie de son œuvre. A la mort de celui-ci, la Lithuanie étendra sa puissance de la Baltique à la mer Noire, du Boh aux sources du Donetz.

La conquête des pays ukrainiens fut probablement toute pacifique. C'était la venue d'un peuple qui devait beaucoup apprendre et qui, semble-t-il, le désirait. Vivant au milieu de ses forêts et de ses marécages, la Lithuanie était restée intellectuellement (elle ne connaissait même pas l'écriture) et politiquement très en retard sur les autres nations, et particulièrement sur l'Ukraine qui, depuis des siècles — nous l'avons vu — faisait partie du concert des nations les plus civilisées.

A ce moment, l'époque n'était pas bien éloignée où les Lithuaniens vivaient par clans, presque sans organisation communale, sans lois écrites, tiraient leur subsistance uniquement des produits de la terre. Puis, ils s'étaient donnés des chefs dont

la chétive puissance passa, un jour, aux mains d'un chef unique.

La première mention qui soit faite de ce peuple se trouve dans *la Chronique de Nestor*. Les Lithuaniens opéraient de fréquentes incursions sur les territoires ukrainiens. Iaroslav le Sage — ainsi que le conte Nestor — les vainquit à deux reprises, en 1040 et 1045.

Reconnaissant l'incomparable suprématie de l'Ukraine, Ghédimine et Olguerd mirent, pour ainsi dire, la Lithuanie à l'école du pays qu'ils dominaient. Ils adoptèrent les lois et les usages de l'Ukraine; ils se servirent de sa langue dans leur législation (le code de Lithuanie est écrit en ukrainien). Ils favorisèrent à un tel point le développement de l'influence ukrainienne que l'élément lithuanien fut presque annihilé par elle.

La force matérielle s'était unie à la force intellectuelle et, ainsi qu'il se doit, subissait son ascendant. Et cet ascendant était grand, car, en ce temps, les pays ukrainiens sont une nation d'un caractère ethnique et intellectuel nettement défini, parlant une même langue, possédant les mêmes mœurs et les mêmes croyances.

. . .

En 1320, Kiev est sous l'influence de Ghédimine, bien que son prince, Théodore — dont l'autorité devait être à peu près inexistante — demeure vassal des Tatars.

Vingt ans plus tard, un fils de Ghédimine, Lubarte, montait sur le trône de Galicie et régnait sur une principauté de Volhynie que possédait sa femme.

Le roi de Pologne, Casimir, conclut un accord

avec Charles, roi de Hongrie, pour avoir le droit d'occuper la Galicie. Mais, à la nouvelle de l'avance des Polonais, les Galiciens firent appel aux Tatars, et Casimir dut rentrer précipitamment dans son pays. La Galicie et la Pologne s'engagèrent à ne point se faire la guerre. Ce pacte ne dura pas. En effet, en 1349, Casimir fondit sur Lubarte, le vainquit et s'empara de la Galicie et de la Volhynie occidentale.

Lubarte, naturellement, voulut reprendre son trône. Il ne put y parvenir bien qu'il fût aidé par les princes lithuaniens. Ceux-ci étendaient leur puissance sur de vastes territoires, mais leurs Etats ne connaissaient point cette cohésion qui fait la force, cette âme commune qui engendre une patrie. Ne rencontrant que peu ou point de résistance, ils s'étaient emparés des territoires ruinés et dépeuplés qui formaient l'ancienne principauté de Kïev. Ils possédaient Pereïaslav. Mais ils n'étaient point capables de vaincre la Pologne, alliée avec la Hongrie, puis avec la Prusse et la Livonie, soutenue par la papauté à laquelle elle avait promis son aide pour l'établissement d'évêchés catholiques en Ukraine.

Les Polonais essayèrent même de s'emparer de la Volhynie, dont Lubarte, à la fin, ne garda plus que la partie méridionale.

Au point de vue civilisateur, l'influence polonaise fut très importante pour l'Ukraine, car elle y rendit possible une pénétration plus facile et plus rapide des richesses intellectuelles de l'Occident, richesses que la Pologne connaissait, dont elle se nourrissait depuis quatre cents ans.

Grâce à son grand prince Casimir I^{er}, dit le *Rénovateur* — qui épousa Maria Dobrognieva,

une des filles de Vladimir le Grand — la Pologne avait vu la construction d'un grand nombre d'écoles dont la direction revenait à des prêtres et à des moines, surtout des bénédictins (Casimir I^{er} connut l'exil et certaines traditions rapportent qu'il aurait été, pendant ce temps, moine à Cluny qui, nul ne l'ignore, était une abbaye de bénédictins).

Par la Pologne catholique, l'Ukraine orthodoxe, sans rompre avec Byzance, apporte dans ses rites, ses coutumes, ses usages, même dans l'explication des dogmes, quelque chose de latin, d'occidental.

.*. .

On ne saurait s'étonner de voir la production littéraire ukrainienne marquer un temps d'arrêt à l'époque de l'invasion tatare qui déferlait sur les steppes de l'Ukraine avant que les ruines amoncées par les Russes ne fussent relevées.

Afin de poursuivre son idéal de civilisation et de sauvegarder sa liberté spirituelle, l'Ukraine — loin de songer à abandonner aux villes du Nord sa suprématie dans le domaine de la science — comme d'aucuns l'ont pensé, donna comme refuge à son art et à ses lettres un pays ouvert largement sur l'Occident. Ce pays était la Galicie. Nous avons la preuve de cette poussée vers l'ouest par l'importance que prirent aussitôt Halicz et Lwow, qui devinrent le foyer de l'âme ukrainienne en fuite devant les barbares.

Cependant, de cette sombre époque date la très belle *Chronique de Galicie et de Volhynie*. Elle fut composée vers 1250 et continuée jusqu'en 1289. Elle commence à la mort de Roman, en 1205. Son introduction, dont nous allons lire quelques lignes, s'ouvre sur l'éloge de ce prince :

« Le duc Roman mit en pièces tous les peuples païens. Obéissant aux lois divines, il se jeta sur eux comme s'il eût été un lion, les découvrit comme s'il eût possédé des yeux de lynx, les extermina comme s'il eût eu la mâchoire d'un crocodile, leur tint tête comme s'il eût été un buffle, parcourut leur pays comme s'il eût été un aigle.

» En cela, il était l'égal de Vladimir Monomaque, son grand-père, qui écrasa tant de païens et, en particulier, les Polovtzi sur les terres de qui il régna. »

Il serait peut-être fastidieux de suivre ici tous les combats auxquels nous fait assister *la Chronique de Galicie et de Volhynie*. Prenons ce curieux fragment d'un poème qu'on pourrait intituler : « La naissance de Jésus et Adam en enfer », et qui a été écrit vraisemblablement au XIV^e siècle :

« Amis, entonnons aujourd'hui de joyeux chants. Refoulons nos larmes. Soyons tout à la joie.

» Au fond de l'enfer, le roi David pinça les cordes de sa harpe et assura : « Le temps de la félicité est arrivé. Le jour de la rédemption a sonné.

» Près de la grotte, des pâtres jouent sur leurs chalumeaux; on les entend jusqu'ici.

» Les chevaux de Perse apportent les présents des rois au Roi du ciel qui vient de naître sur la terre.

» O mes amis, nous l'avons attendu bien des jours ce divin roi qui a son trône au firmament et dont la terre tient lieu d'escabeau.

» La Vierge enveloppe de langes celui qui assemble les nuées et lui demande pourquoi il a voulu descendre sur la misérable terre, naître au jour

des humains dans une crèche placée à l'intérieur d'une grotte, au moment où le sanguinaire Hérode aiguise son glaive pour le tuer. »

» Adam dit : « Approchez, tous les prophètes et tous les justes ! Adressons une supplique au Seigneur afin qu'il nous délivre de nos peines. »

» Isaïe et Jérémie demandèrent comment on porterait ce message et qui pourrait s'en charger puisque tout était fermé par des portes de cuivre et des serrures de fer.

» David prit la parole : « Ecoutez. Lazare, l'ami de Jésus, qui est mort depuis quatre jours, nous quittera demain ; c'est lui qui sera notre envoyé. »

» Ayant entendu cela, Adam, le premier homme, dit en se frappant le visage et en soupirant : « O cher ami de Jésus, parle de moi au Seigneur, et ajoute : c'est Adam, celui que tu as créé le premier, qui t'implore !

» Mon Dieu, est-ce possible que tu m'aies mis au monde pour vivre, de même que ma postérité, quelques pauvres instants sur la terre et durant toute l'éternité dans les tristesses, les tourments et les désespoirs de l'enfer ?

» Mon bonheur terrestre a été bien petit et bien éphémère, tandis que mes peines, ici, sont immenses et durables.

» Pendant un court moment j'ai été le roi de toutes les créatures et depuis un long temps, je ne suis plus que le domestique de l'enfer, l'esclave des démons.

» Je n'ai joui que bien peu de la lumière. Maintenant, je vis dans les ténèbres, sans pouvoir plus admirer ton soleil ni entendre tes orages.

» Oh ! je ne dois point me plaindre, Seigneur.

J'ai mérité cette peine, car j'ai péché davantage qu'aucun autre.

» Pourtant, moi que tu as fait à ton image, je suis tourmenté par les injures et les moqueries du malin.

» Oh! je ne me plains pas, Seigneur, parce qu'au temps merveilleux où je vivais dans ton Paradis, j'ai transgressé tes ordres.

» Mais permets-moi, Seigneur, de te demander en quoi ont péché et pourquoi ils souffrent et pleurent en enfer : Abraham, ton ami, qui voulait immoler son fils Isaac pour l'amour de toi et à qui tu as dit : « A cause de toi, Abraham, toutes les générations de la terre seront bénies ? » Et Noé, le juste, que tu as sauvé du Déluge ? Et Moïse, le grand prophète ? Et David que tu as toi-même glorifié sur la terre en lui donnant le droit de commander sur des peuples, David qui, en ton honneur, a chanté ses psaumes au son de la harpe ? Et Jean, le plus grand des prophètes, le précurseur, le baptiste, qui naquit selon l'annonciation de Gabriel, qui a vécu dès son enfance dans le désert en se nourrissant de miel sauvage ?

» Est-ce à cause de nos fautes que tu te refuses à nous faire grâce, Seigneur, ou bien attends-tu le moment que tu as fixé ?

» Toi seul connais l'heure où tu daigneras t'abaisser jusqu'à nous ; mais nous sommes impatients, ô Seigneur ! »

. . .

Tout un monde surnaturel vit et s'agite dans la poésie populaire ukrainienne. Les vampires qui sont des morts « non repentis », « mal enterrés » mettent la crainte dans le cœur des humains. Les

diabliesses vont à leurs ténébreuses affaires ; elles se rassemblent pour le sabbat aux environs de Kiev, sur la Montagne chauve; elles sont à craindre surtout la nuit de la Saint-Jean. Il existe encore de nos jours, où tout ce monde étrange n'a point disparu, beaucoup de femmes sorcières qu'on appelle « vorojkas ». Des sirènes aux cheveux verts enchantent leurs amants et les entraînent dans les profondeurs des forêts peuplées de toutes sortes d'êtres surnaturels. Des nymphes, des ondines (« roussalkas ») parcourent les eaux et les bois. Elles attirent la sympathie, mais sont dangereuses. Jugez-en par cette poésie populaire :

« Une jeune fille se sauve, se sauve;
 Une roussalka la rattrape.
 — Ecoute, gentille demoiselle,
 Je vais te proposer trois énigmes.
 Si tu les devines, tu retourneras chez toi.
 Si tu ne les devines pas, tu viendras avec moi.
 Qu'est-ce qui vit sans racine ?
 Qu'est-ce qui court sans bride ?
 Qu'est-ce qui fleurit sans fleurs ?...
 La pierre vit sans racine;
 La rivière court sans bride;
 La fougère fleurit sans fleurs...
 La demoiselle ne devina pas.
 La roussalka entraîna la demoiselle. »

.*. .

Les cruautés tatares ont résonné profondément dans l'âme populaire, qui, entre bien d'autres, a chanté ces deux plaintes :

« De l'autre côté du fleuve, les feux sont allumés.
 Les Tatars partagent leur butin.
 Ils ont mis le feu à notre village.
 Ils ont pillé tout notre bien.
 Ils ont tué ma vieille mère.

Ils ont emmené ma bien-aimée...
 Dans la vallée, les tambours battent.
 Des hommes sont mis à mort ;
 La corde serre leur cou ;
 La chaîne entoure leurs pieds...
 Et moi, seul avec mes enfants,
 Je foule les sentiers sûrs de la forêt. »

Voici la seconde :

« Quand les Tatars nous faisaient la guerre,
 Ils s'emparaient des femmes et des filles...
 Dans le presbytère de notre village,
 Ils prirent trois demoiselles.
 Ils lièrent la première à un cheval,
 A un cheval avec des courroies.
 Ils attachèrent la seconde à une voiture,
 A une voiture, avec des cordes.
 Ils jetèrent la troisième dans un fourgon noir...
 Celle qu'ils avaient liée à un cheval,
 A un cheval avec des courroies,
 Pleure et dit : « Hélas, mon Dieu !
 Hélas, mon Dieu ! Mes blondes tresses,
 Ma mère ne vous peigne plus.
 Le charretier les secoue d'un coup de fouet ! »
 Celle qu'ils avaient attachée à une voiture,
 A une voiture avec des cordes
 Gémit et crie : « Hélas, mon Dieu !
 Hélas, mon Dieu ! Mes petits pieds,
 Mes petits pieds blancs,
 Ma mère ne vous lave plus.
 Le silex coupe vos doigts
 Et leurs extrémités saignent ! »
 Celle qu'ils avaient jetée dans un fourgon noir
 Se lamente ainsi : « Hélas, mon Dieu !
 Hélas, mon Dieu ! Mes pauvres yeux
 Mes pauvres yeux noirs
 Ont à peine erré sur la contrée
 Mais ils ne connaissent rien du monde. »

..

Les invasions tatares arrêtaient complètement

le magnifique développement de l'art ukrainien. Le pays ne fut plus que ruines. Les cours princières disparurent.

L'art se réfugia en Pologne et surtout en Galicie et chez le peuple. Celui-ci sut élever, à travers sa patrie tout entière de fort belles églises en bois dont un très grand nombre, fort malheureusement, ont disparu dans les incendies et les guerres.

Les premiers édifices de ce genre ont la forme d'un carré, puis, plus tard, celle d'un octogone. Ils sont surmontés parfois d'une sorte de belvédère sur lequel s'élève une croix. A côté de l'église, se tient le clocher, également en bois, construction indépendante et très solidement bâtie, contenant non seulement les cloches, mais aussi des caves où l'on pouvait cacher des objets précieux. Il était une façon de fortin.

On rencontre des églises fortifiées comme celle des Soutkivtzi, en Podolie. Ces églises servaient de refuge au moment d'une incursion tatare. Construites en pierres et ayant des murs très épais, elles possèdent des coupes et une galerie circulaire percée de meurtrières. Leurs nefs sont terminées comme toutes les églises romanes ou byzantines par une abside dans laquelle se trouve l'autel dissimulé par l'iconostase.

Dans l'art ukrainien des XIII^e et XIV^e siècles, se perçoivent des influences occidentales à travers la Pologne et la Hongrie et des influences orientales par l'entremise des Tatars.

Parmi les églises qui dataient de cette époque et qui ont disparu, signalons celle de l'Ascension à Halicz. Elle s'élevait dans le château des princes, où résidait également l'évêque, devenu métropolitaine lors de la création de la province ecclésiasti-

que de Halicz. Citons encore la cathédrale de Przemyśl ; l'église Saint-Nicolas à Lwow, transformée et reconstruite; les églises Notre-Dame et Saint-Jean de Kholm. Tous ces édifices n'existent plus. A Halicz encore, s'élevait le couvent des Cordeliers contenant l'église Saint-Panteleimon, qui, datant du début du XIII^e siècle, fut occupée par les Latins au XVIII^e siècle. On voit dans cette bâtisse, ainsi que dans une construction de la fin du XIII^e siècle, élevée par le roi Léon de Galicie, l'union des styles byzantin et roman, union qui, malheureusement, ne se propagea pas.

Jusqu'au XIII^e siècle, les peintres sont rares. A partir de ce temps, on en trouve un certain nombre qui ont fui devant les barbares et sont venus eux aussi dans l'Ouest poursuivre leurs efforts. Ils ont laissé des traces profondes en Galicie et en Pologne.

La culture ukrainienne est tellement admirée que les descendants de Ghédimine — les Jagellons — feront ériger dans la cathédrale de Cracovie, lieu où ils sont couronnés et ensevelis, une chapelle ukrainienne ornée de fresques byzantines peintes par des artistes ukrainiens et suivies de longues inscriptions ukrainiennes. La « Sainte-Cène », qui fut représentée dans cette cathédrale et qu'on a reproduit des milliers de fois, est une œuvre de l'art pictural ukrainien.



CHAPITRE VI

LE mariage, en 1386, d'un fils d'Olguerd, Jagellon, avec Hedwige, reine de Pologne, plaça sous le même sceptre la Pologne, la Lithuanie et l'Ukraine.

La Hongrie fut forcée de se retirer de la Galicie où, pendant quatre siècles, elle ne put revenir. Au bout de ce long temps, quand s'opérera le partage de la Pologne, elle revendiquera ses « droits historiques » sur ce pays et demandera qu'il fût incorporé à l'Autriche.

La Pologne crut que le grand-duché de Lithuanie cessait d'être et qu'elle avait tout pouvoir sur l'Ukraine. Les Lithuaniens ne l'entendirent pas ainsi, se soulevèrent et proclamèrent grand-duc le cousin de Jagellon, Vitovte.

Malgré la défaite que les Tatars infligèrent en 1399, sur la Vorskla, aux troupes de Vitovte, la Lithuanie parvint à rester indépendante de fait, tout en demeurant vassale de la Pologne. L'Ukraine ne fut donc pas soumise directement à celle-ci. Jusqu'à ce moment, elle avait continué de vivre sa vie propre. Sa langue était restée non seulement celle de l'administration du pays, mais aussi de l'administration lithuanienne. Ses mœurs, son droit, sa religion n'avaient point subi d'at-

teinte. Ses monastères et ses cathédrales, ses lettres et ses arts avaient trouvé des protecteurs et des bienfaiteurs dans les princes lithuaniens.

Cette sorte d'autonomie cessa avec l'avènement de Vitovte qui supprima les dynasties locales, dont il rattacha les domaines à l'administration centrale. Pourtant, les fonctionnaires indigènes furent laissés en place et les anciennes coutumes du pays ne connurent aucune modification.

Il n'en allait pas de même en Galicie, dans les contrées soumises à la Pologne.

Dès le règne de Casimir le Grand, l'autorité des seigneurs s'amoindrit pour devenir presque inexistante. Les boïards qui s'étaient opposés à l'occupation virent souvent leurs terres confisquées. Les autochtones ne purent que très rarement occuper de hautes fonctions administratives. Les charges ecclésiastiques, devenues vacantes, ne recevaient pas de successeurs.

En 1434, après la mort de Jagellon, l'Ukraine tomba entièrement sous la domination polonaise. Et cent trente-cinq ans après, ce que la Pologne croyait être son incorporation se trouvait confirmé par la diète de Lublin, en 1569.

Mais on pense bien que la nation ukrainienne ne se laissa point facilement asservir. Elle gardait pieusement ce que des siècles d'effort lui avaient permis d'amasser. Son idéal subsistait tout entier. Sa civilisation se continuait, et, s'appuyant sur la volonté, sur l'endurance de ceux qui en avaient hérité, elle attendait avec confiance. Sa résistance fut telle que la Volhynie, par exemple, se refusa longtemps à prendre place dans le royaume de Pologne et que l'influence intellectuelle de l'Ukraine y demeura très grande.

C'est en Volhynie que la vie nationale ukrainienne se retira presque entièrement pendant les XV^e et XVI^e siècles, car, en ces temps effroyables, l'Ukraine orientale fut ravagée par les Tatars de Crimée, vassaux des Turcs et alliés des Russes.

Le génie ukrainien ne meurt pas; tourné vers l'Occident, il ne cesse de s'enrichir et rentrera au XVIII^e siècle dans sa capitale de Kiev d'où il jettera un éclat toujours plus vif.

. . .

L'Ukraine eut à traverser au XVI^e siècle une crise économique extrêmement grave. Mais ses souffrances morales furent peut-être plus terribles encore. Ce qu'on voulait d'abord d'elle, c'est qu'elle changeât d'âme, qu'elle devînt une partie intégrante de la Pologne et, pour ce faire, renonçât à l'orthodoxie, entrât dans le giron de l'Église catholique.

Celui qui abandonnait le « schisme grec » était digne d'être Polonais et possédait les prérogatives de tout citoyen polonais; par contre, celui qui restait fidèle à l'orthodoxie, était regardé comme un étranger.

Combien d'individus, combien de peuples, pour jouir de ces privilèges, pour ne point souffrir de cette mise à l'index auraient sans hésitation fait le sacrifice de leur idéal spirituel ! Mais l'Ukrainien, qui ne possédait plus le sol de sa patrie, qui ne pouvait plus rêver sous son ciel, qui gardait précieusement le souvenir des hauts faits de ses ancêtres, qui demeurait fier de ses splendeurs passées, loin d'abandonner sa religion, semblait y tenir toujours davantage, s'y cramponnait parce qu'il

sentait qu'elle partie, rien ne lui resterait plus qui fût vraiment à lui.

Il avait soutenu Svidrigellon, successeur de Vitovte, à cause de sa promesse de respecter ses coutumes et sa religion. Et Svidrigellon tombé (en 1435), il ne reculait point, bien qu'il en eût, à se placer sous la suzeraineté du prince de Moscou, parce qu'il croyait devoir mettre plus haut que tout la défense de ce patrimoine religieux, flamme de sa patrie, héritage sacré, prolongement de ses aïeux...

Puisque la Russie était orthodoxe, l'Ukraine se tournait vers elle. Pourtant, un fossé profond séparait déjà les deux nations. Des dissentiments violents avaient éclaté entre Moscou et Constantinople à cause de la fondation d'une nouvelle métropole orthodoxe en Galicie, à Halicz.

Lorsque toutes les terres ukrainiennes eurent été incorporées au grand-duché de Lithuanie, puis à la Pologne, la métropole de Kiev fut restaurée et soumise à l'autorité, plutôt nominale, du patriarche œcuménique de Constantinople. En 1414, le moine bulgare Grégoire Zamblak en avait été nommé métropolitain.

Etant plus ancienne, l'Eglise ukrainienne se considérait justement comme supérieure à celle de Moscou. Son clergé possédait une culture que ne connaissait point le clergé russe. En Ukraine, les fonctions de l'Eglise étaient électives et la noblesse et la bourgeoisie participaient aux Conciles — ce qui n'existait point en Russie où la tyrannie des tsars se calquait sur le despotisme des princes asiatiques.

Le clergé ukrainien se recrutait parmi les nobles et les bourgeois. Tous ses évêques et ses métropolitains (ce sont toujours des moines dans les églises

orientales) ont été — à très peu d'exceptions près — des membres de l'aristocratie. Aussi le clergé était-il profondément attaché aux traditions nationales, aux anciens usages, animé d'un patriotisme inébranlable.

Le clergé russe, bien au contraire, était grossier, inculte et sortait des bas-fonds de la société. On concevra donc très nettement la jalousie du clergé russe envers le clergé ukrainien, son désir de lui imposer ses coutumes et son règlement, de le mettre à son niveau, ou plutôt au-dessous, s'il était possible. Une hostilité nationale et une hostilité de classes dressaient le premier contre le second.

Malgré tout, la Russie était orthodoxe comme l'Ukraine. Celle-ci espérait que celle-là oublierait sa haine pour aller au secours de la vénérable religion menacée.

. . .

Cependant, cette sorte de tutelle ou tout au moins cette attitude protectrice était fort dangereuse. Car l'installation que les princes ukrainiens avaient faite jadis en Russie, l'établissement du métropolitain de Kiev à Vladimir puis à Moscou pouvaient donner un semblant de base aux prétentions russes sur la souveraineté des terres ukrainiennes.

Mais la patrie de Vladimir et de Iaroslav ne songeait point à aliéner une parcelle de sa liberté. Depuis le commencement de sa longue histoire, elle a pris place parmi les plus grandes nations, parce qu'elle n'a jamais pensé, ne fût-ce qu'un instant, à renoncer à son indépendance. Quand son sol était foulé par l'étranger, elle conservait son principe même de continuité, à savoir l'orgueil de son passé et sa foi dans l'avenir. Et c'est bien cela qui crée,

nourrit, développe l'esprit national, qui forme une civilisation, qui fait la *ratio essendi* d'un peuple.

Le gouvernement russe — nous le verrons — n'arrivera jamais, ni par la force ni par la ruse, à anéantir, que dis-je, à obscurcir l'idée de patrie dans l'âme ukrainienne. Le gouvernement lithuano-polonais n'y parviendra point, lui non plus.

En effet, en cette fin du XV^e siècle et dans le commencement du XVI^e, l'Ukraine se révolte à plusieurs reprises. Une insurrection a lieu en 1490 ; une autre, dirigée par le prince Michel Hlinski, éclate en 1507, une troisième en 1509.

On ne réussit pas, mais on ne désespère pas. Pour être forts, pour vaincre, pour se libérer, on s'unira plus étroitement, on se serrera les uns contre les autres. On pensera alors à faire revivre les anciennes confréries.

On s'assemblait alors autour des églises, en des repas fraternels. Maintenant, ces associations, afin qu'elles soient légales, seront des confréries de métiers, semblables aux corporations. Les bourgeois comme les nobles en feront partie. La première confrérie organisée selon ce système fut celle de l'Assomption, à Lwow. Au XVI^e siècle, Halicz, ayant perdu toute influence, Lwow avait pris sa place. On était parvenu, en 1539, à obtenir que le métropolitain nommât un évêque dans cette dernière ville. C'est à peu près à ce moment que se forma la confrérie de l'Assomption. Elle prit une importance très grande. D'autres se créèrent. Toutes avaient à faire face à de terribles dangers.

La Russie, qui se disait protectrice de l'orthodoxie, se trouvait alors dans une situation précaire. Elle ne pouvait intervenir dans le conflit que préparait l'Eglise catholique. Celle-ci venait de tra-

verser une période critique dont elle sortait victorieuse : elle était parvenue à repousser la Réforme grâce aux efforts des Jésuites qui voyaient leur puissance considérablement accrue. L'Eglise catholique, très forte, très cultivée, pouvait prendre l'offensive contre l'Eglise orthodoxe où la décadence était complète, l'instruction nulle, où régnaient la démoralisation, le désordre, le chaos. Elle devait vaincre. Comment se défendre ? Il était de toute nécessité que l'Eglise orthodoxe se fortifiât, qu'elle présentât un front d'airain à son adversaire.

Les Ukrainiens ne perdirent pas de temps. Ils voulurent pour leur clergé et pour eux-mêmes une discipline étroite, une moralité parfaite, une instruction aussi étendue que possible. Dans l'espace de dix années, de 1570 à 1580, l'Ukraine assiste à la création d'écoles, d'imprimeries, de bibliothèques, comme celle des ducs de Sluck, à la naissance de plusieurs publications. Des seigneurs travaillent de toutes leurs forces au relèvement du niveau intellectuel et moral du pays. Parmi eux, il faut citer cet admirable prince d'Ostrog — dont nous parlerons dans un instant ainsi que de sa famille — qui, dans sa résidence, établit une imprimerie d'où, en 1580, sortira entre autres ouvrages la première bible complète en vieux slavon. L'école qu'il créa s'appellera plus tard l'Académie d'Ostrog. Elle pourra être regardée comme la première école supérieure ukrainienne.

..

Les princes d'Ostrog descendaient de Rurik. Le premier duc d'Ostrog, Théodose, défendit l'Ukraine contre les Tatars de Crimée et fut un des promoteurs de l'alliance avec la Pologne. Constantin I^{er},

dit le Grand, devint grand-connétable et sénateur de Lithuanie; il ne cessa d'affirmer que le plus dangereux ennemi de l'Ukraine était la jalouse Russie, qu'il combattit avec une magnifique bravoure. Constantin I^{er} défendit l'Eglise orthodoxe au XVI^e siècle; c'est lui qui protégea si activement les sciences et les arts, fit imprimer la première bible en vieux slavon, fonda le collège d'Ostrog, dont les professeurs étaient des savants grecs ou des Ukrainiens qui, aux frais des princes d'Ostrog, avaient été se perfectionner à Constantinople ou au Mont Athos. Le très beau monument funéraire de Constantin I^{er} est au monastère de la Laure de Petchersk. Les derniers héritiers de cette illustre famille ont été Janus et Dominique, que le catholicisme compta parmi ses membres, qui dotèrent le pays et leur religion de multiples fondations, et Marie-Louise d'Ostrog, comtesse Chodkiewicz, célèbre par sa bienfaisance et la protection qu'elle accorda aux Jésuites.



La confrérie de l'Assomption, de son côté, se procurera des presses, fondera une école, sera chargée par le patriarche de surveiller le clergé, de veiller au bon ordre, de diriger toutes les autres confréries.

L'Ukraine bandait ses muscles, s'apprêtait à une résistance désespérée. Elle eut le dessus dans la question de la réforme du calendrier effectuée par le pape Grégoire XIII. Le gouvernement polonais ne put imposer cette réforme à l'Eglise orthodoxe. Mais celle-ci allait tout aussitôt avoir à faire face à un péril bien plus grand : ce fut encore la question de l'union des Eglises. Nous verrons, au cha-

pitre suivant, comment elle fut momentanément tranchée et de quelle façon l'Ukraine, que rien ne pouvait amener à l'abdication, réagit contre cette décision.

..

En étudiant l'histoire qui va de la seconde moitié du XIV^e siècle à 1596, nous avons remarqué la différence immense qui sépare l'Ukraine de la Russie. Celle-ci se formait sous la domination mongole; celle-là, tout en conservant pieusement son ancienne culture, était tout entière tournée vers l'Occident. La langue latine fut reconnue langue officielle dans la Galicie en 1435; après 1569, dans la Podolie, le palatinat de Bratslav, celui de Tchernyhiv, la Volhynie, la Kiévie.

L'imprimerie possède en Ukraine des protecteurs éclairés qui la propagent avec zèle tandis qu'en Russie, Ivan le Terrible persécute les imprimeurs après avoir été celui qui y introduisit leur art.

En 1491, grâce au duc d'Ostrog Constantin II Basile, paraît le premier livre ukrainien imprimé : *le Psautier* qui sort des presses d'un Allemand établi à Cracovie. Puis, sont publiés, en 1517, à Prague : *la Bible* de Skoryna, docteur de l'Université de Padoue; les livres d'éducation commandés par les comtes Chodkiewicz; enfin, en 1580, la fameuse Bible d'Ostrog.

Il y eut toujours de nombreuses traductions, qu'on a voulu très littéraires, de l'Écriture sainte. C'était un livre de chevet pour beaucoup d'Ukrainiens.

En cette fin du XVI^e siècle, on assiste à un prodigieux effort intellectuel, entravé très malheureusement par les Polonais qui combattent non point une civilisation hostile, mais une religion dif-

férente, qui affirment que l'Ukraine ne saurait retrouver une importance intellectuelle qu'au moyen de la langue latine et par l'intermédiaire de la religion catholique.

Aussi comprend-on parfaitement pourquoi est née à ce moment toute une littérature de polémique. Parmi les représentants de cette littérature, il faut citer le recteur de l'Académie d'Ostrog, Hérasime Smotrytzki, qui, dans un livre paru en 1587 et intitulé : *la Clé du Royaume céleste*, a écrit ces lignes ironiques sur la réforme du calendrier opérée par Grégoire XIII :

« Le pape assure que, pour des raisons très importantes, le calendrier devait être modifié. Mais il n'en cite aucune. Il ne lui était peut-être pas facile d'en donner. Par contre, un grand nombre de personnes les exposent. Il paraît que si le très saint Père, le représentant de Dieu sur la terre, le premier évêque du monde, n'était pas intervenu à temps avec une sagesse et une fermeté dignes des plus grands éloges, on devait craindre de voir, à cause de la sottise et de l'imprudence des gens simples, la Noël tomber au printemps et Pâques en été.

» Mais, très heureusement, ce si important personnage, ce détenteur des clés du Paradis se trouvait là, plein de vigilance et de prévoyance, et le désastre ne se produisit point. La Noël resta en hiver et Pâques n'osa faire un mouvement. Les fidèles qui, trop peu vêtus, se pressaient alors dans l'église pourraient en dire long à ce sujet.

» Pourtant, en n'avançant pas de ces quatre semaines, on n'aurait pas été tellement en retard. Est-ce que le cours des astres a induit en erreur

celui qui voulait en corriger les lois ? Est-ce que le créateur des astres a voulu s'opposer à l'arbitraire de ce réformateur pour qu'il ne se mêlât pas de ce qui ne le regardait point ? Quoi qu'il en soit l'affaire a été manquée. Le réformateur avait cependant fait tout ce qui lui était possible de faire. Il s'était mis en tête de donner des ordres au ciel comme il en donne à la terre.

» Le très saint Père Grégoire XIII avait remarqué que le vieux calendrier s'était grandement éloigné du bon chemin, que le soleil avait marché trop vite, que la lune ne se reconnaissait plus dans ses phases, que les étoiles erraient au hasard. Il a supprimé alors quatre semaines, qui étaient indispensables à la solidité de l'Eglise.

» Une telle amputation équivalait à la démolition d'un édifice magnifiquement bâti et fortement appuyé sur ses sept piliers : les sept conciles œcuméniques. Il en a arraché le toit, l'a renversée, l'a détruite, et, non seulement Noël n'a pas pénétré dans le printemps ni Pâques en été, mais il s'en est peu fallu que ces deux fêtes ne tombent en même temps.

» Le très saint Père a rebaptisé les mois, assigné leurs places respectives à la Pâque juive et aux Pâques chrétiennes, puis, satisfait de sa besogne, il a disparu.

» Il ne faudrait pas s'étonner que, dans la certitude d'y trouver quelque chose à réformer, il fût descendu dans l'enfer qui, comme chacun sait, est une institution bien plus vieille que le calendrier.

» On aurait dû garder les anciennes fondations et remplacer seulement les poutres, les portes et les fenêtres pourries ou en mauvais état par suite de la négligence des gérants et de nous autres. les

locataires. On se serait entendu facilement pour mener à bien ces réparations (c'est-à-dire pour arriver à l'union des Eglises), mais on ne pourra tomber d'accord aussi longtemps qu'on ira à l'aventure.

» Il est possible que les princes ne se fâchent pas de ces bouleversements. Mais Dieu ne se mettra-t-il pas en colère ? De quoi, plus tard, ne serons-nous pas témoins, quand, dès maintenant, à cause du nouveau calendrier, nous voyons fréquemment, avec une grande tristesse, les mois d'avril et de mai, au lieu d'être verdoyants, sommeiller sous un immense linceul de neige ?

» Ainsi, loin d'avoir amélioré notre condition, la réforme a fait naître un profond désordre dans les affaires du monde comme dans celles de l'Eglise. Des querelles, des inimitiés, des haines sont nées de là ; elles ont apporté la misère et la ruine à des innocents.

» Celui qui gagne son pain à la sueur de son front, qui doit vivre de son travail et en fournir une certaine part à son seigneur était, comme ses ancêtres, habitué à donner au seigneur ce qui lui revenait et à Dieu ce qui revenait à Dieu. Aujourd'hui, ce n'est plus possible à lui. Le maître lui commande de travailler aux jours que les anciennes coutumes de l'Eglise lui réservaient pour les consacrer à Dieu. Il a la crainte de Dieu, mais bien plus celle du seigneur, parce qu'il sait que seul le premier est rempli de patience et de miséricorde.

» Lorsque arrive le jour férié reconnu par le seigneur, il essaie de travailler pour soulager sa propre existence, bien qu'il n'en ait pas le droit. Ainsi qu'on le voit, il commet la double faute d'oublier

le jour férié que reconnaît le seigneur et celui qui appartient à Dieu. Son corps est mangé de vermine ; son âme est rongée d'inquiétude. Ne pouvant améliorer son sort, il pousse des soupirs, verse des larmes, exhale des plaintes et maudit peut-être le réformateur du calendrier.

» Faudrait-il se moquer de lui parce que la pourpre ne le revêt pas et qu'il est ignorant? N'oublions pas que Dieu fait souvent fi de la pourpre et de la science, mais jamais de la pureté des cœurs. Il écoute les petits, fait descendre les grands de leurs trônes pour y mettre ceux qui, tout à l'heure, retournaient le fumier de l'étable. »

Quel homme spirituel, éloquent; quel satirique; quel démocrate que cet Hérasime Smotritzki !

Parmi la production inépuisable du génie ukrainien aux aspects si divers, lisons cette chanson :

« A l'orée d'un bois, sur un obier (1),
 Deux pigeons s'étaient perchés.
 Ils se caressaient, se becquetaient,
 S'abritaient sous la même aile...
 Sans bruit, d'un nuage noir, un aigle fondit
 Et arracha la pigeonne à son ami
 Qu'il tua, d'un coup de bec, sur l'obier.
 Le sang coula le long de l'arbre...
 L'aigle emporta sa prise vers le calme Danube,
 L'installa dans une vigne
 Alla chercher des grains, de l'eau.
 « Mange, ma pigeonne, bois, chère colombe. »
 L'oiseau ne mangea pas, ne but pas,
 Et, sous un obier, alla pleurer.
 « Pourquoi ne manges-tu pas, ne bois-tu pas
 Mais vas pleurer sous un obier ? »
 « Je ne puis manger, je ne puis boire,

(1) C'est l'arbrisseau qui, en Ukraine, symbolise l'amour et le mariage. Pour cette raison, on rencontre très souvent son nom dans les poésies et les chansons de ce pays.

Il ne m'est plus possible que de pleurer
 Parce que, hélas, je n'ai plus mon ami à aimer. »
 « Est-ce ta jeunesse et ta beauté
 Qui te remplissent à ce point de fierté ? »
 « Elles ne me servent à rien ma jeunesse et ma beauté
 Puisque, hélas, je n'ai plus mon ami à aimer. »
 L'aigle partit au delà des montagnes
 Et ramena avec lui une multitude de pigeons.
 « Vois, chère colombe, ils sont sept cents.
 Choisis celui que tu aimes le mieux. »
 « A quoi bon qu'ils soient sept cents,
 Il ne s'en trouve pas un comme mon ami.
 Oh ! il était unique, mon ami
 Avec ses ailes grises, ses yeux sombres
 Sa tête rose, ses sourcils noirs. »

. . .

Nous avons vu, au chapitre précédent, la construction de curieuses églises en bois. Cette construction se continue et se complique, tout en gardant son même caractère. On donne à la tour des dimensions plus grandes; on lui adjoint d'autres tours semblables et dont le nombre varie de deux à neuf, mais qui oscille ordinairement entre trois et cinq. Ces splendides églises en bois atteignent parfois une hauteur de cinquante mètres, comme celle de Bérésino.

Par la Pologne, des Allemands avaient pénétré en Ukraine. Leur activité ne cessera point et ne fera que s'amplifier au cours des siècles suivants.

L'influence allemande commence de se faire jour dès le XVI^e siècle dans le domaine artistique. En effet, si, en ce temps, apparaissent en Ukraine les styles gothique et renaissance, se forme un style gothico-byzantin, on rencontre surtout le gothique allemand ou polonais (l'ogival de la Vistule) dans les églises latines, les châteaux des princes, et dans

les villes où la colonie allemande tenait une place importante parmi la bourgeoisie. D'autre part, toute l'architecture militaire est alors très influencée par le style ogival allemand.

On voit cependant de nombreuses fresques d'un caractère purement byzantin dans des églises gothiques. Ensuite, les peintres ukrainiens jouissaient d'une belle renommée puisqu'on les demandait pour décorer des églises polonaises : la cathédrale de Sandomir (1420), celle de Lublin (1425), la chapelle de la Sainte-Croix dans la cathédrale de Cracovie (1470), les cathédrales de Gnesen, de Wislica, l'église de Lysia. Ce sont eux aussi qui peindront les murs de la chambre à coucher du roi au château de Wawel, à Cracovie.

La renaissance exerce également son influence, mais elle trouve presque toujours une forte résistance dans le formalisme oriental. Ce sont les seigneurs qui introduisent le style renaissance dans leurs constructions. Ils font appel à des architectes italiens, et l'on croirait se trouver devant des œuvres se mirant dans l'Arno ou le Tibre en voyant le château de Iaroslav ou les nombreuses maisons patriciennes qui s'élèvent à Lwow, à Luck, à Ostrog, à Krasne.

Les églises sont très souvent en partie de style renaissance. Les Ukrainiens orthodoxes ou du rite oriental acceptèrent facilement ce style parce que la coupole, qui est une des parties principales de l'église renaissance, différenciaient tout à fait leurs églises de celles — presque toujours gothiques — des Latins.

Nous dirons plus loin l'influence considérable de l'Ukraine sur l'art russe. En cette fin du XVI^e siècle, elle laissa pénétrer le style moscovite, si

profondément différent du style indigène. La Russie demeura très longtemps sous la domination de l'art de l'Asie centrale, puis, lorsque le flot mongol se retira, elle commença de connaître l'art occidental par le Sud, avec les Ukrainiens et par l'Ouest, avec les Allemands.

Dans les églises, le style moscovite entoure la coupole centrale de quatre coupoles plus petites représentant les quatre évangélistes. Puis, les coupoles reposent sur une fondation de forme cylindrique et prennent déjà une figure bulbeuse et renflée, rappelant l'oignon.

. . .

L'ornementation murale, l'illustration des manuscrits et des livres imprimés doivent beaucoup à la Renaissance.

La sculpture et l'orfèvrerie comptent un grand nombre d'Allemands : Pancrace Labervolf de Nuremberg, Jean Pfister de Breslau, Hans Scholtz, Heinrich Horst, Daniel et Hans Bock.

La peinture subit également l'influence allemande, celle d'Albert Dürer par exemple, influence qui s'harmonise avec le style byzantin et la tradition de la peinture religieuse de la Grèce.



CHAPITRE VII

LES tergiversations sur la question de l'union des Eglises devaient cesser. Il fallait que les orthodoxes fissent leur soumission à Rome. Depuis bien longtemps, le clergé polonais, aidé, et très activement, par les Jésuites, s'y efforçait, mais en vain. Il se trouvait en face d'évêques pleins de douceur, et surtout riches de diplomatie, se retranchant derrière l'autorité du patriarche de Constantinople ; donnant au pape de grandes salutations — qui étaient sans conséquence — mais ne lâchant rien et ne le pouvant point, car ils savaient l'opposition irréductible d'une grande partie du clergé et des fidèles.

..

Cependant, à la suite de violentes querelles qui surgirent entre des évêques et les patriarches de Constantinople et d'Antioche, querelles que nous verrons tout à l'heure, les mainteneurs de l'orthodoxie furent quelque peu désemparés et un flottement se perçut dans la masse orthodoxe.

On vit alors des Ukrainiens se convertir au catholicisme parce qu'ils espéraient, en agissant ainsi, que de grandes libertés, sinon la libération, seraient accordées à leur patrie. D'autres se tour-

nèrent vers le protestantisme qui, sous ses diverses formes : luthéranisme, calvinisme, socinianisme, hussitisme (frères moraves), se propagea rapidement et surtout parmi la noblesse qui voyait en cette religion une puissante ennemie du catholicisme et, par conséquent, une alliée de l'orthodoxie. Mais la restauration de celle-ci par l'hetman Pierre Sahaïdatchni, la conclusion de l'Union de Brest-Litowski, la grande œuvre apostolique du métropolitain Pierre Mohyla, l'affermissement de l'influence du catholicisme amenèrent la disparition presque complète du protestantisme en Ukraine. Seules quelques familles et un petit nombre d'étrangers lui restèrent fidèles.

Le protestantisme demeura moins d'un siècle en Ukraine. Pourtant, son influence a été très grande. Il servit de levain et fut comme un bolchévisme *sui generis* et *sui temporis* qui attira à soi beaucoup de personnes très cultivées : hommes d'Etat, professeurs, évêques même.

On devait réagir sans tarder contre cette contagion pleine de périls. Une coalition, sans doute inconsciente, unit orthodoxes et catholiques. Le protestantisme fut maîtrisé. Il déclina dès 1650.

* * *

L'irritation née de l'influence grandissante des Jésuites et de la venue en Ukraine du protestantisme trouva encore un aliment dans les maladresses commises par le patriarche de Constantinople et le patriarche d'Antioche.

Certains évêques et, en particulier, celui de Lwow, Gédéon Balaban, se plaignaient des droits accordés aux confréries, droits qui leur permettaient de se mêler des affaires soumises à l'auto-

rité seule de l'évêque. Balaban jugea intolérable une telle immixtion et frappa d'anathème ces « confrères » qui n'étaient pour lui que « de simples paysans, des selliers, des cordonniers, des tanneurs ». Le patriarche lui donna tort. Balaban ne put supporter pareil affront et n'hésita point à demander à l'évêque catholique de Lwow de libérer l'épiscopat orthodoxe de la tyrannie des patriarches. En 1590, avec quelques autres évêques, il s'apprêta à reconnaître l'autorité du pape. Deux d'entre eux furent délégués à Rome pour apporter leur soumission.

Le mouvement unioniste avait de nombreux partisans en Ukraine, non seulement parmi le clergé mais aussi dans la noblesse et le peuple. Cependant, dirigé par l'Académie d'Ostrog, un mouvement de protestation se dessina et devint rapidement très violent.

Il fallait qu'un concile mît fin à ces graves controverses et proclamât officiellement l'union des Eglises. Ce concile, réuni à Brest-Litowski en 1596, ne dura que le temps d'entendre l'énoncé de l'acte d'union que Rome avait déjà rédigé. Il se divisa aussitôt après en deux camps qui s'excommunièrent mutuellement.

Les partisans de l'orthodoxie demandèrent au roi la destitution des évêques uniates. Loin de l'obtenir, ils virent le gouvernement reconnaître l'acte d'union et prendre une attitude hostile envers les « schismatiques ».

Ils se défendirent. Une partie de la noblesse les soutint tant qu'elle put à la diète, mais, malgré des promesses, des décisions favorables même, on continua de les combattre. Ils ne désespérèrent point et demeurèrent sans faiblir, car ils croyaient

que toucher à leur Eglise, c'était atteindre leur sentiment national.

. . .

La lutte n'était pas égale. A la diète, les voix soutenant l'orthodoxie se faisaient plus rares par suite de la polonisation qui sévissait dans la noblesse. Le nombre des évêques diminuait; à leur place étaient nommés des uniates.

A son tour, le patrimoine spirituel allait-il succomber? Rien de ce qui formait jadis la chère patrie ukrainienne ne devait donc demeurer? Cela ne se pouvait pas. Une nation qui ne veut pas mourir a pour elle toutes les chances d'éternité. On ne parvient point à tuer cette entité comme on fait disparaître un individu.

Pour se sauver, l'Ukraine se tourna vers une force qui s'était agglomérée sur le Dnieper inférieur, vers les cosaques zaporogues.

Le pays allait se mettre sous la protection de cette force, mais avec quelque crainte, quelque pudeur même. Car, naguère, les cosaques recrutés parmi les gens de la steppe, faisaient les métiers les plus divers, parmi lesquels il faut compter le pillage. Cependant, c'était plutôt le butin de l'ennemi, en particulier du Tatar, dont ils s'emparaient.

Puis, ils chercheront honnêtement à vivre de la pêche, de la chasse et de l'agriculture.

Ensuite, des gens des villes, des paysans. des fils de nobles prendront place dans leurs rangs. et, avec eux, les idées chevaleresques de l'Occident.

Le cosaque s'adonnant au banditisme passera dans la légende. Il représentera désormais une force disciplinée, respectant les lois de l'honneur.

Il sera digne de porter le drapeau de l'Ukraine, d'être le héros qui luttera pour la libération du pays. On le regardera comme l'héritier des grands peuples antiques.

À la fin du XV^e siècle et à l'aube du XVI^e, les cosaques ne sont point ces soldats intrépides dont, plus tard, le nom sera connu de l'Europe et de l'Asie entières, mais bien simplement des hommes dénués de tout et qui s'efforcent uniquement de ne pas mourir de faim.

Les temps sont hostiles. On ne saurait rêver seulement à secouer le joug étranger. Le pays se trouve dans une telle misère qu'il doit panser ses profondes blessures, renaître à la vie, avant de travailler de nouveau à la réalisation de cette idée qui n'a jamais quitté le cœur ukrainien, pas plus au moyen âge que dans les temps modernes, que dans les temps contemporains : être libre, prendre définitivement place parmi les autres nations.

Quel spectacle, à cette époque, se présente à nos yeux? L'est et le sud de Kiev, qui devraient compter parmi les plus riches parties du pays, sont presque entièrement dépeuplés à cause des dévastations opérées par les Tatars de Crimée.

Et la terre est là, seule, qui ne demande qu'à produire...

Rien que les bêtes féroces la foulent. La main des hommes ne passe plus sur elle. Les richesses, dont ses flancs sont pleins, dorment inexploitées parce que les Tatars ne laissent point ces remarquables agriculteurs que sont les Ukrainiens cultiver en paix le sol de la patrie.

Il faut vivre, cependant. Malgré le danger constant d'un raid tatar, les habitants, qui s'étaient retirés dans les forêts, reviennent, l'oreille au

guet. Ils avancent à pas prudents à travers les plaines désertes et mornes. Ils vont ensemble pour être en mesure de résister en cas d'attaque...

Avec hâte, ils travaillent, amassent des provisions et, quand la mauvaise saison arrive, repartent pour se mettre à l'abri...

Puis, ils pensent à demeurer sur place pendant l'hiver en se construisant de solides refuges où, le cas échéant, ils pourront résister aux dangers qui rôdent.

Ces gens, qui vont en troupe, cultivent, pêchent et chassent, sont les cosaques.

Ils ne cherchent pas alors à combattre mais seulement à se protéger.

Pour la plupart, afin d'être en sûreté, ils choisissent une contrée du bas Dnieper, en avant des cataractes qui forment un obstacle infranchissable aux Polonais comme aux Tatars : la « Zaporogue » (en ukrainien, cataractes se dit « porogues », et « zaporogue » signifie : au delà des cataractes). De l'autre côté, on ne peut pas non plus les atteindre grâce aux îlots et aux hautes herbes qui rendent impossible la remontée du fleuve.

On ne pourra les déloger. Du reste, si la nature les défend, ils seront bientôt en mesure de se défendre eux-mêmes, car ils ne vont pas tarder à devenir de vrais guerriers.

Il faudra bientôt compter avec eux. Ils s'organisent. L'île de Khortytsia est en quelque sorte leur quartier général. C'est là qu'en 1550 le prince ukrainien Demetrius Vychnevetski construit une forteresse. Ce prince, dont la mort sera déplorée par la poésie populaire, comme une immense calamité, attaquera la Crimée, ira en Turquie, en Rus-

sie, et tombera en Moldavie dans une insurrection qu'il avait soulevée contre les Turcs...

Les cosaques sont maintenant une puissance guerrière et aussi une puissance politique. Ils vont rêver de mener, avec l'Autriche et la Russie, la lutte contre les musulmans.

Les Ukrainiens en forment la très grande majorité. Mais, des amoureux de la liberté, des étrangers s'enrôlent également dans leur armée qui prend des proportions considérables. La Pologne s'émeut. Elle craint une guerre avec la Sublime-Porte, tant redoutée, à cause des incursions cosaques sur les territoires turcs, guerre qu'elle subira du reste en 1620, et dont elle sortira vaincue. Elle cherche à discipliner, à drainer cette force. Elle essaie à plusieurs reprises de la « réorganiser ». Elle s'efforce de créer un corps officiel de cosaques, qui jouira de certains privilèges, qu'elle paiera. Mais les cosaques désirent vivre libres et indépendants. Elle veut mettre des entraves à leur puissance qui grandit toujours. Vexations sur vexations se succèdent, si bien que les cosaques exaspérés entrent en guerre contre la Pologne. Pendant cinq ans, de 1590 à 1595, ils bataillent dans le bassin du Dnieper, en Volhynie. La Pologne, tout à coup, lance ses troupes en Ukraine. Les cosaques, disséminés, n'ont pas le temps de se réunir et sont vaincus.

Les cosaques, défaits mais non anéantis, représentaient, pour les masses populaires, les moyens de défense et, espéraient-elles, les forces de libération. Aussi, de tous les points du pays, des hommes continuaient de venir grossir les rangs de l'armée cosaque.

. . .

Le mot cosaque a une double origine turque.

Il vient de khorzar, qui désignait jadis les habitants de race turque de l'Europe orientale (les Tatars), et de kasak, qui signifie en turc : chevalier errant, militaire libre, vagabond, parfois brigand.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'aucuns crurent, probablement à cause du nom, que les cosaques d'Ukraine appartenaient à la race tatare. Ils étaient bien Ukrainiens.

Les cosaques seront d'abord une sorte de confrérie qui combattrà l'étranger et se regardera comme le champion de l'orthodoxie. Ils deviendront ensuite une milice d'Etat, puis une espèce d'ordre militaire.

Les plus importants, ceux qui englobèrent par la suite les cosaques d'autres régions, ont été les cosaques zaporogues. Voici quelle fut leur organisation administrative et militaire :

Dès leur réunion dans les îles du Dnieper, ils choisirent le système électif, dont nous avons déjà parlé. Quand leur nombre obligea le roi de Pologne à leur céder des territoires entiers en Ukraine (Trekhtymyryv, Tchyhryn, Tcherkassy), le système électif devint la base de la constitution ukrainienne.

En principe, tout Ukrainien libre était cosaque. Il possédait seul les droits de citoyen, et se mettait au même rang que le gentilhomme polonais.

Mais, comme la noblesse de Pologne n'admettait pas une telle façon de voir et qu'elle reconnaissait ces droits uniquement à la véritable noblesse ukrainienne — qu'elle était forcée d'accepter sur un pied d'égalité à cause de son ancienneté, de son rôle historique, de ses alliances, de ses richesses — les Zaporogues se jugeaient offensés. Leur rancune fut certainement pour une bonne part dans les guerres qu'ils firent à la Pologne. Par réaction, ils ne se

refusèrent point à admettre dans leur sein beaucoup d'étrangers et de vagabonds de toutes les nationalités.

Les cosaques se dirigeant eux-mêmes, il exista pendant un certain temps deux administrations entièrement distinctes reconnaissant l'autorité du roi de Pologne, grand-duc d'Ukraine.

L'une était l'administration polonaise — noble et bourgeoise — qui avait dans les centres importants : Kiev, Tchernyhiv, Kamenetz en Podolie, Luck, Bratzlav, des palatins et des castellans (préfets et sous-préfets), comme il en existait en Pologne. Les palatins et les castellans étaient membres du sénat, nommés par le roi parmi trois candidats présentés par la noblesse. On comptait encore des baillis, exerçant une autorité très étendue, des magistrats. Il y avait des troupes polonaises, relevant du grand connétable de Pologne.

La seconde administration était celle des cosaques, qui devint de plus en plus l'administration nationale de l'Ukraine.

A sa tête, se trouvait l'hetman, dont l'élection était confirmée par le roi de Pologne, puis, à partir des dernières années du XVII^e siècle, par le tsar de Russie. L'hetman, chef militaire, était, de fait, chef d'Etat, car la suzeraineté des rois de Pologne et des tsars de Russie consistait en somme dans un simple protectorat avant qu'elle ne se changeât en une lourde tyrannie.

Le Conseil général, composé des hauts dignitaires, des colonels et des députés choisis par les régiments, les villes et le clergé, secondait l'hetman.

Les hauts dignitaires comprenaient : le Chancelier (secrétaire d'Etat et ministre des Affaires étrangères); le Connétable ou grand adjudant; le

Trésorier; le grand quartier-maître, chef de l'Etat-major; le Camérier, préposé à la cour de l'hetman; les deux grands Justiciers; le Gonfalonnier; le Chef de l'artillerie.

Ces personnages formaient, pour ainsi dire, le Ministère. La Chancellerie groupait toutes les branches de l'administration et entretenait la liaison avec les éléments administratifs polonais, puis russes.

Cette organisation dura jusqu'à l'unification administrative opérée par Catherine II.

Au point de vue militaire, les grades se répartissaient ainsi : à la tête de la Sitch, ou Etat-major et quartier général, était l'ataman du Kich. Le Kich était primitivement l'armée en guerre, puis un corps d'armée, et le titre de Kochovy ataman n'est donné qu'au chef de la Sitch. C'est à la Sitch qu'on gardait le bâton de commandement, le sceptre, l'étendard, le sceau et l'enseigne des Zaporogues, laquelle, adoptée des Turcs, était faite de queues de cheval.

L'armée se divise en régiments correspondant, à vrai dire, à des corps d'armée commandés par des colonels qui sont également administrateurs du territoire occupé par un régiment.

Les régiments se subdivisent en sotnias, compagnies en même temps que sous-préfectures, conduites et administrées par des capitaines secondés par des lieutenants. Le nombre des compagnies par régiment était variable, comme celui des soldats qu'elles comptaient, lequel se montait parfois à plusieurs milliers.

A la fin du XVI^e siècle, l'armée cosaque était forte de dix mille hommes. Il y en avait dix fois

plus et magnifiquement entraînés dès Khmelnytski et sous Mazeppa.

Le système militaire était, en somme, celui d'une milice toujours prête à la mobilisation, mais vaquant à ses occupations, presque uniquement agricoles. Seuls la Compagnie de la garde de l'hetman et certains détachements se tenaient continuellement sous les armes.

Les vrais cosaques, c'est-à-dire ceux qui étaient inscrits sur les rôles, prenaient le titre de « compagnons ». Celui de « compagnon de Bountchouk » était donné aux cosaques de l'entourage de l'hetman, à ses officiers d'ordonnance, aux membres de sa suite.

La devise des Zaporogues était : « obéissance aveugle au chef, mépris absolu de la mort et des dangers, partage égal du butin, libre élection de l'hetman. »

. . .

Cette puissance qui, dans les premières années du XVI^e siècle, prenait figure d'armée indigène, de rempart national, allait permettre la résurrection de l'Ukraine en arrêtant les incursions tatares et, par suite, en rendant possible la rentrée dans les villes des bourgeois et des commerçants — parmi lesquels se faufilaient beaucoup de Juifs et d'Allemands, — le retour des paysans à la terre ancestrale.

Le pays se repeupla avec une rapidité étonnante.

Cette course vers l'Ukraine n'avait pas pour seul motif la protection cosaque contre les Tatares, mais encore les impôts insupportables, la corvée, les charges de toutes sortes accablant les populations de la Galicie et des contrées du Boh qui, elles aussi, se dirigèrent en masse vers les pays ukrainiens.

On n'était pourtant pas là, comme on l'espérait, à l'abri des contributions et des vexations. Les seigneurs polonais avaient, en effet, obtenu de leur roi, une trentaine d'années auparavant, en 1569, les « terres vacantes » de l'Ukraine, et, maintenant qu'elles étaient repeuplées et cultivées, ils venaient par l'entremise d'agents polonais ou juifs réclamer le paiement des redevances.

Gens des villes et gens des campagnes n'avaient point l'intention de faire droit à ces revendications. Comme les cosaques jouissaient de privilèges, entre autres de ne pas payer d'impôts et de n'être soumis qu'à l'autorité de leurs chefs — c'étaient seulement ceux faisant partie du corps officiel qui possédaient ce droit, mais la Pologne se servait indistinctement de tous les cosaques, enregistrés ou non — un nombre de plus en plus grand de gens se dirent membres d'organisations cosaques. Des villages entiers, des villes dans leur presque totalité se jugeaient exempts d'impôts, de charges envers les seigneurs, s'affirmaient hors de la compétence des tribunaux. Aussi bien, d'immenses territoires se trouvaient sous la domination des cosaques dont les commandants étaient les seuls gouverneurs. Et l'hetman, le chef élu des cosaques, était le vrai chef de toute l'Ukraine orientale.

Ces façons de faire et de voir ne convenaient naturellement point aux Polonais qui s'efforcèrent d'opérer un tri entre les vrais cosaques et les faux, c'est-à-dire entre les officiels et les autres. Des conflits, des révoltes éclatèrent. La grande puissance cosaque demeura.

Elle avait comme chef, dans les premières années du XVII^e siècle, un noble galicien : Pierre Kona-chevitch-Sahaïdatchny, ancien disciple de l'Acadé-

mie d'Ostrog. C'était un tacticien très distingué en même temps qu'un politique fort habile qui, s'il eût été écouté, serait parvenu à faire rétablir la hiérarchie orthodoxe. Il avait, en effet, obtenu, en 1607, que la diète rendît une décision et que le souverain signât un édit confirmant tous les droits des orthodoxes en Ukraine.

La Pologne était engagée dans une lutte avec la Russie et les cosaques de Konachevitch-Sahaïdatchny se distinguaient à la prise de Moscou. Vaincue par la Turquie en 1620, la Pologne allait encore l'année suivante, avoir à combattre cet État qui, enhardi par ses succès, lui déclarait de nouveau la guerre. Le sultan arrivait à la tête d'une très forte armée. La Pologne courait le plus grand danger. Il fallait que les Cosaques vinsent une seconde fois à son secours. Elle fit des promesses à Sahaïdatchny. Celui-ci voulait des garanties formelles. Mais on pensa que les assurances polonaises suffisaient, qu'elles seraient sûrement respectées après la victoire. Sahaïdatchny partit avec ses soldats qui se battirent comme des lions. Il fut très grièvement blessé, mais sauva la Pologne qui ne donna rien que les plus beaux, les plus flatteurs compliments.

A ce moment, le clergé lança un manifeste où il proclama les cosaques « représentants des anciennes traditions ukrainiennes, de la gloire et de la puissance de la patrie, les derniers héritiers de cette Ruthénie antique qui, avec Oleg, assiégeait Byzance; avec Vladimir, conquérait les insignes impériaux, adoptait la foi chrétienne et la civilisation de l'Eglise de Byzance ».

A la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, les polémiques continuent, tout ensemble religieuses, politiques, sociales et nationales.

Jean de Vychnia, né en Galicie et moine au Mont Athos, publie de nombreuses lettres où il combat vigoureusement pour l'orthodoxie. C'est un patriote admirable et fougueux ne craignant point de fustiger les évêques et les grands, même le roi, de se rebeller contre l'instruction grandissante et désordonnée, parce qu'elle ne sert à son avis qu'à battre en brèche la vieille religion. Quoi de plus beau, affirmera-t-il, que le « simple chant ukrainien »; quoi de plus touchant que ces gens de la campagne « qui n'ont pas de quoi couvrir leur misère »; quoi de plus digne d'amour que cette terre ancestrale « qui gémit et qui pleure » !

Voici Mélétiüs Smotrytski, le fils d'Hérasime, qui, avant de passer lui-même à l'Union, fera entendre ainsi les plaintes de l'Eglise orthodoxe :

« Le malheur m'a accablée. Je suis maintenant misérable. Mon corps n'a plus de vêtements et on se moque de lui.

» Je succombe sous le poids d'insupportables fardeaux. Des chaînes m'enveloppent; des liens m'enserrent les mains; des fers écrasent mes pieds.

» Au-dessus de ma tête, un glaive pend menaçant.

» Autour de moi roule une eau profonde et des flammes m'entourent. Des cris de mort retentissent.

» Les terreurs et les persécutions sont mon seul lot.

» Je suis maintenant pauvre et laide, tandis que j'étais riche et belle.

» Je suis maintenant haïe, tandis que j'étais adorée.

» O peuples, ô hommes, ô tout ce qui vit, approchez et écoutez-moi.

» Je vous dirai ce que j'ai été, et vous vous étonnerez et vous pleurerez.

» Moi, je pleure sans cesse. Mes larmes coulent comme les ruisseaux, et je suis abandonnée de tous, méprisée de tous, et je n'ai personne pour me consoler.

» Ceux qui vivaient avec moi se sont éloignés; ceux qui se disaient mes amis sont devenus mes ennemis; ceux qui étaient mes fils essaient de me faire mourir.

» O peuples, écoutez ma lamentable histoire.

» O monde, sois attentif.

» Les enfants que j'ai fait naître et que j'ai élevés m'ont délaissée pour aller vers celle qui n'a pas souffert de la maternité, mais qui leur donnera des richesses.

» Mes évêques sont aveugles; mes prêtres sont muets; mes anciens ont perdu la raison; mes fils possèdent un cœur cruel; mes filles roulent à la débauche, et tous, oubliant Dieu et méconnaissant la justice, veulent tuer mon âme.

» Pour mon malheur ceux qui devaient prendre soin de moi m'ont négligée et l'on m'a confiée à des mains avides.

» Mais pour le vôtre, vous ne vous souciez point de savoir d'où viennent les richesses qu'on vous distribue.

» Vous avez violé les lois divines.

» Vous êtes des menteurs et des imposteurs. »

Parmi les nombreux polémistes que nous ren-

controns alors, citons encore : Hippace Potii, qui fut évêque de Vladimir, en Volhynie, puis métropolitain de Kiev et un des chefs uniates; Christophe Bronski, Ukrainien protestant, mais de famille orthodoxe, qui s'acharna contre les uniates; Etienne Zizani, professeur à Lwow et à Vilno, conférencier et prédicateur, auteur de livres contre l'Union.

Zizani édita en 1591 et 1596 deux grammaires slavonnes qui ne connurent pas une large diffusion à cause de la publication, en 1619, par Mélétius Smotrytzki, d'une très remarquable grammaire qui fit autorité.

En ce temps, beaucoup de théâtres se créent dans les écoles, chez les évêques, les grands seigneurs. Les pièces qu'ils jouent : intermèdes, tragi-comédies sont grandement influencées par celles de l'Occident, principalement d'Italie et de France.

La première pièce du théâtre ukrainien fut représentée en 1619 à Kamenetz en Podolie. Elle eut pour auteur un prêtre catholique, Jacques Hawatowicz, qui, en des scènes burlesques, coupées d'intermèdes en langue populaire — très voisine de la langue d'aujourd'hui — fit revivre les mœurs du peuple.

L'Ukrainien, si attaché à ses coutumes, si amoureux de sa terre, chante magnifiquement la grandeur des ancêtres, les hauts faits des défenseurs de la patrie, glorifie le héros national qu'est le Cosaque dans des poésies épiques : les *doumas* que l'on rencontre jusqu'au XVIII^e siècle.

Les *doumas* disent, entre mille autres choses, l'extraordinaire supplice du prince Démétrius Vychnévetski, hetman des cosaques, surnommé Baïda, qui, jeté par les Turcs du haut d'une tour,

resta accroché à un pieu et eut la force, avant de mourir, de tuer d'une flèche le sultan venu assister à sa mort.

On donne une autre version de la mise à mort de Baïda. La voici :

« A Tsarhorod, en plein marché,
 Baïda boit de l'hydromel et de l'eau-de-vie.
 Il boit non pas durant un seul jour, ni deux jours,
 Ni toute une nuit, ni une petite heure,
 Baïda boit sans discontinuer. Enfin, il chancelle.
 Il regarde son jeune écuyer :
 « Ah ! mon garçon, mon jeune serviteur,
 Seras-tu toujours fidèle à ton maître ? »
 ... Le sultan lui envoie un messager.
 Il cherche à attirer Baïda... Il lui dit :
 « O toi, Baïda, ta gloire est parvenue jusqu'à moi.
 Veux-tu être mon guerrier, mon fidèle ?
 Tu épouseras la princesse, ma fille,
 Et seras seigneur de toute l'Ukraine. »
 — « Ta religion, sire, est maudite.
 Ta princesse est une impure ! »
 Le sultan appelle en criant ses heiduques.
 « Saisissez Baïda, empoignez ce coquin
 Et suspendez-le, les côtes sur un croc ! »
 Baïda est suspendu. Il médite.
 Il regarde son écuyer, son jeune et brave serviteur.
 Il regarde son cheval noir.
 « Ecoute, mon écuyer, mon jeune serviteur.
 Apporte-moi ici mon arc bien tendu et un faisceau de mes
 [flèches
 Je vois d'ici trois tourterelles. Je veux en tuer une pour la fille
 [du sultan.
 Ma flèche frappe où je vise. Là où je veux mes traits
 [s'enfoncent. »
 Une de ses flèches, aussitôt décochée, tue le sultan turc.
 Une autre atteignit la sultane à la tempe.
 Une troisième pénétra dans la tête de leur fille.
 « Tiens, mon roi, dit-il, te voilà payé pour le supplice de Baïda,
 Tu devais savoir et ne pas ignorer comment châtier Baïda !

Tu devais faire trancher la tête de Baïda, [serviteur. »
Puis enfourcher son cheval noir, et de son écuyer faire ton

Les doumas racontent une tempête qui surprit les cosaques dans la mer Noire. Elles narrent en de multiples chants les luttes contre la Pologne, se tournent vers cette Russie énorme et mystérieuse et en parlent avec une curiosité angoissée comme de quelque monstre inconnu qui serait hostile et méchant.

Ces admirables poésies viennent de l'âme même de la terre d'Ukraine. Le grand Taras Chevtchenko le comprendra si bien qu'il ira vers elles pour retremper son génie et pour apporter à sa lyre d'airain des sujets de la plus profonde émotion.

Les aventures que content les doumas, le caractère de ces chants nationaux ont inspiré et attiré un certain nombre d'écrivains russes et polonais, parmi lesquels : Gogol (qui était d'origine ukrainienne), Alexis Tolstoï, Malczewski, Czajkowski, Bohdan Zaleski.

En même temps que ces immortelles poésies épiques seront chantées de très belles poésies lyriques.

. . .

Les cosaques n'ont pas seulement joué un rôle d'une importance primordiale dans la vie sociale, politique et religieuse du pays; leur influence fut aussi prédominante dans l'ordre intellectuel et artistique.

Ce sont eux qui redonneront la vie au monastère de Petchersk, pillé et dévasté à plusieurs reprises. C'est grâce à eux que la Laure redeviendra le centre de l'érudition, en même temps que de la civilisation et du nationalisme.

En effet, son supérieur, Elysée Pletenetski, originaire de Galicie, fera venir des savants de son pays. Il fondera une école qui, avec Pierre Mohyla, archimandrite de la Laure, puis métropolitaine de Kiev, deviendra, en 1632, une académie. Petchersk sera la pépinière de nombreux prédicateurs. On y transportera l'imprimerie des Balaban de Stratyn. On y éditera de grandes œuvres religieuses. C'est de là que sortiront la plupart des livres ukrainiens du XVII^e siècle.

La Laure recevra du roi de riches dotations, possédera deux villes : Wassylkiv et Radomysl. Dans celle-ci on installera une fabrique de papier.

Elle a sa confrérie qui compte de très nombreux adhérents, et, parmi eux, l'hetman et son armée tout entière.

Sous la protection et avec l'aide des cosaques, la Laure de Petchersk a recouvré son importance et sa splendeur de jadis.

Au temps du malheur, Lwow avait remplacé Kiev. Celle-ci, aujourd'hui, a repris toute son importance; elle est forte de ses richesses et de l'armée qui la garde, tandis que Lwow s'affaiblit, maintenant qu'elle ne contient plus le cœur et le cerveau de l'Ukraine.

. . .

Si, pensons-nous, les premiers cosaques eurent la haine du voisin quel qu'il soit, il ne faudrait point s'en étonner quand nous voyons quels sentiments les Russes, les Polonais, les Turcs nourrissaient envers l'Ukraine.

Bien qu'avec quelque hésitation et quelque méfiance, les générations suivantes se montrèrent disposées à entrer en relation avec les autres pays.

On en a la preuve dans la vie des arts au temps de la toute-puissance cosaque. L'art indigène continue de se développer tout en permettant à l'art oriental d'apporter ses productions et à celui de l'Occident, en particulier de l'Italie, d'élever ses monuments qui s'harmonisent si bien avec les beautés naturelles de l'Ukraine.

Les cosaques restent les défenseurs de l'orthodoxie, partie de leur nationalisme, mais deviennent les alliés de toute civilisation.

. . .

La réputation des cosaques devint immense. Elle ne tarda pas — nous le verrons plus loin — à se répandre dans l'Europe entière.

En Ukraine, ils furent les héros en qui la patrie s'incarna jusqu'au jour où la Russie parvint enfin à les faire disparaître.

Lisons ces deux poésies qui, entre une multitude d'autres, leur sont consacrées. L'une a été chantée par le peuple. L'autre a pour auteur Chevtchenko, le génie de l'Ukraine, dont nous parlerons longuement quand nous serons arrivés au temps de sa vie, de son martyre et de sa mort.

« Trois semaines après trois années
 Ont passé en Ukraine
 Depuis que les Turcs ont tué le cosaque
 Et sous un platane l'ont laissé.
 Sous un grand platane vert
 Le jeune cosaque est demeuré gisant.
 Son corps est devenu noir
 Et se délite sous le vent.
 A ses côtés, son cheval pleure
 Et creuse la terre jusqu'à ses genoux.
 — Ne reste pas ici, bon cheval,
 Je sais bien ta fidélité.

Pars à travers steppes et forêts,
 Plaines et vallons.
 Cours auprès de ma femme,
 Heurte la porte de ton sabot,
 Fais sonner ta bride.
 Mon frère viendra et baissera la tête.
 Ma mère viendra et se désespérera.
 Ma femme viendra et se réjouira
 Puis s'arrêtera et regardera
 Et tombera évanouie.
 — Oh ! dis, cheval, où est ton maître ?
 Oh ! dis s'il vit encore ?
 — Les Turcs nous ont poursuivis.
 Ils ont attaqué mon maître.
 Des coups se sont échangés...
 C'était au bord du Dnieper. »

Quand Taras Chevtchenko ouvrit les yeux au monde, les Zaporogues étaient depuis longtemps disparus, mais ils avaient laissé derrière eux un si pénétrant parfum d'héroïsme et de grandeur que l'immortel poète put le respirer profondément. Il a consacré les vers suivants à Jean Pidkova (prince Jean Mohyla), hetman des cosaques :

« Jadis, le canon tonnait en Ukraine.
 Les Zaporogues étaient les maîtres.
 Ils ne voulaient que la gloire et la liberté...
 Ces temps sont révolus...
 Dans la steppe, il ne reste plus
 Que des tombeaux semblables à des collines
 Où dorment les os blanchis des cosaques.
 L'horizon en est obscurci...
 Ils racontent aux vents qui passent
 Les hauts faits de ceux qu'ils recouvrent...
 Voici les fils de ces étonnants guerriers.
 Ce sont les moissonneurs portant leur faux.
 Ils célèbrent l'immortalité
 De ceux qui furent leurs ancêtres...
 Jadis, la joie et la douleur se mêlaient en Ukraine...
 Que ce souvenir soulage nos cœurs !

Plus loin que le golfe, le soleil et le ciel se voilent,
 Un énorme nuage noir a surgi.
 La mer bleue mugit, rugit, bondit, pareille à un fauve.
 Et envahit l'embouchure du Dnieper...
 « Allons, enfants, montez sur les bateaux.
 La mer joue. Voguons vite sur ses flots. »
 A cet ordre, les Zaporogues, en chantant,
 Couvrent le golfe de leurs embarcations...
 Bouillonne, mer; déferlez, vagues;
 Disparaissez, terre et ciel;
 Montagnes d'eau, soulevez-vous...
 Tous connaîtraient la crainte
 Devant une pareille vision,
 Sauf les cosaques qui, tranquillement,
 Voguent, entourés de mouettes...
 L'hetman seul sait où l'on va.
 Fiévreusement, la pipe aux lèvres,
 De long en large, il parcourt le bateau.
 De tous côtés, il regarde.
 — Où nous conduit-il, se demandent les cosaques ?
 L'hetman tord ses moustaches, soulève son bonnet,
 Et s'écrie : « Sus à l'ennemi, mes braves !
 Nous n'allons pas à Sinope
 Mais à Tsarhorod, chez le sultan
 Pour lui faire une visite. »
 — Bravo ! notre père hetman, répondent les cosaques.
 — Merci, mes vaillants, fait-il.
 Et il se recouvre. La mer en furie secoue les bateaux...
 L'hetman contemple la mer tumultueuse et immense... »

* * *

La chanson que nous allons lire maintenant a pour héros un paysan ukrainien auquel les seigneurs et leurs agents réclament la redevance que, paraît-il, il doit :

Ramper, il ne faut pas, pervenche aux fleurs en croix,
 Sur la pente escarpée...
 Ah! mes bons ennemis, j'aurai il ne faut pas
 De ma tristesse après cette équipée...
 Car mon destin, car ma chance cosaque

Dès le matin tombe en plein vol
— Dès que le soleil brille ou dès que le vent claque —
Comme la rosée sur le sol...

Ainsi tous vos ragots et tous vos racontars
Tomberont comme une chose vaine tôt ou tard...

Les Juifs du cabaret, les seigneurs sont venus;
S'il veulent se payer, ils me laisseront nu !
... Bon ! qu'ils prennent mes chars et le bétail avec.
Je n'ai rien à leur dire et resterai l'œil sec...
Je retrouverai tout, si Dieu me prête vie...
D'autres bœufs, d'autres chars, si Dieu me prête vie...
Des jougs sculptés, et des timons de prunellier
Je saurai m'en faire moi-même, s'il vous plaît !...
Quant aux histoires qu'on raconte (oh ! renommée...)
Que j'aïlle encore un coup, tout seul, voir la Crimée !...
Cuves pleines de sel, et filets de poissons,
Vous verrez si je les rapporte à la maison !... (1)

(1) Cette chanson a été traduite par Mme la princesse de Tokary
et M. Charles Tillac.

CHAPITRE VIII

EN 1621, Konachevitch-Sahaïdatchny mourut des blessures reçues dans la campagne contre les Turcs.

L'Ukraine était privée d'un rude défenseur de ses libertés politiques et militaires. Elle en aurait eu grand besoin alors, car la Pologne, ayant fait la paix avec la Russie et la Turquie, entendit être la maîtresse absolue en Ukraine. Elle s'efforça d'amoindrir la puissance cosaque, qui aurait été loin de lui faciliter la réalisation de ses désirs. Elle voulut enlever certains privilèges aux cosaques, et pensa battre en brèche leur autorité morale, à eux les défenseurs de l'orthodoxie, en ne reconnaissant plus la hiérarchie du « schisme oriental ».

C'était là une décision inadmissible. La Pologne et les cosaques en vinrent aux mains à deux reprises. La première fois, en 1625, ceux-ci durent reculer. Il ne se jugèrent pas battus. En 1630, ils recommencèrent la lutte. La Pologne, alors, eut le dessous. Elle fut obligée de faire des concessions : elle admit sur les rôles un plus grand nombre de cosaques. Elle leur octroya à nouveau tous les privilèges antérieurement consentis, leur permit de demeurer sur un territoire plus vaste.

La guerre avait cessé. Mais la paix restait bien précaire. Entre une nation qui tient avant tout à son indépendance et une autre qui affirme ses droits sur elle et veut les faire valoir, il ne peut exister, quand on s'arrête de combattre, qu'une trêve pendant laquelle on recrée ou regroupe ses forces pour s'affronter derechef.

. . .

En 1625, afin de se libérer des entraves polonaises et de recouvrer sa suprématie, le clergé ukrainien avait envoyé à Moscou le métropolite de Kiev Boretski, pour demander aide à la Russie. Celle-ci ne se jugea pas assez forte pour la donner.

Un peu d'apaisement se fit quand Vladislas IV monta, en 1632, sur le trône de Pologne, à la mort de Sigismond III Vasa. Ce qu'on offrit au clergé orthodoxe était un compromis qui lui permettait de subsister. Un métropolite et quelques évêques pouvaient être élus à condition d'être agréés par Varsovie. C'est ainsi que Pierre Mohyla, frère du duc Jérémie Mohyla de Moldavie, put occuper le siège de métropolite (1632).

Pierre Mohyla avait parcouru l'Europe, étudié à Paris, au collège de la Flèche, fait campagne dans une armée polonaise. Cet homme, d'une haute valeur morale et intellectuelle, et dont nous reparlerons plus loin, a été une des figures les plus importantes de l'Eglise ukrainienne. Il fut un pasteur d'une qualité très rare, qui parvint à réorganiser l'Eglise orthodoxe de son pays.

Cependant, son action ne semble pas avoir donné tous les résultats qu'on en pouvait espérer parce qu'il ne paraît pas s'être bien rendu compte des rapports étroits existant alors entre le senti-

ment religieux et le sentiment national. Dans les pages qui précèdent, nous avons noté à plusieurs reprises que, pour l'Ukrainien asservi ou exilé par un Etat catholique, la religion n'était point seulement le culte rendu à Dieu, mais encore le culte rendu à la patrie.

L'existence des confréries, qui ressemblaient beaucoup aux corporations, l'organisation cosaque, nécessitaient peut-être une légère adaptation des canons de l'Eglise. Pierre Mohyla le comprit-il ? Quoi qu'il en soit, les principaux soutiens matériels de l'orthodoxie s'affaiblirent avec lui : les confréries perdirent leur influence, les cosaques se sentirent moins proches de leur religion.

Si le gouvernement polonais était arrivé à rendre moins irritante la question de l'Eglise orthodoxe, il ne parvenait pas à résoudre le conflit avec les cosaques.

Des discussions continuelles s'élevaient et s'envenimaient.

D'une part, on ne s'entendait pas sur le nombre des cosaques. La Pologne en comptait 6.000, tandis que plus de 40.000 Ukrainiens se disaient cosaques pour jouir des privilèges afférents.

D'autre part, le gouvernement de Varsovie, qui y songeait depuis longtemps, fit bâtir sur le Dnieper, près de la cataracte de Kodak, une forteresse d'où ses soldats pouvaient surveiller le quartier général des Zaporogues et empêcher leurs incursions dans la mer Noire, incursions qui amenaient des récriminations et des menaces même de la Turquie.

Les cosaques se révoltèrent à plusieurs reprises. Puis, en 1637, ils parvinrent à entraîner avec eux la majeure partie de la population en affirmant

que dans les vexations et les injustices qu'on leur faisait subir, la patrie et la religion étaient en jeu.

Une véritable guerre fut menée contre la Pologne. Les hostilités durèrent plusieurs mois. Finalement, les cosaques furent vaincus. Suivis d'un grand nombre de ceux qui avaient combattu avec eux, ils passèrent la frontière russe pour s'établir sur les rives du Donetz et du Don.

La Pologne réprima rudement l'insurrection. Elle institua six régiments de cosaques avec mille hommes chacun, où elle plaça de ses soldats et qu'elle fit commander par des officiers polonais.

Tous, citadins comme campagnards, durent courber la tête, se soumettre aux exigences des seigneurs et des fonctionnaires polonais.

. . .

La Pologne pouvait-elle croire et espérer que l'Ukraine accepterait ce joug? Celle-ci avait connu d'autres vicissitudes. Elle n'en était pas morte. Elle attendait dans ce « calme d'or », comme disaient les Polonais en se vantant de cette période de paix, l'occasion favorable. L'attente dura dix ans, de 1638 à 1647. Alors survint un événement qui permit à l'Ukraine de reprendre sa dure marche vers la liberté.

Le roi de Pologne Vladislas avait décidé — à l'insu de ses ministres, qui ne l'auraient pas voulu — d'entrer en guerre contre la Turquie. Il manda secrètement aux cosaques de doubler leurs effectifs, d'équiper une flotte et d'aller provoquer le conflit. Ceux-ci hésitèrent, sachant que le roi agissait seul et que son gouvernement ne voulait absolument pas entendre parler de guerre. Mais les cosaques, pensant que le roi cherchait, par ce

moyen, à se débarrasser de la tutelle toujours plus lourde que les nobles faisaient peser sur lui, et aspirant à reconquérir leurs anciennes libertés, écoutèrent le capitaine de la sotnia de Tchyhyryn, Bohdan Khmelnytski et poussèrent le cri de révolte.

Ce cri fut entendu en Pologne, en Crimée comme en Ukraine. La Pologne se hâta d'envoyer toutes ses forces disponibles pour briser l'insurrection. Les Tatars de Crimée, guidés par la faim, allèrent prêter main-forte à Khmelnytski. L'Ukraine se leva, frémissante.

En mai 1648, près de Korsoune et aux Eaux-Jaunes, l'armée polonaise essuya une défaite retentissante. Elle perdit tous ses chefs. Elle se reforma bientôt. De nouvelles troupes arrivèrent. La lutte recommença. Khmelnytski fut encore victorieux. Il entra en Galicie, mit le siège devant Lwow, puis devant Zamosc...

Vladislas était mort. Son frère, Jean-Casimir, lui succédait. Le nouveau roi s'empressa d'entrer en pourparlers avec le chef cosaque. Ses ambassadeurs rencontrèrent Khmelnytski à Pereïaslav, en février 1649. On acceptait les conditions qu'il avait posées au commencement de l'insurrection.

Mais elles ne sont plus du tout les mêmes, maintenant que la victoire a soufflé dans les enseignes cosaques. Elles se résument en ces quelques mots : la Pologne ne doit plus remettre le pied en Ukraine, essayer désormais de lui nuire, sans cela les cosaques auront tôt fait de la mettre à la raison... Khmelnytski ne combat que pour la liberté de sa patrie et de sa religion.

La paix était impossible. On signa une trêve jusqu'à la Pentecôte. Puis la guerre recommença.

L'âpre vent de la défaite secouait la Pologne. Les Ukrainiens, alliés aux Tatars, allaient, en effet, faire subir à son armée un désastre terrible et peut-être irréparable, à Zbaraz et à Zborow, sur les confins de la Volhynie et de la Galicie, quand les Tatars traitèrent avec les Polonais.

On s'arrêta de combattre et on négocia. On parvint à signer, le 18 août 1649, le traité de Zborow. Le nombre des cosaques officiellement reconnus était porté à 40.000. Ils recevaient l'autorisation de s'établir sur de vastes territoires où les troupes polonaises ne pouvaient pénétrer. Eu égard à l'état de choses qui existait auparavant, ces conditions pouvaient paraître favorables. Pourtant, elles étaient tellement peu en rapport avec les vastes espérances que, naguère, on avait nourries, que Khmelnytski ne put se résigner à les rendre publiques.

Profondément déçu, l'hetman rongea son frein et attendait impatiemment l'occasion qui lui permettrait enfin d'arriver au but tant désiré : vaincre la Pologne et libérer sa patrie.

Il essaya de s'entendre avec la Russie et la Turquie. La première ne jugea pas à propos d'écouter les propositions de Khmelnytski; la seconde se trouvait dans une si déplorable situation qu'elle était absolument incapable d'entreprendre quoi que ce soit.

L'hetman, cependant, reprit les hostilités en 1651. Les Tatars l'abandonnèrent à nouveau. Il fut vaincu près de Berestetchko. Le traité de Bila Tserkva amputa de certaines clauses favorables celui de Zborow.

La volonté demeurait intacte au cœur de Khmelnytski. Il recommença la guerre un an plus tard.

Encore une fois, les Tatars firent défection. Mais l'hetman ne désespéra pas. Il avait les yeux tournés ailleurs, vers cette Russie qui promettait enfin son aide, qui allait venir défendre l'orthodoxie en chassant la Pologne des terres ukrainiennes.

Moscou envoya des délégués. On se réunit au mois de janvier 1654 à Pereïaslav. La Russie soutiendrait par les armes l'Ukraine à la condition que celle-ci reconnût la suzeraineté du tsar. Les cosaques acceptèrent, pensant que c'était là une association, puisque si la Russie s'engageait à défendre l'Ukraine, celle-ci, de son côté, devait envoyer ses troupes au secours de la Russie; ensuite, que cette association affirmait implicitement l'autonomie de l'Ukraine, étant donné qu'on ne traite point avec un pays qui ne jouit pas de toutes ses libertés. Le tsar devenait le protecteur de l'Ukraine dont l'organisation cosaque, ecclésiastique, administrative restait sans aucune modification. Entre bien d'autres assurances, la convention énonçait (paragraphe 18) que le chef de l'Eglise moscovite n'interviendrait pas dans les affaires religieuses de l'Ukraine.

Les serments furent échangés. L'alliance entre la Russie et l'Ukraine était conclue.

Afin de régler les détails de cette convention, les cosaques envoyèrent des délégués à Moscou. Là, un son de cloche tout différent de celui de Pereïaslav se fit entendre.

Le tsar ne rêvait point d'être l'allié de l'Ukraine contre la Pologne, le défenseur d'une nation orthodoxe, mais tout simplement d'annexer la patrie de Vladimir.

S'il consentait à reconnaître l'autonomie des cosaques et à permettre à l'hetman d'entretenir des

rapports directs avec les autres Etats — ce qui, dans sa pensée, n'était que momentané — il voulait que la population lui fût assujettie, que l'Eglise ukrainienne se soumît au patriarche de Moscou, que les impôts fussent versés entre les mains des agents de la Russie. Il y avait loin entre ces prétentions et les arrangements de Pereïaslav.

Ensuite, les troupes russes qui venaient pour combattre la Pologne — mais bien plutôt pour soumettre le pays — étaient enfin arrivées en Ukraine. Elles refusaient d'être commandées par l'hetman et élevaient, sans qu'on les eût autorisées, une forteresse à Kiev, en attendant d'en construire d'autres ailleurs.

Le peuple — nous le verrons dans un instant — ne se rendait pas compte des agissements russes. Mais le clergé voyait clair, et uniates et orthodoxes étaient profondément hostiles à Moscou. Une opposition inébranlable répondit à l'essai de rapprochement des Eglises russe et ukrainienne. Le métropolitaine Sylvestre Kossov s'insurgea ouvertement, refusa de prêter le serment de fidélité au tsar, interdit de chanter et de dire des prières pour le tsar, comme il en avait reçu l'ordre, et entra secrètement en pourparlers avec le gouvernement polonais, l'implorant de débarrasser l'Ukraine de l'alliance avec Moscou. Entre deux maux, il convenait de choisir le moindre.

Les populations ukrainiennes, qui s'étaient réjouies de savoir que la Russie allait les aider à se défaire de la Pologne, ne comprirent point ce qui se passait. Elles restaient dans l'ignorance des extraordinaires prétentions du tsar et auraient exprimé, d'une façon peut-être violente, leur pro-

fond mécontentement si ceux qui les commandaient avaient dénoncé le traité avec la Russie.

Khmelnyski devait donc temporiser. Mais comme il ne doutait point qu'une honnête alliance ne pouvait se conclure avec le tsar, il se tourna vers la Suède, d'où, autre fois, étaient venus de grands Varègues. Cette nation et l'Ukraine avaient jadis négocié pour attaquer de concert la Pologne que des questions dynastiques et territoriales dressaient contre la Suède. Les deux pays entrèrent en rapports. La Suède poussait l'Ukraine à rompre tout arrangement avec la Russie si elle ne tenait point à aller tout droit à l'asservissement. L'Ukraine ne se décida pas à suivre ce conseil. Elle espérait toujours que, grâce à l'appui du tsar, elle se débarrasserait de la domination polonaise. Elle n'avait qu'un désir : être libre. Pour cela, il lui fallait, à cause de sa situation géographique, un protecteur efficace et sans arrière-pensée. La Russie ne pouvait l'être. On se tournait vers la Suède, qui était loin et qui se trouvait dans l'impossibilité, par conséquent, d'avoir des visées territoriales sur le pays. On lui offrit d'être ce protecteur, à condition, bien entendu, de reconnaître la pleine et complète liberté de l'Ukraine. Les pourparlers se continuaient quand, au printemps de 1657, Suède et Ukraine entrèrent en guerre contre la Pologne. Khmelnyski mourut. La Suède, attaquée par le Danemark, se trouvait dans l'obligation d'abandonner la campagne, de traiter avec la Pologne et avec la Russie.

L'Ukraine, divisée par des factions, était seule entre la Pologne hostile et la Russie dominatrice. Que faire ? Avec celle-ci, rien, si ce n'est de devenir

esclave. Elle traita avec celle-là, en 1659, à Hadiatch.

Le roi de Pologne fut de nouveau le suzerain de l'Ukraine, qui devenait un Etat semi-autonome, un grand-duché, comme celui de Lithuanie. L'Ukraine avait son armée, dont l'hetman était choisi parmi les candidats proposés, ses ministres, ses finances, mais une diète commune avec la Pologne. Le gouvernement ukrainien rompaît avec la Russie. Il en fit part aux puissances européennes. Le tsar essaya en vain d'empêcher l'union ukraino-polonaïse. Mais ses troupes ne purent être chassées de Kiev.

Le rapprochement avec la Pologne, qui avait pour but de se débarrasser de la Russie, ne servait à rien, parce que la Pologne se trouvait dans une telle situation que c'était elle qui comptait sur l'aide des cosaques. Ceux-ci parvinrent à vaincre les Russes près de Konotope, sans que cette victoire changeât la face des choses.

Le peuple ukrainien, qui n'était pas au courant des visées de la Russie, demeurait dans l'ignorance des événements. Et, quand il connut les hostilités engagées contre les troupes moscovites — venues, continuait-il de croire, pour rejeter la Pologne hors de l'Ukraine — il se rebella. On dut traiter à nouveau avec le tsar. On tâcha d'obtenir d'autres conditions que celles naguère arrêtées. On n'y parvint pas, tout au contraire.

La situation paraissait sans issue, quand quelques mois après ce retour forcé sous le joug russe, le tsar envoya ses troupes et les cosaques en Galicie pour combattre la Pologne, qui les vainquit.

Des relations reprirent entre l'Ukraine et la Pologne, mais l'apaisement ne put se faire à cause



L'etman KHMELNITZKI

des conditions plus dures que celles posées l'année précédente.

La lutte était impossible, la résistance vaine. Il ne restait plus qu'à tendre les poings pour que les nations de proie y missent des fers. Qui donc dit ces paroles impies? L'Ukraine! Ah non! Affaiblie, traquée, obligée à des guerres continuelles, se trouvant en butte à des périls mortels, se raidissant pour ne pas tomber sur les genoux, elle ne renonçait point à ses aspirations. Si en cette époque effroyable qu'on appela « la Ruine », elle tremblait, ce n'était point de peur, mais d'indignation.

..

Puisque l'Ukraine ne devait plus songer à une union avec la Pologne ou avec la Russie, elle se tourna vers la Turquie, dont la situation s'était améliorée depuis Khmelnytski.

Pierre Dorochenko, élu hetman en 1665, signa un traité avec le sultan, qui devenait protecteur de l'Ukraine et s'engageait à lui prêter son aide pour reconquérir son indépendance.

La Sublime-Porte requit les Tatars de marcher avec Dorochenko. Les garnisons polonaises furent refoulées. Puis le peuple se souleva contre les Russes quand il les vit essayer de lever des impôts dans le pays, et, à l'insu de tous, négocier, en 1667 à Andrusow, le partage de l'Ukraine avec la Pologne. Les troupes moscovites durent, à leur tour, rebrousser chemin.

Dans un effort surhumain, l'Ukraine avait chassé l'étranger de son sol. Maintenant, elle pouvait traiter librement avec la Russie et, par elle, garantir son indépendance en lui demandant son

protectorat. Elle se trompait, hélas! Et puis, en son sein, des dissensions naquirent...

La Russie assistait en ricanant à ces querelles intestines, refusait l'offre de Dorochenko, attendait le moment de pouvoir annexer par la ruse et par la force les terres ukrainiennes.

Dorochenko ne voyait le salut que dans la Turquie, bien que le peuple n'aimât pas ces « infidèles » qui rançonnaient le pays. En 1671, le sultan, à la tête d'une puissante armée attaqua la Pologne parce que celle-ci combattait Dorochenko. La Pologne fut vaincue et signa le traité de Buczacz qui céda à l'hetman les terres ukrainiennes dans leurs anciennes frontières. Le tsar s'attendait à voir apparaître l'armée turque et, prenant peur, offrit sa protection à Dorochenko. Tout aussitôt, la Pologne fit savoir à Moscou qu'elle ne renonçait point à l'Ukraine.

Mais, d'une part, les Turcs ne prirent pas l'offensive contre la Russie et furent défaits par le futur roi de Pologne, Jean Sobieski. D'autre part, les discordes, qui existaient depuis longtemps entre les populations de la rive droite et de la rive gauche du Dnieper, se faisaient plus vives. Des hetmans avaient été élus par la rive gauche et frayaient avec la Russie. L'hetman du moment, Samoïlovitch, désirant rétablir l'unité du pays, parvint à attirer à lui les troupes de Dorochenko qu'il força en 1676, à se soumettre. Les habitants de la rive droite passèrent, de gré ou de force, sur l'autre rive.

La partie occidentale du pays, qui avait été si longtemps le centre de la vie ukrainienne, devint à peu près déserte. La Turquie essaya sans succès de la conserver. Par la suite, des cosaques y furent

replacés, mais durent se retirer dans le premier quart du XVIII^e siècle à cause des différends qui s'élevèrent à leur sujet entre la Turquie, la Pologne et la Russie.

. . .

Dès les temps anciens, l'Ukraine était bien connue de l'Occident. L'éclat des règnes de Vladimir et d'Iaroslav avait attiré l'attention admirative des grandes nations et aussi suscité la crainte, l'envie, la haine parmi les peuples qui, à l'Est comme à l'Ouest, mais surtout au Nord, vivaient aux confins de l'Ukraine.

Avec le XVII^e siècle, l'Ukraine est, si nous pouvons dire, à l'ordre du jour. L'activité militaire et diplomatique de Bohdan Khmelnytski répand son nom dans toutes les capitales. Cromwell demandera à l'hetman s'il veut, de concert avec l'Angleterre, lutter contre le catholicisme. Et, précisément, le diplomate français Pierre Chevalier comparera Khmelnytski au dictateur anglais: « C'était, écrira-t-il, un autre Cromwell, et qui n'était pas moins ambitieux, brave et politique que celui d'Angleterre. »

Des journaux, des brochures, des livres parlent de l'Ukraine. Un des ouvrages les plus célèbres est celui d'un ingénieur militaire français: Guillaume Levasseur de Beauplan. Sa *Description de l'Ukraine qui se compose de plusieurs provinces du royaume de Pologne*, parut en 1650 à Rouen « Cour du Palais, chez Jacques Calloué ». Plusieurs rééditions, des traductions en latin, en anglais, en allemand, en polonais, en russe prouvent l'intérêt très grand qu'on attachait à la question ukrainienne. Levasseur de Beauplan était le

premier qui décrivait le genre de vie et le caractère de ces cosaques dont le nom et les exploits retentissaient au loin.

A Paris, « chez Claude Barbin », Pierre Chevalier fit paraître, en 1663, *l'Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne avec un discours de leur origine, pays, mœurs, gouvernement et religion*. Le livre sera réimprimé en 1668, puis, peu de temps après, traduit en anglais par le voyageur et physicien Edward Browne, qui ajoutera une fort intéressante préface.

Linage de Veauciennes, avec l'aide des renseignements et suggestions du vice-chancelier polonais Radziejowski, émigré en France, publia en 1674 : *l'Origine véritable du soulèvement des Cosaques contre la Pologne*.

On veut connaître l'Ukraine et ses fameux cosaques, qui, nous le verrons dans le chapitre suivant, entreront dans l'immortalité avec la figure rayonnante du plus grand des hetmans : Jean Mazeppa.

. . .

Avant de parler des lettres de cette époque, il convient de remarquer l'attirance que la civilisation occidentale exerçait sur l'Ukraine.

Loin de se méfier de cette civilisation, l'Ukraine l'accueillait toujours avec joie, subissait volontiers son influence, puisait largement dans ses trésors, allait vivre de sa vie.

Toutes les personnalités marquantes du XVII^e siècle ukrainien ont étudié en Occident ou y ont passé une partie de leur jeunesse.

Un grand nombre d'Ukrainiens se rendaient en Pologne — c'est par ce pays que pénétra en Ukraine le droit saxon, dit droit de Magdebourg,

d'après lequel étaient administrées villes et bourgades. Mais, après le traité de Pereïaslav, la Pologne ne voulut plus accueillir chez elle les Ukrainiens qui se dirigèrent en majorité vers Padoue, Göttingen, Prague, Dantzig, Kœnigsberg, Rome.

. . .

Les lettres ukrainiennes du second quart du XVII^e siècle possèdent un représentant extrêmement brillant en la personne d'un ancien élève de Paris et de la Flèche : Pierre Mohyla, qui vécut de 1597 à 1647.

En cette même année 1632 où il s'assit sur le siège métropolitain, il réorganisa l'Académie de Kiev qui allait par son enseignement éclairer non seulement l'Ukraine, mais tous les pays orthodoxes.

L'Académie de Kiev devint sans tarder un centre scolastique orthodoxe comme l'école des Jésuites à Vilna était un centre scolastique catholique. Un essaim de savants, de littérateurs, de polémistes s'y rassembla.

Kiev est alors l'Athènes de l'Europe orientale et rivalise avec Cracovie.

Asservie, l'Ukraine, grâce à la fondation de Pierre Mohyla, asservit son farouche vainqueur et porte chez lui les trésors intellectuels et artistiques de l'Occident. Elle lui transmet ses procédés; elle lui donne le goût des vers syllabiques, des drames bibliques.

Moscou connaît d'abord la haute civilisation — qu'elle ne respectera souvent pas, qu'il lui arrivera de fouler aux pieds — par l'intermédiaire des érudits professeurs de l'Académie de Kiev, versés dans les littératures et les philosophies des peuples étran-

gers, élevés à l'école de l'hellénisme et du latinisme par les Grecs de Byzance et d'Athènes, les Italiens de Rome, de Venise et de Florence, connaisseurs et admirateurs des arts occidentaux et, particulièrement, des arts français, allemand, suédois, hollandais et polonais.

Mais il semble que l'Académie de Kiev demeura peut-être par trop enfermée dans les discussions sans fin de la philosophie de l'Ecole et ne remplit pas entièrement le rôle national en même temps que pédagogique qu'elle aurait dû jouer. A preuve, la demande de l'Ukraine, dès le traité de Hadiatch, de fonder deux universités. Et puis, plus tard, l'influence de Moscou se fera sentir dans l'Académie qui ne tiendra pas la place qu'on aurait rêvé pour elle de gardienne de la civilisation ukrainienne.

Quoi qu'il en soit, l'Académie de Kiev eut une très grande importance durant un siècle, et les rayons qu'elle projeta continuèrent d'éclairer pendant longtemps encore l'orient de l'Europe.

L'écrivain arabe Paul d'Alep, qui accompagnait le patriarche d'Antioche, Macaire, vers le milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire au temps où l'Ukraine et la Pologne guerroyaient sans cesse, notait en 1653 : « Les Ukrainiens sont instruits; ils aiment les sciences et l'étude du droit; ils connaissent la rhétorique, la logique et la philosophie; ils aiment à s'occuper des questions sujettes à des controverses... A partir de Rachkov, par toute la terre cosaque, nous avons vu une chose belle et imprévue : presque tous les habitants savent lire et écrire, de même leurs femmes et leurs filles qui connaissent les liturgies et les chants religieux... Il y a plus d'enfants que d'herbes, et tous ont appris la lec-

ture, même les orphelins, dont l'éducation est faite par les prêtres qui ne leur permettent pas de demeurer dans l'ignorance... »

..

Des œuvres issues des « mystères » du moyen âge continuent d'être créées. C'est de l'Académie de Kiev qu'elles sortent principalement.

En 1631, parut à Lwow un drame de la Passion dont l'auteur était un moine, Joachim Voltchkovitch.

On fait d'innombrables traductions des livres de l'Occident (romans de chevalerie, drames, poésies, ouvrages philosophiques et religieux).

La poésie lyrique qui, on le sait, existait depuis très longtemps, prend un grand développement au XVII^e siècle. L'Académie de Kiev étudiait et enseignait la poésie sous toutes ses formes. Un Ukrainien instruit devait savoir « faire des vers ».

Il paraît une quantité d'odes, hymnes, psaumes, chants d'église, oraisons ou discours en vers, fables, dédicaces, épigrammes, lamentations, poésies pour le deuil, poésies pour les fêtes.

Beaucoup de vers satiriques sont écrits sur les événements de l'époque.

De nombreux mémoires sont publiés, par exemple, ceux de Samuel Zorka, secrétaire de Khmelnytski.

Puis, viennent les chroniques cosaques : celle du « Samovydetz », de l'anonyme qui signe : « Un témoin », de Grégoire Grabianka, colonel de Hadiatch, etc...

A côté d'œuvres de vulgarisation scientifique qui voient également le jour à cette époque, il faut citer des éditions de lexiques slavo-roumain

et slavo-russe, mais surtout la publication à Kiev, en 1627, d'un lexique ukraino-vieux slavon par le moine Berynda, et, en 1674, d'un livre d'histoire qui eut de nombreuses rééditions : *Synopsis ou brève compilation des chroniques sur les commencements du peuple slave-ruthène et sur les premiers princes de la ville de Kiev*, par Innocent Ghizel, archimandrite du monastère des Cryptes.

D'autre part, naissent des œuvres religieuses d'une importance considérable. Pierre Mohyla rédigea en 1643 : *la Confession de foi orthodoxe de l'Eglise catholique d'Orient*, qui est devenue capitale pour l'Eglise grecque. En effet, après les saintes Ecritures — principes du droit canon de la chrétienté — les « livres symboliques » furent les sources où vint puiser le droit canon ukrainien, et *la Confession de foi* de Pierre Mohyla fut mise au rang de « livre symbolique ».

Parmi les ouvrages les plus remarquables de la liturgie ukrainienne figurent le *Liturgarion* du grand métropolitain, ainsi que le *Missel* de l'évêque Gédéon Balaban.

Pierre Mohyla est encore l'auteur d'une œuvre qui semble défier les siècles, c'est *l'Eucologe*. Ce vaste monument, sorte de bastion de l'Eglise d'Ukraine, a permis le rétablissement et la continuation de l'orthodoxie; les rites y sont expliqués, les offices décrits, la juridiction canonique exposée.

Dans la littérature polémique des XVI^e et XVII^e siècles, dont nous avons déjà parlé, et qui est fort curieuse en même temps que très instructive pour l'étude du droit canon ukrainien, Pierre Mohyla tient là encore une grande place avec son ouvrage : *le Liphos*. Notons, parmi les autres productions de polémique : *la Palinodie* de Zacharias

Kopystenski ; *l'Avertissement*, qu'on croit être d'un membre de la confrérie de Lwow : Georges Rohatynetz ; *l'Apocrisis*, de Christophore Philalète ; *le Livre sur la foi orthodoxe, seule vraie*, de Basile de Sourage ; les œuvres de Jean de Vychnia, de Hérasime et Mélétius Smotryski, dont nous avons dit quelques mots dans les précédents chapitres.

Il convient également de ne point omettre les importants recueils des lois canoniques publiés au XVII^e siècle en Ukraine. Ces recueils, adaptés à l'esprit de l'Eglise ukrainienne et enrichis de certaines précisions et modifications commandées par le statut juridique du pays, portent le nom générique de *Nomocanons*.

Parmi ces recueils, deux sont à remarquer : celui d'un prêtre de Lublin, Basile, qui écrivit le texte slavon en le faisant suivre de commentaires tirés de la version latine du code canonique ; et celui de Kiev qu'adopta par la suite l'Eglise russe en le nommant : « Nomocanon adjoint au grand Eucologe. »

De nombreux écrivains religieux resteraient encore à nommer. Bornons-nous à citer : Lazare Baranovitch, archevêque de Tchernyhiv ; Joannice Galatovski, archimandrite de Tchernyhiv ; Théodose Safonovitch ; Demetrius Touptalo.

. . .

Nous devons parler ici de la langue ukrainienne, qui est très belle et très harmonieuse et qui se distingue d'entre les langues slaves par son extraordinaire richesse (elle possède dix-huit verbes pour exprimer l'action de parler).

Il faut affirmer tout de suite qu'elle n'a jamais

été une déformation vicieuse de la langue russe, ainsi que les dirigeants moscovites ne cessèrent de l'assurer pour expliquer les persécutions qu'ils faisaient subir à la langue de l'Ukraine. L'ukrainien littéraire actuel est tout à fait différent du russe. Ce sont deux langues slaves distinctes comme sont distinctes les littératures ukrainienne et russe.

Jusqu'au XIII^e siècle, la langue littéraire en Ukraine est le slavon d'église, importé de Bulgarie. Puis, elle commence d'évoluer, de se nuancer, de s'ukrainiser, parce qu'elle se pénètre des dialectes locaux.

Ces dialectes parviennent peu à peu à évincer presque les termes de vieux slavon. C'est qu'il n'y a plus alors de centre qui puisse donner des règles au langage, empêcher l'apport de termes inutiles ou nuisibles, obscurs ou bas. La langue écrite ne se différencie pas beaucoup de la langue parlée. Nous le remarquons nettement chez Jean de Vychnia ou les Smotrytski.

Il ne faudrait pas croire cependant que les liens avec les ancêtres sont brisés; ils ne sont que relâchés, et les vieux monuments de la littérature gardent leurs fidèles et leurs dévots. On n'oublie point de puiser dans les anciennes chroniques; de faire revivre les légendes des temps passés; et, on n'omet point de revenir aux époques lointaines pour comprendre mieux la filiation des événements. Pour montrer que les destinées de la patrie se poursuivent, que les cosaques, par exemple, sont les descendants de ceux qui prirent d'assaut Constantinople sous Oleg, allèrent, avec Sviatopolk, ravager la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, et qui, sous Vladimir, se firent baptiser.

Pendant tout le XVII^e siècle, la langue savante

subsiste. Elle est assez proche de celle du peuple. Elle en est comme une sœur mieux éduquée.

En 1720, la défense par Pierre I^{er} d'imprimer tout ouvrage en ukrainien aurait dû affaiblir ou faire disparaître la langue nationale. Cette interdiction barbare la fortifia peut-être, car elle se plaça tout entière au sein du peuple et devint alors l'émanation même de l'âme ukrainienne.

Ainsi que dans beaucoup de pays, la langue populaire n'était regardée par les nobles et par les clercs que comme un jargon, dont on se moquait parfois. Mais comme elle seule durait et prospérait sur le sol ancestral tandis que le russe n'y pouvait prendre racine et que se mourait de décrépitude le vieux slavon des temps révolus, on se tourna vers elle, et, dans les commencements, on s'étonna quelque peu d'y découvrir des richesses qui, à l'observation, furent jugées très grandes, puis étonnantes. Ses admirables créations, insoupçonnées ou méconnues, transportèrent d'enthousiasme ceux qui les étudièrent.

Il convenait que cette langue reçût une direction, fût émondée, nettoyée de ses herbes folles, devînt, au lieu d'un parc à la végétation luxuriante mais sauvage, un jardin où l'on cultiverait des fleurs et des fruits d'une beauté et d'une saveur aussi rares que ceux venant des pays occidentaux. La création d'une université était nécessaire. Qu'elle fût essentiellement ukrainienne, il ne fallait pas y songer. L'administration russe ne l'aurait point autorisé, elle qui laissait mourir la vieille Académie de Kiev par son refus de la changer en université. Pourtant, en 1805, la permission vint de fonder ce centre indispensable à Kharkiv. Quoique russe, les forces intellectuelles de l'Ukraine y affluèrent

à un tel point qu'une renaissance des lettres suivit bientôt sa création. La nouvelle littérature qui en sortit se propagea en Ukraine orientale, puis, malgré beaucoup de difficultés, atteignit, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la Galicie et la Bukovine.

La langue ukrainienne, bien qu'ayant subi — comme toutes les langues — quelques influences étrangères, est un bien propre à l'Ukraine. Elle est l'idiome, dans le sens étymologique du mot, le langage né de la terre et du génie ukrainiens.

. . .

Parmi la production, toujours très riche, choisissons quelques poésies :

LE MOUCHERON (1).

« La forêt a tremblé. Est-ce le tonnerre ?
 Non. C'est un moucheron qui a chu d'un chêne.
 Il est tombé sur une racine
 S'est fracassé la cuisse et l'épaule...
 La nouvelle se répand. Les mouches pleureuses
 S'empressent, apportent des couvertures.
 « Oh ! moucheron, notre maître,
 Nous avons beaucoup de chagrin.
 Voilà donc pourquoi on ne te voyait plus.
 Tu étais grièvement blessé. »
 — Vous m'enterrez dans un champ
 A la lisière d'un vert bocage.
 Les amis m'accompagneront.
 Le scarabée sera le porteur,
 Le taon sera le musicien,
 La grue sera le chantre,
 Et vous, vous pleurerez...
 Avec mes flèches acérées, vous élèverez une palissade
 Autour de ma tombe
 Sur laquelle vous mettez

(1) Le moucheron représente le cosaque.

Mon arc si dur à manier...
 Et quand les cosaques passeront
 Ils ne manqueront pas de dire :
 « Ici repose le brave moucheron
 Notre cher et glorieux compagnon. »

Les menuisiers s'empressèrent
 De fabriquer le cercueil du moucheron.
 Ils l'ornèrent de plaques d'argent
 Avec beaucoup de clous d'or.
 Une fosse profonde fut creusée.
 Le cercueil du moucheron y fut placé...
 Quand les rois et les seigneurs voient la tombe
 Ils s'arrêtent et ne manquent point de demander :
 « Quel roi, quel seigneur, quel hetman, quel colonel
 Est donc ici si magnifiquement enterré ? »
 Ce n'est pas un roi, ni un seigneur, ni un hetman, ni un colonel,
 C'est un cher et brave moucheron
 De la glorieuse armée cosaque. »

LES ANNÉES S'ENVOLENT.

« De l'autre côté des monts escarpés
 Les aigles prennent leur vol...
 La joie ne m'a point visité
 Et les années se sont enfuies... »

Sellez les grands chevaux
 Les grands chevaux noirs
 Afin que je rattrape mes années
 Mes jeunes années enfuies... »

Sur le pont d'obier
 J'ai rejoint mes années.
 « Oh ! revenez avec moi
 Même pour un petit instant. »

— Non, nous ne reviendrons pas.
 Pourquoi le ferions-nous
 Puisque tu nous as laissé partir
 Et que tu n'as pris soin de nous ? »

AMOUR.

« Oh! ne te pare point de trop de fleurs
 Fraîche plante du chemin
 Parce que mon cœur s'attriste et s'angoisse
 Quand vient le soir.

Je n'aperçois point sa maison
 Mais seulement le poirier du jardin.
 C'est vers lui que mon âme s'envole
 Quand vient le soir.

Marche, mon bon cheval, marche
 Dans la nuit sans étoiles
 Vers la jeune et belle fille
 La belle fille aux yeux noirs.

Descends, mon bon cheval, descends
 Au pied du mont rocheux
 Vers la jeune et belle fille
 La belle fille aux sourcils noirs...

Si tu ne veux pas, belle fille,
 Etre ma femme, un jour,
 Cueille-moi une herbe magique
 Afin que je puisse t'oublier.

Je boirai le suc empoisonné
 Sans en laisser une goutte
 Mais point ne t'oublierai
 Avant de m'endormir pour toujours. »

BERCEUSE (1).

I.

Le Sommeil rôde à la fenêtre ;
 Le Sommeil rôde sous la haie,
 Oui, sous la haie !

Et le Sommeil demande au Rêve :
 Où allons-nous passer la nuit ?
 Passer la nuit ?

(1) Mme la princesse de Tokary et M. Charles Tillac sont les traducteurs de cette chanson populaire.

Là où la maison est bien tiède,
Là où l'enfant est tout petit,
Est tout petit...

Que notre course là s'achève !
L'enfant allons faire dormir
Faire dormir...

II.

Dors, enfant. Mais si je te berce
Et si tu dors, m'en puis-je aller ?
M'en puis-je aller ?

M'en puis-je aller par les champs d'herbe,
Et te rapporter les trois herbes ?...
— Quelles trois herbes ?

La première pour que tu dormes,
Que tu sommeilles et que tu dormes,
Et que tu dormes...

L'autre herbe pour que tu te lèves,
Tu te lèves avec le bonheur
Sans maux, sans pleurs...

La troisième pour que tu pousses,
Pour que tu pousses et point ne souffres
Ni dans ton corps ni dans ton cœur
Ni dans ton cœur !...

. . .

L'Ukraine, affaiblie, durement atteinte, crut voir la fin de son cauchemar quand éclata l'insurrection de Khmelnytski. Ses énergies latentes se réveillèrent, et, à travers ses deuils et ses larmes, recommença de sourire.

Elle se reprend à aimer les choses de l'esprit. Ses productions révèlent son cœur endolori, mais aussi sa curiosité insatiable de ce qui est beau, de

ce qui appartient aux civilisations les plus raffinées. Nous nous en rendons compte encore dans les travaux artistiques qu'elle crée en ce milieu du XVII^e siècle.

Elle avait assisté à une renaissance byzantine protégée par Pierre Mohyla et son académie. Mais elle ne refuse point à laisser pénétrer un art où des influences italiennes, particulièrement religieuses, s'apercevaient. C'était le baroque. Il trouva une place, petite à la vérité, auprès du byzantin, mais qui lui permit cependant de mener à bien quelques changements auxquels il tenait grandement. Il donna une forme multilatérale, au lieu d'uniquement quadrilatérale, aux coupoles qu'il suréleva de plusieurs étages. Aux petites coupoles superposées, il octroya parfois une présentation plus compliquée. Il orna à sa façon les murs, façades, portes et portails.

Dans la peinture, le baroque parvint également à pénétrer. Aussi bien, l'Ukraine commence à s'engouer du portrait, qui connaîtra une très grande vogue au XVIII^e siècle. Paul d'Alep, dont nous lisons tout à l'heure les lignes si élogieuses qu'il a écrites sur l'instruction en Ukraine, disait encore : « A Kiev, il y a beaucoup de peintres qui connaissent admirablement leur métier et qui emploient mille procédés pour faire de bons et véridiques portraits des figures des gens. »

L'icône byzantine n'est pas délaissée, mais elle semble prendre une autre figure, se faire vivante, perdre tout au moins quelque peu de son hiératisme, en compagnie de ce portrait qui, bien que venu de l'Occident, ne l'effarouche pas trop à cause de l'orientalisme des vêtements dont ses modèles sont revêtus...

CHAPITRE IX

LA rive droite du Dnieper ayant été abandonnée de gré ou de force, la vie nationale de l'Ukraine se poursuivait sur la rive gauche, vie malade, étiquée, sous la domination moscovite guettant toutes les occasions de resserrer son étreinte.

A chaque élection d'un hetman, la Russie retranchait quelque liberté. Comprenant que le patriotisme ukrainien puisait une grande force dans sa religion, elle parvint à forcer, en 1685, le patriarche de Constantinople et l'hetman de placer le métropolitain de Kiev sous l'autorité du patriarche de Moscou.

Lentement, doucement — car elle avait peur de ce peuple aux énergies extraordinaires, au noble et intraitable nationalisme — la bête de proie tournait en de larges cercles qui allaient en se rétrécissant, puis descendait, arrachait un lambeau de chair et très vite remontait.

L'Ukraine perdait son sang goutte à goutte. C'était bien. Un moment viendrait où elle serait exsangue, et alors, sans danger, on pourrait venir lui mettre les chaînes les plus lourdes et, en pleine tranquillité, tirer d'elle toutes les immenses richesses intellectuelles et économiques qu'elle contenait.

Dans les souffrances, l'Ukraine attendait. Mais non pas la mort, c'est-à-dire la servitude, mais la vie, c'est-à-dire la liberté.

L'espérance souffle sur le monde. Cependant, il semble qu'entre toutes les nations, celle qui a eu sa prédilection, c'est l'Ukraine, si l'on excepte la France.

L'Ukraine se méfiait non point seulement de la Russie abhorrée, mais de ses hetmans qui, d'après les calomnies de Moscou, vivaient grassement en riches propriétaires. Ce n'était pas de cela surtout que s'irritait la nation. C'était d'abord, de ne les point voir lever encore l'étendard de la révolte. Elle ne pouvait comprendre qu'on restât en paix tant que le pays n'aurait pas reconquis sa liberté.

L'Ukraine, blessée dans son cœur et dans son corps, gardait son cerveau intact et riche. Comme ses enfants ne tombaient pas sur les champs de bataille, elle travaillait; elle produisait; elle créait de grandes œuvres artistiques, littéraires et scientifiques. En cela, elle demeurait une très grande nation que la Russie était bien loin d'égaliser.

Oh! avec quel désir, avec quelle concupiscence, le barbare moscovite regardait l'Ukraine! Pendant combien de temps faudrait-il encore faire le siège de ce pays dont la résistance se tenait au fond des âmes, c'est-à-dire en une région que la main ne parvient pas à atteindre, que la botte ne peut pas écraser!

Mais le moment viendrait de la fatigue et de l'abandon. Alors, ce serait fini. L'Ukraine deviendrait enfin le plus pur, le plus rare joyau de la couronne du tsar. Ce moment n'était pas près de venir, ne vint jamais. Le berceau de Vladimir ne restait point vide. Des héros y grandissaient de

siècle en siècle. Et, comme les coureurs antiques, transmettaient immanquablement aux générations suivantes le flambeau de la vie de l'Ukraine.

..

Un des plus grands de ces héros fut Jean Mazeppa.

On raconte que l'un de ses ancêtres, qui était colonel, fut pris par les Polonais en 1597 et brûlé avec l'hetman Nalyvaïko dans un taureau de cuivre.

On rapporte qu'étant page du roi Jean-Casimir V, un magnat polonais le surprit avec sa femme. Plein de furie et... d'imagination, il l'aurait fait enduire de goudron, rouler dans du duvet et attacher nu

Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines
Qui fume et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds (1)

et qui, lancé dans une course folle à travers les steppes de l'Ukraine, déposa Mazeppa dans les bras des cosaques. Cet événement se serait passé en 1663.

Cette légende si romantique doit demeurer, d'abord parce qu'elle est belle et ensuite parce qu'elle s'harmonise bien avec la vie prodigieuse du héros.

Mais nous ne pouvons point céler la vérité, qui est celle-ci : Mazeppa occupait une situation enviable à la cour de Pologne quand il s'attira la

(1) Victor Hugo : *Les Orientales*, *Mazeppa*. On remarquera dans l'ode de V. Hugo de nombreuses fantaisies dont sourient ceux qui connaissent l'Ukraine. Les « herbes marines » ; les « sables mouvants » ; les « villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes » n'ont existé que dans l'imagination du poète.

Voltaire qui, de son côté, a commis bien des erreurs dans son *Histoire de Charles XII*, écrivait justement : « De toutes les sciences, celle qui nécessite le plus notre attention, c'est la géographie ; mais, jusqu'à présent, on remarque chez les hommes plus d'inclination à dévaster la terre qu'à l'explorer. »

haine d'un personnage nommé Pasek. Jaloux des succès féminins du jeune homme, Pasek propagea la fable du cheval...

Mazeppa sera toujours aimé des femmes. Même au déclin de sa vie, étant plus que sexagénaire, il éveillera une passion brûlante chez sa filleule Motria Kotchoubey, la toute jeune fille du grand-juge d'Ukraine, lequel ne trouva rien de mieux que d'aller à Moscou et de dénoncer le vieil hetman comme traître à la Russie. Mais l'habile Mazeppa sut persuader Pierre I^{er} de son innocence et Kotchoubey fut jugé et condamné à mort. Autrement, c'en aurait été fait de l'auteur de ces charmantes lettres, pleines de délicatesse, de fraîcheur et d'amour — elles sont parvenues jusqu'à nous — adressées à Motria. C'en aurait été fait de cet habile diplomate, de ce grand homme de guerre, de ce rare lettré et artiste bien digne d'être comparé aux plus grands princes occidentaux de la Renaissance. L'ambassadeur de France, le marquis de Bonnac, disait qu'il n'avait jamais rencontré en Ukraine d'homme qui pût être comparé à Jean Mazeppa pour l'intelligence et l'élévation de sa pensée.

..

Il était né le 30 mars 1632, près de Kiev, d'une illustre famille ukrainienne. C'était un latiniste distingué. Il avait voyagé. Il connaissait la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande.

Ayant quitté la cour de Pologne, il revint en Ukraine et se mit au service de l'hetman Dorochenko qui le chargea d'importantes missions, puis de l'hetman Samoïlovitch qui l'envoya à Moscou.

La Russie ayant déclaré la guerre à la Turquie,

les cosaques prirent part à la campagne. La Turquie fut victorieuse. Moscou accusa Samoïlovitch d'être la cause de la défaite. L'hetman fut déposé et exilé. Mazeppa le remplaça (1). Celui-ci suivit une politique extrêmement habile. La Russie le regarda comme son plus sincère et son meilleur appui en Ukraine. Mazeppa retourna à Moscou, y séjourna longtemps, assista à la révolution qui mit fin à la Régence de Sophie et qui donna le trône à Pierre I^{er}. Mazeppa et Pierre I^{er} parurent entretenir les meilleures relations. La munificence et l'éloquence de l'hetman éblouirent le tsar grossier et inculte, qui décora Mazeppa de l'ordre de Saint-André et obtint pour lui de l'empereur Léopold I^{er} le titre de prince du Saint-Empire.

Mazeppa patientait. Il ne paraissait point souffrir des mauvais traitements que la Russie faisait subir aux cosaques, des prélèvements qu'elle ne cessait d'opérer en Ukraine, de l'appauvrissement et des plaintes de la population.

Pendant sept ans, le cœur ulcéré, il attendit, cachant sa colère et montrant au tsar un visage souriant et satisfait.

Cependant, reprenant la politique de Khmelnytski, il poursuivait en grand secret des négociations avec le roi de Suède Charles XII qui était en train de tailler de vastes croupières à la Russie depuis 1700, année de l'éclatante victoire de Narva.

Mazeppa, qui espérait que plus tard Charles XII, ayant vaincu définitivement Pierre I^{er}, demanderait la liberté de l'Ukraine, se trouva quelque peu désarmé quand le roi de Suède, au lieu

(1) A cette occasion, l'ambassadeur moscovite exprima la volonté de la Russie : « Personne ne doit dire que le pays petit-russien est régi par l'hetman, mais tous doivent affirmer que l'hetman, les cosaques et le peuple petit-russien ne se séparent pas du peuple de la Grande Russie sous le sceptre et le pouvoir absolu de Sa Majesté le Tsar. »

de profiter de sa dernière victoire — qu'il remportait à Holovtchyn, près de Mohilev, le 4 juillet 1708 — et de prendre comme base d'opération les provinces baltiques pour marcher directement sur Moscou, décida tout à coup de se diriger sur l'Ukraine où il comptait faire sa jonction avec 30.000 cosaques amenés par Mazeppa. Celui-ci n'était pas prêt, ne pouvait pas l'être, car il aurait éveillé des soupçons chez les Russes. S'il avait eu le temps et la possibilité, il aurait, certes, réussi à soulever les Ukrainiens excédés des procédés de la Russie. Tous se seraient enthousiasmés pour le héros, éminemment représentatif de cette Suède qui venait apporter l'indépendance à la vieille patrie. Tous auraient pensé à cet autre qui, dans les temps anciens, avait quitté les brumes du Nord et s'était arrêté en Ukraine pour y fonder sa puissance et y créer une discipline, source de toute nation. Les noms flamboyants de Charles XII et de Rurik se seraient accolés dans les fastes de l'Ukraine.

. . .

Devant le danger suédois, Mazeppa reçut l'ordre de rallier avec ses cosaques l'armée russe. Quand l'envoyé du tsar se présenta devant Mazeppa pour lui intimer cet ordre, il ne trouva qu'un mourant ayant déjà reçu l'extrême-onction. Mais dès que l'ambassadeur fut parti, Mazeppa sauta à cheval et, suivi de ses cosaques, rejoignit bride abattue Charles XII.

On était au commencement de l'hiver. Dans les semaines qui allaient suivre, on lancerait des proclamations à travers le territoire et, sous peu, les deux grands chefs auraient à leur disposition une puissante armée. Mais le tsar ne perdait pas de

temps. Il fit pendre l'hetman en effigie à Hloukhiv, raser Batouryne, où s'élevait le palais de Mazeppa, par Menchikoff, ce fils d'un pâtissier, ancien camarade de jeu de Pierre le Grand, qui reçut le bâton de feld-maréchal après Poltava et qui, devenu gouverneur général de Saint-Pétersbourg, se livra à des malversations tellement graves que Pierre dut le mettre en jugement.

Les troupes russes étaient en Ukraine, semant la terreur, massacrant tous ceux qui pouvaient avoir des vellétés de rejoindre l'hetman ou de seconder ses plans. La population se trouvait dans l'impossibilité de bouger. Elle restait dans l'ignorance de ce que projetait, de ce que faisait Mazeppa.

Mazeppa avait conclu avec Charles XII, « roi des Suédois, des Goths et des Vandales », un traité qui affirmait que l'Ukraine des deux rives du Dnieper, les cosaques zaporogues et le peuple tout entier étaient désormais libérés d'une domination étrangère quelconque. Que la Suède, pas plus qu'aucune autre puissance, n'aurait le droit, pour prix d'une délivrance, d'un protectorat ou pour une cause quelconque, de revendiquer la plus légère mainmise sur le pays et son armée, de réclamer quelque privilège que ce fût, impôts ou tributs, de toucher aux frontières de l'Ukraine, qui obtenait sa liberté complète. Ce traité, qu'on croyait perdu, a été retrouvé en 1930 dans les archives d'un châteaueu français.

Mazeppa s'engageait à fournir au roi de Suède des approvisionnements et des renforts.

..

Pierre I^{er} continuait sa politique de violence et de ruse, arrêta les proclamations que l'hetman

lançait à son peuple, obligeait le clergé, qui avait tant reçu de Mazeppa — l'hetman avait donné argent, icônes, objets précieux aux monastères et aux cathédrales de sa patrie, aux monastères de Palestine et à l'église du Saint-Sépulcre — de jeter l'anathème sur l'allié de Charles XII.

On rapporte que l'empereur Nicolas I^{er}, le terrible persécuteur des Ukrainiens, visitant vers le milieu du XIX^e siècle, une église de Kiev construite grâce aux libéralités de Mazeppa, eut ce dialogue avec le curé :

« Alors, vous priez pour Mazeppa ! — Oui, sire. — Et vous le maudissez, vous l'anathématisez le vendredi saint, puisque tel est l'ordre du synode ? — Oui, sire. — Alors, vous priez pour lui et vous le maudissez en même temps ? — La religion nous ordonne de prier pour nos bienfaiteurs. »

. . .

Pendant ce temps, l'armée suédoise et les cosaques de Mazeppa auxquels avaient pu se joindre les Zaporogues, étaient réduits à séjourner dans les steppes appauvries de l'Ukraine où ils eurent à subir un hiver exceptionnellement rigoureux. Les Russes pénétraient dans la Sitch et mettaient à mort les cosaques qui la gardaient.

Au printemps de 1709, Charles XII descendait vers le sud, sans se soucier de savoir s'il serait possible aux réserves qui lui étaient envoyées de le rejoindre. Précisément, son lieutenant Loevenhaupt, qui arrivait de Suède avec 16.000 hommes de renfort fut défait près du bourg de Lesno après une bataille acharnée où les Russes, trois fois plus nombreux, vainquirent à grand'peine.

Charles XII se dirigea vers Poltava. La ville

regorgeait de richesses accumulées par le tsar. On l'assiégea. Il fallait s'en emparer. On attendrait ainsi dans l'abondance les secours qui ne pouvaient manquer d'arriver. Mazeppa avait des intelligences dans la place. Avant peu, elle devait se rendre.

Mais l'armée russe, forte de plus de 60.000 hommes, approchait. Le roi de Suède ne disposait que de 20.000 soldats. Il sortit pour reconnaître l'ennemi dont il battit un détachement. Il rentra au camp lorsqu'une balle lui fracassa l'os du talon. La blessure était grave. A ce moment, on apprit que les Russes allaient prendre l'offensive. Il convenait de les prévenir. L'ordre d'attaquer fut donné. La petite armée de Charles XII s'élança. Hélas, son chef n'était pas à cheval, chargeant à perte d'haleine, selon son habitude, insufflant à ses hommes cet enthousiasme grâce auquel, pendant neuf années, la victoire avait logé dans les plis des étendards suédois. Le roi se trouvait bien, comme toujours, à la tête de ses troupes, mais, aujourd'hui, étendu sur une civière.

Le choc fut terrible. Presque sans artillerie, très inférieurs en nombre, Suédois et cosaques se battaient comme des lions. La victoire planait entre les deux armées. Maintes fois, elle s'était tournée souriante, engageante vers les alliés, puis elle se reculait pour se rapprocher ensuite. Mais elle ne tarderait pas à toucher au front Charles XII et Mazeppa puisque 5.000 Suédois, commandés par Kreuz, devaient prendre de flanc les Russes. Le tsar allait être défait, la route de Moscou ouverte, l'Ukraine libérée. Kreuz s'égara, ne put arriver. Le destin avait tourné. La victoire, tremblante et attristée, rejoignait les rangs moscovites.

C'était le 9 juillet 1709...

Presque toute l'armée alliée avait été tuée ou faite prisonnière...

Charles XII et Mazeppa descendaient le long de la Vorskla, passaient le Dnieper, gagnaient les Etats du sultan qui leur promettait son concours, atteignaient Bender, en Bessarabie. Malade, affaibli, Mazeppa avait traversé comme dans un cauchemar les steppes brûlées de sa patrie.

Le tsar continuait de craindre le héros ukrainien. Il pria instamment le sultan de le lui livrer... Le 2 octobre 1709, Mazeppa mourait. D'aucuns avancent qu'il s'empoisonna; d'autres que le poison fut versé sur l'ordre du tsar.

. . .

Avec Mazeppa, disparaissait un très grand champion de l'indépendance, un admirable patriote, un remarquable politique, un très fin érudit.

Une auréole de gloire nimba bientôt la tête du héros et du martyr. Son nom retentit partout. Des poètes, des dramaturges, des historiens, des peintres, chantèrent, firent revivre, peignirent Mazeppa, écrivirent ses hauts faits.

Le grand hetman devint immortel. L'Ukraine avait possédé un personnage si prodigieux qu'elle était sûre que la vie ne l'avait pas quitté. Aussi, quand d'indicibles malheurs la jetaient à terre, quand elle pensait que son heure dernière était venue, elle levait les yeux vers le ciel et croyait apercevoir dans les nuées des multitudes de cosaques descendant comme la foudre sur les steppes ukrainiennes, entraînées par un cavalier étincelant qui apportait dans ses mains la libération de la patrie. Et ce cavalier était Jean Mazeppa.

La Russie, elle, vouait aux gémonies le « traî-

tre ». Jusqu'en 1917, chaque année, sans se lasser, elle cloua au pilori la mémoire du grand hetman. Elle appelait les Ukrainiens des « mazeppistes », pensant ainsi les insulter, les traiter de rebelles, de bandits. Mais, ils acceptaient ce nom avec enthousiasme, s'en paraient comme d'un titre de noblesse.

. . .

La mort de Mazeppa, le désastre de Poltava portaient à l'Ukraine un coup qu'on aurait pu croire décisif. Pendant plus de deux siècles, la Russie s'acharnera de toute sa barbarie, de toute sa haine, de toute sa rage sur la patrie de Mazeppa. Elle l'asservira durement, voudra faire disparaître sa langue et sa civilisation pour anéantir non seulement son nationalisme, mais même son génie. Elle s'attachera à une tâche impossible...

Des cosaques avaient suivi Mazeppa dans sa fuite. Les autres allaient s'établir en pays tatar, près de l'embouchure du Dnieper.

Nous assistons à la première émigration politique ukrainienne. Des milliers de patriotes prirent la route de l'exil.

Puisqu'il n'était plus possible de vivre libre sur le sol ancestral, on s'en allait pour pouvoir travailler du dehors à sa libération. La Turquie accorda l'hospitalité aux émigrés ukrainiens, qui se réfugièrent à Bender. C'est dans cette bourgade que battait maintenant le cœur toujours plein de courage et d'espoir de l'Ukraine. Son gouvernement, les débris de son armée étaient là, pleurant la perte de Mazeppa, mais aussi travaillant de toutes leurs forces pour la patrie.

Le tsar, ayant créé un autre gouvernement ukrainien et fait élire un hetman, Skoropadski, qui tra-

hissait la cause mazeppiste, les émigrés choisirent, le 5 avril 1710, pour succéder au glorieux vaincu de Poltava, son plus intime collaborateur, le chancelier Philippe Orlik.

Ainsi, à travers les siècles, l'Ukraine continuait sa route, ne voulant point reconnaître la tutelle de l'étranger, proclamant inlassablement ses droits à l'indépendance.

Le nouvel hetman était né le 11 octobre 1672, d'une très ancienne famille. Après avoir étudié brillamment à l'Académie de Kiev, il devint le collaborateur de Mazeppa. Ce fut lui qui, au nom de l'hetman, arrêta les clauses du traité avec la Suède. Philippe Orlik mena également les pourparlers avec la Pologne dont le trône avait été donné le 12 juillet 1704 à Stanislas Lesczynski, futur beau-père de Louis XV. Ce fut lui encore qui conclut une sorte d'alliance avec la Turquie.

Grâce à l'habileté de Mazeppa et d'Orlik, la Russie — nous le savons — ignore tout des négociations avec la Suède. Elle n'en vit le résultat qu'au moment où Charles XII passa le Dnieper.

Refusant d'écouter les propositions alléchantes du tsar, Philippe Orlik suivit Mazeppa et le roi de Suède à Bender. Le grand hetman mourant, remit ses archives au compagnon des bons et mauvais jours.

.*

Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, le propre d'une nation civilisée est de regarder vers l'avenir et de lui faire confiance. A cela, l'Ukraine n'a jamais failli, et c'est pourquoi elle est demeurée vivante et jeune, aujourd'hui comme au siècle de Mazeppa.

Nous la voyons encore toute à son œuvre admirable au moment où ses hauts dignitaires, ses seigneurs, les commandants de son armée détruite, sont réfugiés en Bessarabie. Ils se serrent autour de Philippe Orlik et élaborent avec lui une remarquable constitution réglant toute la vie nationale, fixant les moindres détails politiques, sociaux et économiques du pays, unissant au principe largement libéral celui d'une monarchie élective. La constitution de 1711, précédant de loin celle de la Pologne (1771) et celle de l'Assemblée constituante de la France (1791), devait être appliquée dès que l'Ukraine serait redevenue libre.

Il fallait sans retard bouter l'ennemi hors de la patrie. Orlik s'était empressé de renouveler avec le roi de Suède le traité d'alliance signé par Mazepa. De son côté, Charles XII déterminait la Turquie à entrer en guerre contre la Russie. Philippe Orlik rallia ses cosaques. Le roi de Suède et le khan firent le serment de ne point déposer les armes avant que l'Ukraine n'eût recouvré son indépendance.

La Moscovie pourrait-elle résister au choc combiné des trois alliés? Encore une fois, l'Ukraine voyait poindre l'aurore de temps nouveaux. Seraient-ils, enfin, favorables? La libération tant souhaitée allait-elle se réaliser bientôt?

A l'automne de 1710, les troupes turques s'étaient ébranlées. Au printemps suivant, l'armée russe s'avança et traversa le Pruth. Orlik attaquait Bila Tserkva et s'en emparait tandis que les soldats du sultan cernaient les Russes qui durent demander la paix.

L'heure si impatiemment attendue avait sonné. L'Ukraine allait être libre... Mais Pierre I^{er} par-

vient à soudoyer le grand vizir et un traité, dont chacun pouvait tirer avantage, est signé. Aussi bien, quand les trois alliés entendirent que la Russie se retirât de l'Ukraine, elle s'y refusa.

La guerre recommença. Mais le tsar sut, par ses largesses et ses ruses, persuader au sultan que le traité n'énonçait rien d'autre que l'évacuation de la rive droite du Dnieper. La Pologne d'Auguste II de Saxe, alliée à la Russie, fit savoir de son côté qu'elle revendiquait ses droits sur cette région que Philippe Orlik, malgré des efforts surhumains, ne parvint point à occuper. La Moscovie, en se retirant, eut soin de chasser la population sur l'autre rive du Dnieper et de dévaster le pays.

Orlik, revenu en Turquie, continua la lutte sur un autre terrain. Il partit bientôt pour la Suède où, comme nous le montrent les documents diplomatiques, il fut traité en souverain d'un Etat ami et allié. Il resta cinq ans dans la patrie de Charles XII, travaillant sans relâche à créer une coalition européenne contre la Russie. Il était aidé, dans cette tâche difficile par son fils Grégoire, qui fut général français, chevalier de Saint-Louis, confident de Louis XV. (Grégoire Orlik, à la tête de son corps d'armée français vainquit les Prussiens à Bergen; fut envoyé à deux reprises, en qualité de ministre de France, auprès du khan de Crimée. Il épousa une Française : Mlle de Dinteville. Un autre Ukrainien, petit-neveu de Mazeppa, le comte Stanislas Woynarowski, servit également dans l'armée française).

La Russie, démontrait Orlik, constituait un immense danger pour la paix de l'Europe. Cette paix ne pourrait être sauvegardée qu'avec une Ukraine libre qui serait alliée à ses voisins de l'Occident.

Les efforts de Philippe Orlik inquiétaient beaucoup la Russie. En 1742, le grand patriote, l'habile politique mourut en Moldavie d'une maladie mystérieuse.

Orlik et son fils, qui continua son œuvre, ne purent réussir.

. . .

Les espoirs de l'Ukraine ne s'étaient pas réalisés. Le destin implacable suivait sa marche. Rien ne pouvait l'arrêter. Les plaintes de la nation opprimée ne trouvaient point d'écho...

Après bien des refus, après une attente de plus de vingt années, en 1734, les cosaques zaporogues étaient autorisés à rentrer chez eux pour la seule raison que la Russie prévoyait une guerre avec la Turquie.

... Tout était perdu. L'Ukraine, coupée en deux, polonaise dans sa partie occidentale, russe dans sa partie orientale, allait cesser d'exister. L'âme de l'Ukraine déchirée va se replier sur elle-même. L'Europe n'entendra presque plus parler d'elle pendant près de deux siècles, malgré les cris qu'elle laissera échapper dans les trop grandes douleurs ; malgré les chants, qui sont presque des incantations, les poésies, qui sont presque des prières, que ses enfants rediront en une extase inquiète et qu'un très rare génie aura créés : Taras Chevtchenko.

. . .

En cette première partie du XVIII^e siècle, la Russie foulait le sol de l'Ukraine. Les supplices qu'elle faisait subir à ceux qui relevaient la tête, les atrocités qu'elle commettait dans le pays, ne la mettaient pas à l'abri d'un réveil de cette étonnante nation qui, décidément, ne voulait pas s'en-

dormir dans la servitude. Elle continuait de craindre la résurrection de l'Ukraine, de ce pays qui se traînait dans le sang, mais dont l'extraordinaire vitalité pouvait susciter de dangereux sursauts. Il convenait de procéder avec méthode, avec prudence.

Aussi, Pierre I^{er} assura-t-il l'Ukraine de ses bons sentiments. Il confirma les libertés ukrainiennes, mais en ayant soin de les réduire à néant; il permit l'élection d'un nouvel hetman, mais en obligeant celui-ci à résider sur la frontière russe, à Hloukhiv, où tinrent garnison deux régiments moscovites. Les cosaques furent disséminés à travers la Russie et occupés à des expéditions lointaines ou aux plus dures besognes. D'aucuns peinèrent au milieu des marais à la construction de Saint-Pétersbourg. La ville s'élevait bien « sur les os des cosaques », car les valeureux soldats de l'Ukraine mouraient en grand nombre de fatigues, de faim, de fièvre, de mauvais traitements.

Les uns après les autres tombaient ces vaillants qui avaient tant combattu pour leur patrie et qu'une éblouissante auréole, à cause de leurs actions magnifiques, avait, durant des années, entourés.

Le commerce et l'industrie étaient jugulés par des prohibitions sans nombre, des règlements impossibles. Puis, vint le tour de la langue qu'un ukase supprima en 1720. C'était là le plus terrible coup à infliger à l'Ukraine qui se voyait maintenant dépossédée de tout. Aucun livre, sans exception, ne pouvait être publié en « dialecte ukrainien ». La langue littéraire reçut un coup mortel. Celle du peuple restait seule, mais elle ne pouvait encore être fixée.



Village près de POLTAVA

En 1722, un collège fut créé ayant pour mission de contrôler les moindres faits et gestes de l'hetman, de percevoir et d'administrer les revenus du pays, d'examiner les décisions de justice, de surveiller les grands.

Pierre s'efforçait de soulever le peuple contre la noblesse. C'était là un bon moyen pour affaiblir davantage le pays. Puis, il supprima l'hetmanat en affirmant que tous les hetmans avaient été des traîtres, eux qui défendaient les droits de leur patrie contre les exigences inacceptables de leurs voisins. Il choisit quelques chefs cosaques qui devaient, avec les chefs des troupes russes cantonnées en Ukraine, remplir les fonctions réservées précédemment à l'hetman. Parmi ces cosaques était un colonel d'un rare patriotisme, d'une énergie indomptable : Paul Poloubotko, qui essaya d'améliorer l'administration et la justice et osa dénoncer au tsar les illégalités et les crimes dont les Russes se rendaient coupables vis-à-vis des Ukrainiens. Pierre l'appela à Saint-Pétersbourg.

Poloubotko adressa au tsar le discours suivant :

« Je sais et je vois bien, sire, que sans aucune raison, mais uniquement sur les malignes suggestions de l'ambitieux Menchikoff, vous avez l'intention de perdre ma patrie, et que, sur de faux principes, vous vous croyez au-dessus des lois en voulant anéantir les privilèges que vos prédécesseurs et Votre Majesté elle-même avez formellement affirmés; que vous prétendez soumettre à un joug arbitraire une nation dont vous avez reconnu la liberté; que vous n'hésitez pas à l'employer aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants en forçant, par exemple, les cosaques, comme s'ils étaient vos esclaves, à creuser un canal. Et, ce

qu'il y a de plus affligeant pour nous, c'est que vous décidez de nous priver du plus précieux de nos droits, à savoir celui de choisir nous-mêmes librement nos hetmans et nos chefs; qu'au lieu de laisser aux juges de notre nation le pouvoir de rendre justice à nos compatriotes, vous nous en envoyez de la Grande-Russie. Ces hommes ignorent ou feignent d'ignorer nos droits et nos privilèges, les violent en toute occasion.

» Est-ce donc en nous refusant toute justice que Votre Majesté peut témoigner à Dieu sa reconnaissance pour tous les succès qu'il lui a accordés ?

» Je sais que les fers m'attendent, et qu'enfermé dans les horreurs d'un sombre cachot, on me laissera mourir de faim, selon l'usage des Russes. Mais, peu importe. Je parle pour ma patrie, et je préfère la mort la plus cruelle à la vue de la ruine totale de mon pays.

» Réfléchissez, grand Prince, et soyez assuré que vous rendrez compte un jour au souverain de tous les rois des injustices que vous exercez contre un peuple qui se trouve sous votre protection. »

On forgea précipitamment une pétition par laquelle les cosaques exprimaient le vœu que des tribunaux moscovites fussent installés dans le pays. Le tsar ordonna une soi-disant enquête pour savoir si les cosaques avaient bien rédigé cette demande. Quand ceux-ci surent de quoi il retournait, ils envoyèrent à Pierre I^{er}, malgré les prières et les menaces dont ils furent l'objet, une réclamation se résumant en deux points : 1^o élection d'un nouvel hetman; 2^o suppression du régime russe. Furieux, le tsar fit emprisonner Poloubotko, l'animateur de l'Ukraine. Celui-ci ne devait plus revoir sa patrie. Il mourut en 1724. La légende dit que Pierre I^{er}

étant venu le visiter peu avant sa mort, Poloubotko lui aurait donné rendez-vous devant le tribunal de Dieu. Le tsar suivit de près dans la mort le fier colonel cosaque.

..

Les successeurs de Pierre I^{er} continuèrent sa politique envers l'Ukraine. Ils agirent, cependant, avec une brutalité un peu moins grande. Mais les dénonciations et les guerres firent disparaître beaucoup d'Ukrainiens. Les réquisitions incessantes appauvrirent peu à peu la riche Ukraine qui s'acheminait sûrement vers une ruine irrémédiable. Un ministre russe ne put s'empêcher de faire cette triste constatation : « Avant mon arrivée en Ukraine, je n'avais aucune idée d'une telle dévastation et d'un tel vide dans la population. Et on continue d'envoyer tant d'hommes à la guerre qu'on ne peut plus ensemer les terres. La culture serait, du reste, bien difficile à cause du très petit nombre de bœufs restant encore. »

Les jours de l'Ukraine étaient comptés. Elle allait sombrer dans le néant. Un flambeau de la civilisation allait s'éteindre, et aucune voix ne s'élevait plus pour crier à la face du monde le monstrueux assassinat qui se commettait.

Pourtant, dans son malheur, l'Ukraine entrevit, vers le milieu du XVII^e siècle, un rayon d'espoir. Elisabeth, la fille de Pierre I^{er}, était sur le trône. Elle avait épousé secrètement un Ukrainien, Alexis Rozoumovski, qui sut l'intéresser à sa patrie. Elle visita Kiev en 1744, fit de grandes donations à l'Académie. Elle permit l'élection d'un hetman et proposa pour candidat le frère d'Alexis, le comte

Cyrille Rozoumovski, qu'elle unit à une de ses cousines. Cyrille fut élu. On l'installa en 1750.

Les sévices cessèrent. L'Ukraine connut une ère de tranquillité. Elle put s'organiser. Elle ne possédait certes point l'indépendance pour laquelle elle avait tant souffert, versé tant de larmes et de sang, mais elle tenait la possibilité de durer, d'attendre l'heure de la liberté. Tout près de mourir, elle renaissait à la vie et, partant, à l'espoir. Qui sait si l'on n'assistait pas à une aurore pleine de promesses ! La roue du destin tournait peut-être. Mazeppa, dans la froide terre étrangère, devait tressaillir de joie... Le ciel se rassérénait...

. . .

Hélas ! un orage épouvantable, comme jamais l'Ukraine n'en avait connu, se préparait. Une nuit, pleine de cauchemars, montait. La mort s'emparait d'Elisabeth, et Catherine II du trône de Russie.

En 1764, Rozoumowski fut destitué ; l'hetmanat aboli ; un Russe, le comte Roumiantseff, nommé gouverneur.

L'Ukraine, pensait-on à Saint-Pétersbourg, se russifiait sûrement, faisait peau neuve. Comme on se trompait ! En effet, Catherine II voulant élaborer un nouveau code des lois de l'empire, l'Ukraine tout entière : noblesse, cosaques, clergé, bourgeoisie, exprima ses désirs à la tsarine. En quoi consistaient-ils ? Rien de moins qu'en ceci : l'Ukraine devait avoir le gouvernement promis sous Bohdan Khmelnytski ; un nouvel hetman devait être élu.

Ainsi, l'étonnante Ukraine ne renonçait pas. Il était nécessaire d'amplifier les mesures de répression, de les rendre féroces. Il fallait absolument

déraciner « la croyance dépravée des Ukrainiens qui s'imaginent être un peuple indépendant et tout à fait différent de celui de la Grande Russie ».

En 1775, on anéantit la Sitch zaporogue, par ruse, naturellement. Les chefs cosaques, malgré les immenses services rendus dans les guerres, furent jetés dans des cachots. Leurs hommes, plutôt que de demeurer sous l'affreux joug russe, se dirigèrent vers les embouchures du Dnieper et du Dniester, en territoire turc, où ils fondèrent une nouvelle Sitch qui exista jusqu'en 1829.

En 1775 encore, les anciennes lois ukrainiennes, les privilèges municipaux furent supprimés; la législation, les coutumes, les impôts russes introduits.

De 1763 à 1785, des ukases pleuvent, établissant un servage comme jamais l'Ukraine n'en avait connu.

Depuis des siècles, il existait bien, en Ukraine, la catégorie des paysans non libres, appelés serfs. Mais ils étaient pourvus par les seigneurs d'habitations, de jardins, de terres, d'instruments de travail, de chevaux, de bétail, et ne devaient qu'une corvée assez légère. *Glebae adscripti*, on ne pouvait les détacher de la terre sur laquelle ils vivaient. En Russie, il n'en allait pas du tout de même : les serfs étaient la propriété du seigneur; véritables esclaves, ils pouvaient être vendus, échangés, incorporés dans l'armée, au gré du maître. Au XVII^e siècle, les guerres des cosaques contre la Pologne avaient provoqué de profonds changements dans la vie sociale ukrainienne, parmi lesquels la libération de fait sinon de droit de la majorité de la population paysanne. Après ces guerres vinrent celles contre les Turcs et les Tatars. Les campagnes étaient

désertes. Les seigneurs appelèrent toute une population d'agriculteurs qui jouirent de la liberté. Catherine II les réduisit à l'horrible esclavage que connaissait la Russie.

Le pays était complètement bouleversé par ces mœurs monstrueuses, lui qui était si connu pour son amour de la liberté. N'oublions point la phrase de Voltaire : « L'Ukraine a toujours aspiré à être libre. »

Les institutions cosaques avaient été supprimées en 1780; trois ans après, c'était le tour des unités militaires cosaques.

L'indépendance du clergé ukrainien cessa en 1786. Tous les évêques et les archimandrites devaient être dorénavant nommés par Moscou. Les énormes biens des évêchés et des monastères furent confisqués.

Des centaines de milliers de paysans, des millions d'hectares de la bonne terre ukrainienne, furent donnés par Catherine II à ses favoris, à la noblesse qu'elle avait créée, à des aventuriers.

. . .

La Russie pensait bien avoir tué l'Ukraine, et elle allait partout affirmant qu'en tant que nation, ce pays n'avait jamais existé.

Pourtant, l'histoire est là. A chacune de ses pages, nous trouvons une preuve éclatante de la civilisation ukrainienne. Durant des siècles, elle fut un foyer intellectuel où la Roumanie d'aujourd'hui, la Transylvanie, la Bulgarie, la Serbie, la Russie ont puisé sans cesse.

Si la nation ukrainienne n'est pas morte, c'est qu'elle recélait une force comme peu de nations n'en possédèrent. Sous le joug terrible et long de

la Russie, elle entra en une sorte de léthargie qui n'était point sans fièvre. Elle assista éplorée à la destruction de tout ce qu'il y avait de spécifiquement ukrainien, de tout ce qui rappelait les gloires de son grand passé, l'indépendance et la liberté.

Dès 1654, la Russie avait dévoilé son plan. En effet, nous voyons qu'à cette époque le tsar de Moscou exige, pour prix d'une alliance, que les costumes nationaux disparaissent et que les coiffures soient changées.

. . .

L'Ukraine gisait haletante aux pieds de la Russie. Mais elle ne se rendait point, pas plus qu'elle ne se rendra jamais. Sa russification était toute de surface. Son cœur ne changeait pas. Elle attendait farouchement le moment où elle pourrait rejeter l'envahisseur. Elle prêtait l'oreille pour écouter si un bouleversement ne se préparait pas en Russie; elle jetait les yeux de tous côtés pour voir si une guerre n'allait pas mettre aux prises l'ennemi exécré, afin de ne point manquer l'occasion d'une révolte et, peut-être de la libération. Elle ne laissera passer aucune circonstance jugée favorable pour secouer ses chaînes et ne renoncera jamais à les briser.

Qu'ils demeurent sur le sol ancestral ou qu'ils séjournent à l'étranger pour y gagner leur vie ou s'y instruire, les Ukrainiens garderont un amour ardent et fier pour la « douce patrie ». En leur for intérieur, ils compareront leur civilisation délicate et méditerranéenne, leur humanisme occidental, leur vieille et bonne législation, aux mœurs dures, agressives, barbares, despotiques en même

temps que serviles des Russes qu'ils jugeront très inférieurs à eux et qu'ils mépriseront profondément. Et un gouverneur russe en Ukraine n'aura pas tort d'écrire si, comme les Ukrainiens le pensaient, cette comparaison valait pour leur pays et la Russie : « Ces gens ne cessent point d'assurer qu'ils sont les plus forts, les plus braves, les plus intelligents et qu'ils n'ont à imiter personne. »

. . .

Une remarquable illustration de la vie simple, agreste, en même temps que supérieurement civilisée de l'Ukraine nous est offerte par le philosophe et moraliste Grégoire Skovoroda.

En lui, on retrouve un Socrate, un Diogène, un Jean-Jacques Rousseau. Né en 1722 à Tchernouky, village du « régiment de Loubny », d'une famille de petite noblesse cosaque connue pour sa piété et son hospitalité, le bon vieux Skovoroda, le vieillard Skovoroda, comme on aimera à le nommer, fut l'homme le plus populaire de l'Ukraine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il étudia à l'académie mohylienne. On voulait qu'il adoptât l'état ecclésiastique. Il ne s'y décida pas et partit en 1741 pour Saint-Pétersbourg comme chantre à la chapelle impériale, car il possédait une fort belle voix. Le mal du pays et son aversion de la vie à la cour lui firent bientôt quitter ses fonctions.

Il se consacra à la science et à la méditation. Il entreprit un grand voyage à l'étranger, voyage que lui facilitait sa connaissance de nombreuses langues : latin, grec, hébreux, russe, polonais, allemand et, peut-être, français et italien. Il visita Vienne, Buda-Pest, Presbourg, Prague, beaucoup

de villes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Rentré en Ukraine, il devint professeur de littérature au collège de Pereïaslav et composa un cours d'art poétique qui déplut à l'évêque du lieu. On le congédia. Il entra alors en qualité de précepteur chez un seigneur ukrainien où il séjourna longtemps. Là, dans le calme, Skovoroda étudia Thalès, Pythagore, Socrate, Platon, Epicure, Philon, Plutarque, Cicéron, Horace, Saint-Clément d'Alexandrie, Origène, Denis l'Aréopagite, saint Basile le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin.

Il s'est créé une philosophie, qui est un mélange d'épicurisme, d'aristotélisme modernisé avec une part de stoïcisme inspiré par ses croyances chrétiennes. Il veut enseigner cette philosophie. Il se décide à quitter son mécène et, malgré la cécité dont il était accablé, il prend la résolution de parcourir toute l'Ukraine avec sa flûte et sa Bible. Il part. Le long du chemin, il compose de très nombreux chants et poèmes qui eurent un tel succès que le peuple, aujourd'hui encore, les redit sans plus savoir qui en est l'auteur.

En 1759, il fut nommé professeur au collège de Kharkiv, mais, ne pouvant s'entendre avec les autorités russes et ecclésiastiques, il n'y resta que peu de temps.

Skovoroda écrivit des traités de morale, des méditations religieuses. Ses principales œuvres sont : *la Femme de Loth*; *l'Alphabet de la paix*; *la Lutte de l'Archange avec Satan*; *la Première Porte*; *la Discussion du diable avec le fils de Saba*; *Narcisse*; *Aschane*; *le Traité de l'ancien monde*.

Il professa sa philosophie dans des cours et des

conférences qu'il donnait à travers le pays, et principalement en Ukraine orientale. Il proposa de réformer l'Eglise orthodoxe — à laquelle il appartenait — et s'éleva contre le formalisme moscovite qui, en son temps, commence de s'implanter dans sa patrie sous la protection de la tyrannie russe.

Skovoroda connaissait, mais n'aimait point la philosophie moderne. Il demeura fidèle aux traditions orientales et nationales de l'Ukraine. Le « Socrate ukrainien », comme on l'appellera encore, met toujours au-dessus de la philosophie purement spéculative une pratique de la vie. Disciple fervent du maître de Platon, il subira également l'influence d'autres philosophes de l'antiquité, entre autres Pythagore et Epicure, et des philosophies hindoues.

Il y a, dit Skovoroda, une « science éternelle » à laquelle les autres sciences sont soumises. Son objet est de connaître ce qui ne vieillit point et ne périt point. C'est elle qui donne le vrai sens à la vie et procure la paix totale.

Le but le plus élevé qu'on doit se proposer d'atteindre et qui donnera cette félicité qu'on ne trouve ni dans la science, ni dans les honneurs, ni dans la richesse, est de suivre délibérément la volonté divine.

Dieu, qui est « l'invisible Nature du Monde », « le Grand Esprit », n'exige rien qui ne soit conforme à la nature humaine, et le bonheur et le devoir de l'homme consistent à se conformer à la nature.

Skovoroda enseignait le désintéressement des choses terrestres tout en expliquant l'épicurisme par un idéalisme chrétien.

Il était végétarien et engageait ses amis et ses auditeurs à suivre son exemple.

Il mourut le 29 octobre 1794 au château d'Ivanivka. Sur sa tombe est inscrit : « Le Monde m'a poursuivi, mais ne put m'atteindre. »

Parmi les chansons qu'il a créées, nous choisirons ces deux-ci :

Chaque ville a ses lois et ses coutumes ;
Chaque tête a sa raison,
Chaque cœur son amour,
Chaque gosier son goût.

Et moi, je ne pense qu'à une chose
Et je ne saurais l'oublier.

Pour obtenir des honneurs, Pierre frotte des antichambres ;
Le commerçant moscovite fausse ses poids ;
Celui-ci bâtit une maison sur un nouveau plan ;
Celui-là pratique l'usure : voulez-vous emprunter ?

Et moi, je ne pense qu'à une chose
Et je ne saurais l'oublier.

Celui-ci achète sans cesse des terres ;
Celui-là fait venir du bétail de l'étranger ;
Un autre dresse un chien à la chasse ;
Un autre emplit d'invités sa maison, qui ressemble à un cabaret.

Et moi, je ne pense qu'à une chose
Et je ne saurais l'oublier.

Le juriste se fatigue à tourner la loi ;
L'étudiant détraque son cerveau à disputer ;
Ceux-là sont poursuivis par le fils de Vénus ;
Toutes les têtes ont leurs folies.

Et moi, ne possédant qu'une âme,
Je ne mourrai pas sans y avoir pensé.

Celui-ci fait un panégyrique à coups de mensonges ;
Le médecin donne du travail aux croque-morts ;
Celui-là est l'adorateur de l'as de cœur ;
Etienne court au tribunal comme s'il allait à la noce.

O mort impitoyable ! ô terrible faux !
 Tu n'épargnes pas même les plus hautes têtes ;
 Comme l'incendie dévore la paille, tu dévores tout.
 Qui te méprisera, ô fer aiguisé ?
 Celui dont la conscience ressemblera au cristal. »

La seconde chante :

« Petit oiseau aux plumes dorées,
 Ne fais pas ton nid si haut.
 Choisis le vert gazon,
 Choisis l'herbe verte,
 Parce que le faucon, au-dessus de ta tête,
 Plane et voudrait te prendre.
 C'est de ton sang qu'il se nourrit.
 Regarde ses serres acérées.

Au bord de l'eau, l'érable s'élève ;
 Sans cesse sa tête oscille,
 Et quand les vents soufflent impétueux,
 Ils lui brisent les membres.
 Tandis que les saules se balancent dans les bas-fonds ;
 Et leur bruissement berce mon sommeil.
 Le ruisseau coule tout proche,
 Il a peu d'eau, on voit le fond.

Pourquoi m'attrister
 D'être né dans un village ?
 Ils se brisent la tête
 Ceux qui veulent monter très haut.
 Je passerai tranquillement,
 Doucement mes jours.
 Ainsi les maux m'épargneront
 Et je trouverai le bonheur. »

. . .

Nous pourrions rêver d'avoir suivi Skovoroda dans sa vie vagabonde à travers l'Ukraine. Le savant vieillard nous aurait, certes, appris beaucoup de choses.

Partons donc avec lui ou plutôt avec son om-

bre redescendue sur la terre tout exprès pour nous. Nous possédons le guide que jamais nous n'aurions pu découvrir.

On sait la très grande beauté des chansons ukrainiennes et la célébrité des chanteurs ukrainiens qu'on écoutait dans le ravissement, même à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

Quant aux chants d'église, leur influence fut énorme en Orient, et principalement en Russie, au XVIII^e siècle. Elle ira ensuite en s'affaiblissant à cause des efforts faits pour éliminer ou tout au moins transformer ces chants d'église nés en Ukraine.

Les chansons héroïques ont eu, nous ne l'ignorons pas non plus, un succès étonnant. C'est que, disant les gloires des ancêtres, elles trouvaient toujours un auditoire enthousiaste et nombreux.

Le pauvre kobzar, atteint de cécité, descendant du vieil Homère, frère des scaldes, des bardes, des trouvères, des troubadours, va à travers le pays répéter les innombrables poésies populaires que lui ont fait connaître ses devanciers, et surtout les chants qu'il préfère, les doumas — dont nous avons déjà parlé — qui vont mieux à son talent, à son air grave, à sa grande barbe blanche, à son infirmité presque auguste. Il les tient de ses maîtres qui eux-mêmes les ont apprises d'autres venus avant eux. De kobzar en kobzar, ces chants, nés aux siècles lointains, se sont fidèlement transmis.

D'anciens guerriers cosaques, ne voulant point prendre place dans les troupes moscovites, considérant le service militaire obligatoire dans l'armée russe comme une honte et ne pouvant faire taire leur goût de l'aventure et du risque, entreprirent le commerce du sel, des poissons, des grains avec la

Crimée. Ce commerce, qui fut très florissant, dura jusqu'à la création des chemins de fer.

Pendant des jours et des jours, les chariots roulaient dans la lumière joyeuse et l'obscurité pénible, sous le soleil et sous la pluie, dans le chaud et dans le froid, à travers les villages amis et les solitudes hostiles. Leurs conducteurs redisaient alors les vieilles chansons épiques. Et ces conducteurs, ces anciens de l'armée cosaque disparue, étaient les fameux tchoumaks, tout à la fois charretiers, commerçants et chanteurs.

La musique ukrainienne est très différente de celles que possèdent les voisins de l'Ukraine. Elle a trois instruments : la kobza-bandoura, la viole et le téorbe. La kobza-bandoura est l'instrument national des Ukrainiens. Tous en jouaient, aussi bien Mazeppa, les membres de la haute société que les kobzars aveugles. Elle rappelle la mandoline par son fond arrondi, mais elle est beaucoup plus grande. Elle a douze, dix-huit ou trente-six cordes, dont la moitié — qui compte les plus grosses — s'enroule aux chevilles fixées dans la tête de la kobza; les autres s'attachent à des pitons placés sur le pourtour de la table d'harmonie. La kobza produit des sons très doux.

L'air sur lequel se chantent les vers n'est pas très varié, mais il admet une infinité d'inflexions vocales, de vibrations fugitives et insaisissables. La gamme qui lui sert de base est mineure, et c'est à peine si trois ou quatre fois dans le cours d'une douma le chanteur passe à un autre mode. La phrase musicale se compose de deux membres : un court récitatif, puis une longue mélodie mélancolique.

Maintenant, arrêtons-nous quelque peu aux fêtes religieuses. Elles sont suivies très rigoureusement. Les Ukrainiens n'ont jamais cessé d'être fidèles à leurs églises et à leurs traditions religieuses. Ils n'omettent pas d'observer les jeûnes ordonnés par l'Eglise. Ces jeûnes sont au nombre de cinq : pendant le grand carême ; avant la fête des saints Pierre et Paul, au mois de juin ; du 1^{er} au 15 août ; avant la fête de saint Philippe, en automne ; pendant l'Avent.

Des exemples de piété, des légendes de miracles sont continuellement colportés d'un bout à l'autre du pays.

Chaque paroisse a une icône et une fontaine miraculeuse. A tous les carrefours s'élèvent des crucifix.

Les grands saints sont : saint Michel archange, saint Nicolas, saint Jean-Baptiste, saint Georges, les Macchabées.

Le culte de la Vierge est le plus suivi. Viennent ensuite ceux de sainte Marie-Madeleine, sainte Paraskéva.

Il convient de répéter ici que, malgré l'unité dogmatique qui existe entre l'Eglise orthodoxe ukrainienne et les Eglises russe et grecque, un grand nombre de rites différencient la première des deux autres et rapprochent l'Eglise ukrainienne de l'Eglise catholique. C'est pour cette raison que les Russes ont souvent considéré les Ukrainiens comme des hérétiques.

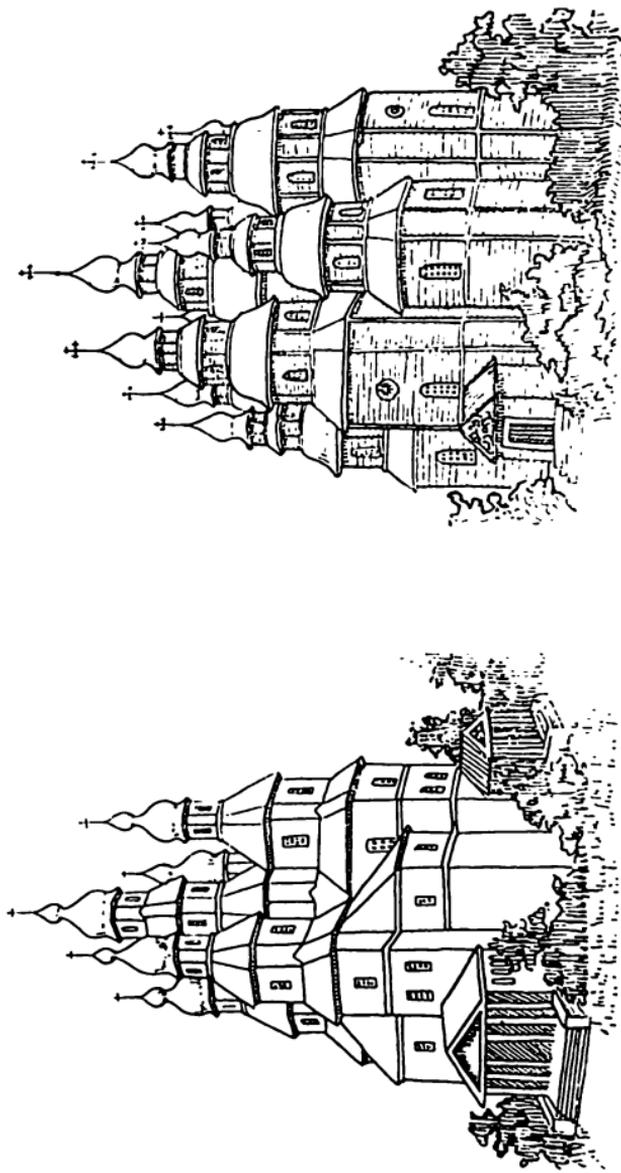
Les plus importantes fêtes, après Noël et Pâques, sont l'Épiphanie, l'Ascension, la Pentecôte, la Transfiguration et les fêtes de la Vierge. Certaines conservent quelques souvenirs du paganisme. On y chante la nature qui fait lever les

semailles et pousser les récoltes. La Saint-Jean est la fête des jeunes gens et des amoureux; on allume des feux et on saute par-dessus; on court dans les bois chercher la fleur de la fougère qui ne dure que la nuit de la Saint-Jean. Les jeunes filles tressent des couronnes et les font flotter sur l'eau pour voir de quel côté viendra le futur fiancé. A l'Épiphanie, on va en procession, avec les évêques et les prêtres, à la rivière la plus proche ou la plus importante, et la bénédiction qui lui est donnée doit assurer le beau temps et la pluie nécessaires aux récoltes. A Pâques, on dresse une table portant de nombreux plats au milieu desquels se trouve l'agneau pascal et des œufs. On ne manque pas de la faire bénir par le curé. Puis, on mange les mets froids parce que c'est fête générale et qu'il ne faut pas travailler même pour réchauffer les aliments.

Les œufs de Pâques sont toujours peints. Leur décoration est devenue un art véritable en Ukraine. Cet art remonte aux temps les plus reculés. Il a quelque peu évolué et continue de se transformer malgré l'esprit de conservation du peuple, son amour de la tradition. Des collections d'œufs de Pâques ont été exposées dans des musées comme ceux de Lwow, Tchernyhiv, Kiev, Poltava, Katerinoslav, Odessa. La décoration des œufs appartient en propre au style ukrainien. On en retrouve les caractères dans les tapis fabriqués en Ukraine.

Pour les fêtes de Noël et de Pâques, on nettoie de fond en comble les demeures. On les orne. Puis, on prépare les habits de fête. A la fin du jour précédant la fête de Noël, le jeûne de l'Avent se termine. Quand la première étoile apparaît au ciel,

Pl. V



Églises en bois

on commence le repas dont les deux plats principaux sont la « koutia » et le « ouzvar ». Le premier se fait avec du blé concassé bouilli mélangé avec des noix, des amandes, des grains de pavot et arrosé de miel. Le second est une compote dans laquelle entrent douze sortes de fruits secs avec du sucre et de la cannelle. Ces deux mets rituels sont placés sur de la paille dans le coin de la chambre où se trouve l'icône. Ils ne seront pas portés sur la table par une femme, une jeune fille ou un homme marié, mais par un adolescent qui, sous la conduite d'une aïeule, procédera suivant des règles très déterminées et remontant fort loin dans le passé. Ces règles se rattachent peut-être aux cérémonies de l'initiation, puisque le garçon, à partir de ce moment, sera un jeune homme. Le repas se déroule suivant de multiples prescriptions fort curieuses; les vertus de charité et d'hospitalité, la mémoire de ceux qui ont quitté la terre sont exaltées grandement.

Quand on a terminé, la chambre est nettoyée avec grand soin et une veilleuse, qui brûlera toute la nuit, est allumée. Si l'ange du Seigneur entre dans la maison, il verra son chemin et trouvera tout dans une propreté et un ordre parfaits.

Il n'y a pas de messe de minuit. On a été se coucher sans retard, car, à trois heures, après le second chant du coq, les cloches se mettent à sonner. On se rendra en grande toilette à la messe et l'on passera le jour de Noël dans la joie. A la veillée, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles arrivent et chantent d'antiques chansons de Noël, dont certaines, pour dire la venue de Jésus, ont été transformées parce qu'elles furent créées avant qu'on connût le christianisme.

Un des beaux chants de Noël se termine ainsi :

« ...L'église s'élève ; elle a trois coupoles,
Trois coupoles et trois fenêtres,
Trois fenêtres ainsi que trois portes.
Par la première fenêtre, le soleil est entré.
Par la seconde, ce fut la lune.
Par la troisième, ce fut un ange..

O Terre, réjouis-toi de toutes tes forces
Car c'est pour toi qu'aujourd'hui est né
Le fils de Dieu. »

. . .

Parmi les nombreuses coutumes ukrainiennes qui, toutes, prouvent une civilisation s'apparentant aux plus hautes et aux plus anciennes, disons quelques mots des coutumes funéraires.

Nous savons que, de très bonne heure, le sol de l'Ukraine avait vu se former des confréries que le XVI^e siècle fit renaître. Ces associations, que la piété en même temps que le patriotisme avaient recrées, subsistèrent jusqu'au XVIII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au temps où la Russie les dispersa. Certains de leurs membres étaient spécialement chargés des cérémonies funèbres. Ils furent remplacés par des vieilles femmes, car aucun membre de la famille du mort ne doit prendre ce soin. On lave le trépassé; on lui attache les pieds; on le revêt de ses plus beaux habits et, s'il est riche, on lui passe des chaussures neuves dont le talon aura été arraché. On ne doit point pleurer pour ne pas troubler le calme de celui qui n'est plus.

Un homme marié sera coiffé d'un chapeau en peau de mouton; une femme mariée aura la tête couverte d'un fichu blanc noué d'une certaine manière; une couronne de fleurs sera posée sur le

front des célibataires, mais les jeunes filles porteront également une parure de carton blanc orné de rubans, de galons, de perles.

On garde le cadavre pendant trois jours. Un cierge ne cessera point de l'éclairer. Puis, on le place dans le cercueil; on lui délie les pieds afin qu'il puisse se lever au jour du Jugement dernier, et on jette sur lui des fleurs odorantes.

L'enterrement va avoir lieu. A trois reprises, la bière heurte le seuil; c'est l'adieu du défunt à l'endroit où il a vécu, aux parents qu'il a aimés. Le cercueil est sorti de la maison dont on referme précipitamment la porte afin que la mort n'entre point de nouveau, et, prêtre en tête, le cortège s'achemine vers l'église où le cercueil est exposé pendant une nuit, puis on le met en terre.

Un repas funèbre est servi dans la demeure du défunt; dans la chambre où il a trépassé, on place un gâteau fait de riz et de raisins secs ainsi qu'une cruche remplie d'eau. On raconte que l'âme du mort revient sous la forme d'une mouche ou d'une abeille, qu'elle goûte du gâteau, boit à la cruche, puis vole à la fenêtre où elle cherche une issue pour partir vers le paradis.

Le mort, qui vit maintenant d'une vie supraterrrestre, n'oublie point ceux qu'il a laissés ici-bas. Il revient parmi eux et continue de leur être utile et de les aimer. Les vivants, de leur côté, prient pour lui, car il souffre afin de se libérer de ses péchés, et il faut l'aider à arriver le plus tôt possible à la parfaite félicité.

Nous avons noté que l'Eglise ukrainienne, sans rompre avec l'orthodoxie, se rapprochait en certains points de l'Eglise de Rome. Nous le constatons encore par cette croyance au passage des

défunts dans une région où ils devront se purifier de leurs fautes. N'est-ce point là, en effet, le dogme du purgatoire que l'Eglise de Byzance ne reconnaît pas ?

. . .

Nous ne pouvons passer sous silence l'art héraldique de l'Ukraine, qui est très différent de ceux de l'Occident, bien qu'établi selon les mêmes lois que les blasons français ou anglais.

Ce sont les lettres combinées des anciens alphabets runiques-normands qui, pour une grande part, ont servi de meubles héraldiques dans les armoiries de nombreuses familles ukrainiennes.

La loi qui interdit de mettre métal sur métal a été fidèlement observée sauf, naturellement, dans les armes à enquerre. Les armes du chef étaient rigoureusement brisées dans les blasons des cadets et de leurs descendants.

Les influences polonaise et tatare se font parfois sentir dans l'héraldique ukrainienne qui, à son tour, exerce son action sur l'héraldique polonaise.

Les armes que choisit, en 1918, la République ukrainienne furent les anciennes armes de la maison de Rurik : d'azur au trident d'or.

. . .

De la fin du XVII^e siècle aux dernières années du XVIII^e, de nombreux ouvrages, brochures, journaux parlent de l'Ukraine et de ses cosaques. Puis, même au temps où la Russie sera parvenue à garrotter l'Ukraine, à supprimer son nom sur la carte de l'Empire, des poèmes, romans, pièces de théâtre, études, continueront de paraître sur la patrie de Mazeppa.

La grandeur et l'héroïsme de Mazeppa attirent l'attention, suscitent l'étonnement et l'admiration de l'Europe. A travers le héros, on exaltera les cosaques zaporogues que Jean-Benoît Scherer — dont nous parlerons dans un instant — comparera aux peuples antiques : ils ont eu la même éducation que les Spartiates, la même persévérance que les Romains à défendre leur pays et leur foyer. Ils trouveront place dans les romans; ils inspireront les poètes et les peintres. La gloire qu'ils ont acquise pendant leur vie se continuera après leur mort, souvent toute enveloppée de légendes, comme il se doit à des hommes qui furent très grands.

Nous ne songeons pas à énumérer tous ceux qui, par la plume et le pinceau, dirent l'épopée cosaque. Bornons-nous à citer les ouvrages écrits par des Français ou en français.

Un livre, ayant pour auteur un officier français qui demeura de longues années au service de la Pologne, Gaspard le Tend, porte le titre de *Relations historiques de Pologne* (Paris, 1683); la cinquième partie est consacrée aux cosaques de l'Ukraine.

En 1731, parut le célèbre ouvrage de Voltaire : *Histoire de Charles XII, roi de Suède, par M. de V. Basle, Cristoph Revis*, qui eut de nombreuses éditions et traductions. Voltaire puisa sa documentation non seulement dans ce qui avait pu être écrit sur la question, mais encore auprès de ceux qui connurent Mazeppa, entre autres Stanislas Leszczyński, le comte Poniatowski, le colonel Orlik et l'ambassadeur de France à Constantinople, le comte Des Alleurs.

Le général prussien Cristoph Hermann Manstein, qui combattit dans l'armée russe, écrivit en

français ses mémoires qui ne parurent que quatorze ans après sa mort, en 1771, à Leipzig, sous le titre : *Mémoires historiques et militaires sur la Russie depuis l'année 1727 jusqu'à 1747*. Il parle longuement de l'Ukraine à l'époque où, Mazeppa vaincu, la Russie exerce les pires représailles dans le pays. Ses études sur la géographie et les mœurs ukrainiennes, sur l'histoire des cosaques firent un gros succès à l'ouvrage.

On éditait à Paris, en 1788, *les Annales de la Petite-Russie ou histoire des cosaques zaporogues et des cosaques de l'Ukraine ou de la Petite-Russie, depuis leur origine jusqu'à nos jours, suivie d'un abrégé de l'histoire des hetmans, des cosaques, et des pièces justificatives, traduction d'après les manuscrits conservés à Kiev, enrichies de notes par J. Benoît Scherer*.

Quel titre ! Scherer, qui était d'origine alsacienne, avait été nommé attaché à l'ambassade française de Saint-Pétersbourg. Il s'est beaucoup servi, pour écrire son livre, d'une étude du prince Mychetsky sur les Zaporogues, étude qui fut imprimée à Odessa en 1847, et qu'il avait connue grâce au comte Cyrille Rozoumovski.

Les Français que nous avons encore à signaler sont : Lesur, dont nous parlerons ailleurs; il est l'auteur d'une *Histoire des Cosaques*, éditée en 1814; Victor Hugo avec l'ode à Mazeppa; Prosper Mérimée — qui, en 1863, publia un excellent ouvrage : *les Cosaques d'autrefois*, en se servant d'un livre de Kostomarov sur Bohdan Khmelnytski; Melchior de Vogüé — qui, dans son *Mazeppa* (1879), s'arrête plutôt au côté anecdotique, bien qu'il écrive que l'histoire de l'hetman présente un intérêt au moins aussi grand que la légende;

Paul Déroulède, qui fit jouer en 1877 un drame intitulé : *l'Hetman*, où l'enthousiasme et le patriotisme font parler et agir des personnages tout à fait imaginaires. Il convient cependant de noter ces deux vers que Déroulède met dans la bouche d'un cosaque fait prisonnier par les Polonais et auquel on demande où il était pendant le combat puisqu'il n'a pas été blessé :

La place est rouge encore où je me suis caché
Et plus d'un m'a trouvé qui ne m'a pas cherché !

Et encore ces lignes sur l'Ukraine meurtrie et indomptable qui :

Marche à l'ennemi plaie ouverte...
Dont on abat en vain les têtes renaissantes.

Alfred Rambaud, Elysée Reclus, Casimir Delamarre, Jean Brunhes, René Pinon, Roger Labonne, Joseph Castagné, Antoine Martel, Emmanuel Evain, Jean Molinié ont étudié sérieusement le mouvement littéraire, scientifique, politique et économique en Ukraine.

Des peintres français allèrent en Ukraine. Plusieurs furent inspirés par la prodigieuse figure de Mazeppa : Géricault et Eugène Lami, Louis Boulanger, Horace Vernet, dont le tableau orne la Chambre des députés.

. . .

Pendant le XVIII^e siècle, l'Ukraine asservie continua sans arrêt de porter la civilisation en Russie. Pierre I^{er} et ceux qui lui succédèrent manquaient de collaborateurs. Ils vinrent les chercher en Ukraine. Ils y trouvèrent des diplomates : le comte Alexis Rozoumovski, frère aîné du dernier hetman; le prince Alexandre Bezborodko, qui, pen-

dant de longues années, dirigea la politique extérieure de Catherine II et de Paul I^{er}. Ils y prirent des savants, comme Etienne Javorski, Théophile Prokopovitch, Cyrille Rozoumovski, qui, obligé d'abdiquer l'hetmanat, se vit octroyer la présidence de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

L'Académie de Kiev jetait toujours un vif éclat, non seulement sur l'Ukraine, mais encore sur tous les pays voisins. Elle recevait, en même temps que les candidats à l'état ecclésiastique, tout ami de la science. La plupart des grands hommes de l'Ukraine y étudièrent.

Elle était pour la Russie le phare unique. Cette nation y envoyait régulièrement des élèves. Voici quelques chiffres montrant le nombre d'étrangers qui suivaient les cours de l'Académie :

En 1736, on en comptait 127 ; en 1737, 122 ; en 1790, 47 — année où le joug russe s'appesantit encore.

En 1742, il y avait, au total, 1243 étudiants ; en 1744, ils étaient 1160 ; en 1757, 1193 ; en 1765, 1059.

Mais la vénérable Académie sentait ses forces décroître, son activité civilisatrice s'affaiblir. Cela avait commencé dès la fin du XVII^e siècle, quand les autorités ecclésiastiques russes introduisirent la censure des livres et interdirent l'impression d'ouvrages autres que les œuvres liturgiques. Ensuite, l'appel à Moscou de ses meilleurs professeurs, remplacés par des Russes qui venaient moins enseigner que russifier, ne fit qu'aggraver son malaise.

Elle eut un regain de jeunesse et de force sous Mazeppa, qui la prit sous son égide. C'est le grand hetman, si érudit, si ami des lettres, qui fonda éga-

lement quatre collèges à Tchernyhiv, Pereïaslav, Kharkiv, Batouryne; qui protégea l'école militaire établie dans la Sitch; qui voulut l'enseignement obligatoire pour la noblesse... Quelle différence avec la Russie, avec ces seigneurs moscovites croupissant dans la plus complète ignorance !

Puis, l'Académie recommença de décliner. Elle se vit peu à peu abandonnée. Entre bien d'autres, les savants Javorski, Lopatynski, Théophane Prokopovitch prirent la route de Moscou.

Prokopovitch avait étudié en Italie et voyagé en Europe. L'influence des œuvres de Luther, Calvin, Erasme de Rotterdam avait été très forte sur lui. Et, rentré dans sa patrie, il tenta de réformer l'Eglise orthodoxe dans le sens protestant. Mal lui en prit. L'hostilité qu'il rencontra en Ukraine le détermina à partir pour Moscou, où il se fixa.

Chaque année, les meilleurs élèves de l'Académie de Kiev allaient à l'étranger pour terminer leurs études. Catherine II, qui écrasait l'Ukraine sous le plus terrible despotisme, voulut montrer qu'elle s'intéressait, elle aussi, aux étudiants ukrainiens et, en 1765, aida l'Académie à envoyer quatorze élèves dans les trois villes universitaires d'Oxford, de Goettingen et de Leyde.

Le peuple, comme les seigneurs, s'efforçait d'acquérir la plus grande instruction possible. Le français et l'allemand étaient enseignés par des maîtres spéciaux dans les écoles et dans les familles de l'aristocratie. Le latin était parlé couramment. Mazepa, Orlik connaissaient, outre leur langue maternelle : le latin, le russe, le polonais, l'allemand et le français. C'est cette dernière langue qu'ils employaient dans leur correspondance.

Au XVIII^e siècle, quand le gouvernement russe

n'eut pas encore accompli son œuvre de destruction, on comptait sur la rive gauche du Dnieper, entre 1740 et 1748, 866 écoles pour 1094 villages. Il existait, en 1768, une école pour 700 habitants et, cent ans après, pour 6730.

Sous Catherine II, les efforts de l'hetman Cyrille Rozoumowski pour transformer l'Académie de Kiev en une université comprenant quatre facultés et pour fonder une université à Batouryne n'aboutirent qu'à des répressions sévères et à la création d'écoles primaires qui furent des centres de russification.

. . .

L'Ukraine continue de produire des œuvres satiriques en prose ou en vers. Un pamphlet paraît sur l'introduction du servage en Ukraine ; un autre rapporte une conversation de la Russie avec la patrie de Vladimir où celle-ci affirme à celle-là qu'elles forment deux nations absolument différentes.

La civilisation ukrainienne se continue. L'emploi de la langue ukrainienne étant officiellement interdit, on exprimera quand même les idées et les sentiments dans le parler populaire.

Les kobzars chantent à travers le pays la grandeur de l'Ukraine, la bravoure des cosaques, déplorent la ruine de la Sitch où battait le cœur des beaux défenseurs de la patrie. Ils disent aussi de magnifiques poésies lyriques et érotiques qu'admireront profondément tous ceux qui les écouteront et tous ceux qui les étudieront, parmi lesquels Alfred Rambaud en France ; Bodenstedt et Frantzoz, en Allemagne ; Safarik et Niederlé en Bohême ; Alexis Tolstoï en Russie, qui avancera

qu'« aucun peuple ne s'est exprimé lui-même dans ses chants avec une telle beauté et une telle force ».

La littérature dramatique ukrainienne prend un grand essor. Le drame proprement religieux s'unit à une partie humoristique qui connaîtra un tel développement qu'elle deviendra la comédie légère de la renaissance ukrainienne, dont l'éclosion ne va pas tarder. Les acteurs étaient des étudiants qui allaient de ville en ville, de village en village, jouer à nouveau les pièces créées, pour la plupart, à l'Académie de Kiev. Cette littérature pénètre les masses populaires qui continueront de s'en souvenir jusqu'à nos jours.

Des spectateurs applaudiront avec enthousiasme les intermèdes, les « vertèpes », « drames comiques de Noël » joués par le théâtre de marionnettes. Le « drame » des *Quatre nations* eut d'innombrables représentations dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. La réplique suivante connaissait beaucoup de succès :

« Oh ! non ! Il n'y a rien de mieux,
Il n'y a rien de plus beau
Que chez nous, en Ukraine.
Les Polonais sont partis ; les Juifs se sont sauvés.
On ne connaît plus la trahison. »

Des chroniques sont écrites sur les guerres cosaques : l'une d'elles, qui relate les événements jusqu'à 1700 et qui fut achevée quelque vingt ans après, a pour auteur Samuel Velytchko. Dans un « Avis au lecteur », servant de préface, Velytchko s'exprime ainsi :

« ... Naguère, en traversant l'Ukraine de la rive droite avec l'armée de secours que le tsar envoyait

aux Polonais pour lutter contre les Suédois, et en passant par Korsoune, Bila Tserkva, la Volhynie, Lwow, Zamost, Brody, j'ai rencontré un grand nombre de villes et de châteaux que personne n'habitait plus; des fortifications, semblables à des montagnes, qu'à grand'peine des hommes avaient élevées et qui ne servaient plus que de refuges aux animaux sauvages. Les lieux fortifiés que nous rencontrions sur notre passage : Constantyniv, Berdytchiv, Zbaraj, Sokal étaient à peu près déserts, démantelés, quelquefois rasés, recouverts de mousse et d'une folle végétation où vivaient des serpents et des bêtes immondes. Si loin que portait le regard, on ne voyait que la désolation planer sur les plaines immenses, les forêts profondes, les vastes parcs, les larges rivières. La moisissure, les herbes, les roseaux avaient envahi les étangs et les lacs...

» Ce n'était point sans raison que les Polonais s'attristaient d'avoir perdu l'Ukraine occidentale, affirmant qu'elle représentait pour eux le paradis, car, avant les guerres, elle avait l'aspect d'une autre terre promise toute pleine de lait et de miel.

» En plusieurs endroits, j'ai vu de nombreux ossements desséchés que rien ne recouvre si ce n'est la voûte céleste, et je me suis demandé de quels gens ils venaient. La vision de ces funèbres débris sur une terre abandonnée désola mon âme et comprima mon cœur.

» Ma souffrance était immense de constater que ce pays si beau et si fertile — notre patrie ukrainienne — avait été abandonné par Dieu, qu'il était changé en un désert et que ses habitants, nos grands ancêtres, avaient à jamais disparu.

» Quand je demandais à de vieilles gens com-

ment une telle catastrophe était arrivée, qui en était l'auteur, je ne recevais jamais la même réponse, de sorte que je ne parvenais pas à comprendre la raison de ces malheurs. Je fus cependant quelque peu éclairé par les chroniques cosaques, bien qu'elles soient souvent en désaccord. J'ai donc pu tomber dans l'erreur. Il était si difficile d'être exact et véridique en tout point dans la relation des événements qui ont amené la désolation de l'Ukraine occidentale et la misère de l'Ukraine orientale ! »

Et l'auteur signe : « Un vrai fils de l'Ukraine, et, pour toi qui me lis et qui appartiens à la même patrie, un frère et un serviteur te souhaitant tous les bonheurs, Samuel, fils de Basile Velytchko, ancien employé à la chancellerie de l'hetman de l'armée zaporogue. »

La chronique de Grabianka, grand dignitaire cosaque qui fut emprisonné à Saint-Pétersbourg en même temps que le brave Paul Poloubotko, est inférieure à celle de Velytchko. Des mémoires et des souvenirs comme ceux du comte Orlik, de Nicolas Khanenko, de Pierre Apostol, de Jacques Markovitch, sont parvenus aussi jusqu'à nous.

. . .

Protecteur des églises et des lettres, Jean Mazepa fut également le protecteur des arts. Son architecte, Joseph Startziv répare Sainte-Sophie, agrandit la Laure de Petchersk, la cathédrale Saint-Nicolas; construit l'église du Saint-Sauveur à Mejhirria, celle de la confrérie de la Transfiguration.

Cette dernière église, comme la Laure, est décorée de fresques en même temps que de riches orne-

ments de stuc, de plâtrage blanc ou colorié, de marbre artificiel, selon le style baroque.

Le baroque s'implanta en Ukraine en s'inspirant non seulement des styles byzantin et italien, mais aussi et surtout de l'art populaire du pays, que nous retrouvons dans les anciennes églises en bois. L'influence de ce très curieux « baroque ukrainien » durera jusqu'au XIX^e siècle ; il aimera à s'inspirer du rococo français, puis du Louis XVI et de l'Empire.

Au XVIII^e siècle, l'Ukraine verra venir également des architectes d'Italie : Sébastien Bacci et Barthélemy François Rastrelli ; d'Allemagne : Jean-Godefroy Schädel.

Une école d'architecture ukrainienne se crée. Elle forme des artistes comme Krasiv, qui bâtit, sur l'ordre de l'hetman Cyrille Rozoumovski, la cathédrale de Kozeletz ; Jean Barski, Etienne Kovnir, Ianovski.

Malheureusement, l'immixtion moscovite fut, là encore, néfaste. Les Russes enlevèrent, par exemple, à une remarquable église de Kamenetz bâtie dans le style renaissance de très riches ornements et de belles statues en marbre de Carrare placées sur son toit, « ces marques de la pourriture occidentale », et posèrent une coupole de style moscovite, convenant peut-être à une construction appropriée s'élevant au milieu d'un paysage terne et enveloppé de brumes, mais tout à fait hideuse pour une légère bâtisse italienne se profilant sur un ciel bleu dans le soleil ukrainien.

L'art du portrait, qui tient déjà une grande place dans l'activité artistique du XVII^e siècle ukrainien, se développe dans de grandes proportions au XVIII^e siècle. L'influence de l'Europe

occidentale s'y perçoit nettement. Des étrangers viennent peindre et graver les traits des gens du peuple comme des personnages de l'aristocratie : l'Italien Benjamin Federice, les Français Jean-Baptiste Leprince, Norblin de la Gourdain.

Les artistes ukrainiens, tout en gardant leur talent propre et le respect des antiques traditions, vont se perfectionner à l'étranger. Un grand nom de l'art ukrainien est Antoine Lossenko, qui mourut à 38 ans (1735-1773). Il travailla longuement en Italie, et fut élu en 1770 président de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Georges Levitski, qui étudia en Allemagne, sut mettre dans ses gravures un art élargi par la connaissance profonde des œuvres de Dürer et de Holbein.



CHAPITRE X

L'UKRAINE occidentale végétait. Sa destinée, de triste qu'elle était, devint lamentable quand la Russie se substitua à la Pologne lors des trois partages de celle-ci. La Galicie orientale, une partie du pays de Kholm, de la Volhynie et de la Podolie allèrent à l'Autriche en 1772. Deux ans après, les Autrichiens occupèrent la Moldavie septentrionale qui devint, par la suite, la principauté de Bukovine. En 1793, la Kiévie et la majeure partie de la Volhynie et de la Podolie tombèrent entre les mains de la Russie. Le dernier partage, en 1795, donna à la Russie les terres ukrainiennes restées encore sous la domination polonaise. Quelques modifications dans les répartitions furent apportées en 1815 par le traité de Vienne, puis plus rien ne changea jusqu'en 1917.

. . .

Le gouvernement russe estimait que la grande propriété foncière était un des principes du bon fonctionnement de l'Etat. Le seigneur polonais demeura donc sur ses domaines. Le sort du paysan ukrainien ne s'améliora pas, tout au contraire, car l'agent de police russe vint encore exercer une surveillance de tous les instants sur les actes, les pen-

sées même du travailleur de la terre. Les autres Ukrainiens tombés sous la coupe de la Russie ne furent pas mieux partagés. La russification se fit aussi dure, aussi complète que dans l'Ukraine orientale. L'Eglise uniate, que les Polonais n'étaient pas parvenus à faire disparaître, fut anéantie; on extirpa tout ce qui demeurait encore proprement ukrainien.

. . .

La politique de Vienne fut tout autre dans les pays ukrainiens qui lui étaient échus. Les bonnes dispositions que montraient les Habsbourg tenaient moins à un esprit de véritable humanité qu'à une certaine appréhension de ce peuple dont les ancêtres avaient montré une telle personnalité et une telle bravoure qu'ils estimaient préférable de se l'attacher par la douceur que de se le rendre hostile par des vexations. D'autre part, l'Autriche pensait qu'une semblable politique lui servirait en quelque sorte de rempart contre les ambitions de la Russie et les espoirs de la Pologne.

Loin d'être abattue, l'Eglise uniate fut aidée. Deux séminaires, l'un à Vienne, l'autre à Lwow furent créés pour ses étudiants. Dans cette dernière ville, un lycée ukrainien fut fondé; plusieurs chaires — où les cours se faisaient en langue ukrainienne — furent instituées à l'université nouvellement installée. Puis, on décida que l'enseignement serait donné en ukrainien dans les écoles primaires.

Pour le servage, l'administration devait en surveiller très étroitement l'application et punir avec sévérité les maîtres trop exigeants.

Devant cette attitude, l'espérance se réveilla dans

les cœurs ukrainiens. On commença de redresser la tête. Une renaissance intellectuelle sortit des séminaires et des universités. Car ce furent les intellectuels, tant en Galicie qu'en Ukraine, qui conservèrent, propagèrent le feu sacré du nationalisme, et ces intellectuels venaient en majorité du clergé.

D'après les usages russes, le clergé était une caste. Les prêtres, contractant mariage, devaient destiner leurs enfants à la prêtrise ou les unir à des prêtres.

En Ukraine, le clergé, depuis ses origines, se recrutait dans la noblesse. Jadis, bien souvent, on rencontrait les plus grands noms parmi les prêtres et principalement les moines. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, c'était surtout la petite noblesse des campagnes qui donnait ses fils à l'Eglise. On a vu même des Polonais s'allier à des membres de la noblesse ukrainienne, devenir orthodoxes ou catholiques du rite oriental, et occuper de hautes situations ou d'infimes emplois de curés de campagne ou de diacres dans le clergé de l'Ukraine.

Quand les lois et les coutumes russes furent imposées à l'Ukraine, on vit rarement le clergé ukrainien se grossir de recrues prises parmi les classes paysannes et bourgeoises. Et les curés venus de Russie dans le but de russifier, ne parvenaient presque jamais à entrer dans les familles du clergé ukrainien, fier de sa noblesse et de sa naissance. Les jeunes gens issus de ces familles de popes ukrainiens étaient à peu près tous élevés dans le plus pur patriotisme, dans une sourde opposition contre le régime russe et ses séides. Ils se souvenaient avec orgueil que l'Ukraine et l'Académie de Kiev, où ils faisaient leurs études, avaient rayonné d'une remarquable civilisation sur tout

l'Orient orthodoxe et qu'elles avaient été déposées de leur prééminence par la Russie. Ils furent de toutes les oppositions. Ils participèrent à toutes les révoltes. Ils prirent part avec un enthousiasme superbe au mouvement révolutionnaire de 1917 et formèrent l'aristocratie gouvernementale de la République ukrainienne.

. . .

En Ukraine orientale, un renouveau de nationalisme se fait aussi sentir. Le clergé eut encore là un rôle considérable; des seigneurs, des bourgeois, le peuple sont avec lui pour travailler à la libération de la patrie.

L'âme ukrainienne demeure intacte malgré tous les efforts de Saint-Pétersbourg pour l'écraser. La destructions des livres religieux édités en ukrainien; la défense, qui remonte à 1720, d'imprimer des ouvrages en langue ukrainienne; l'obligation de la langue russe à l'Académie de Kiev, n'ont point pour effet de russifier l'Ukraine, mais de l'écartier des lieux où se donne l'instruction. Aussi cette nation qui, au XVII^e siècle — nous avons le témoignage de Paul d'Alep — était si remarquablement instruite, tomba dans une grande ignorance.

Les aspirations nationales ne s'affaiblirent point pour cela. On ne se contentait pas de narrer à voix basse, pendant la veillée, les belles époques de l'Ukraine, les actions étonnantes des héros, on cherchait comment on pourrait se libérer.

Le tonnerre de la Révolution française de 1789 fut entendu. En grand secret, les deux frères Kapnist — l'un, Basile, est l'auteur d'une ode restée fameuse sur le servage — allèrent à Berlin, puis

à Paris, pour essayer d'amener une intervention qui correspondrait à un soulèvement de l'Ukraine. Ils ne réussirent pas. Nous retrouvons la trace de leurs démarches dans les notes de Mirabeau et un discours de Boissy d'Anglas à la Convention.

La nation continuait de souffrir, d'attendre et d'espérer quand la mort de Catherine II, en 1796, et l'avènement de Paul I^{er} lui permirent de croire que le régime de lourde oppression était arrivé à sa fin et que même l'ère de la liberté pouvait ne pas être très éloignée. En effet, Paul I^{er} ne suivit point du tout la politique de sa mère, voulut se concilier les allogènes et, sur le conseil de l'ancien colonel du régiment de Kiev, Bezborodko, qui était devenu son ministre, donna à l'Ukraine des apaisements de plus en plus grands.

Vraiment, des temps différents de ceux qu'on avait connus avec Pierre I^{er} et Catherine II étaient venus. Il n'y avait point de doute à garder que des efforts persévérants aboutiraient à de profonds changements, que l'on s'acheminait enfin vers l'autonomie.

Hélas! Ce n'était qu'une courte éclaircie. Après cinq ans à peine de règne, Paul I^{er} était assassiné, et Alexandre I^{er} qui lui succédait, reprenait la politique de Catherine II.

L'Ukraine recommençait de gravir son calvaire. Le destin, pour être si implacable, paraissait vouloir punir on ne sait quelle faute irrémissible. Falloit-il donc s'abandonner et, comme un nageur perdu dans la vaste mer, qui ne peut plus lutter et qui n'aperçoit aucun moyen de salut, écarter les bras, fermer les yeux et rouler dans l'abîme sans fond de la servitude, de la mort et du néant ?

Nous connaissons maintenant trop bien l'Ukraine

pour craindre qu'une pareille idée lui soit venue. Son vieux cœur bat toujours d'un rythme égal et fort.

. . .

Depuis les dernières années du XVIII^e siècle jusqu'à 1914, il n'est point possible de séparer l'activité intellectuelle de l'Ukraine de son activité nationale, sa littérature de son histoire. Les publications de ses écrivains, de ses penseurs, de ses journalistes dirigeront en quelque sorte les événements. Parmi la très grande et très riche production, il y a, naturellement, des travaux qui ont agi plus ou moins fortement, d'une manière plus ou moins directe sur l'esprit des masses. Mais on peut avancer que toutes les œuvres ukrainiennes de ce temps sont imprégnées de nationalisme, contiennent une part petite ou grande de l'histoire du pays. Par conséquent, nous allons maintenant rencontrer à chaque pas les résultats positifs ou négatifs auxquels parviendra l'Ukraine par l'entremise des représentants, des hérauts de son intelligence, de son patriotisme et de sa foi.

Des sociétés secrètes travaillent à la libération de la patrie. Le peuple se soulève de-ci de-là. Des pamphlets se passent sous le manteau. Par tout le pays, se propagent des copies manuscrites d'une œuvre, qui ne pourra être imprimée qu'en 1846 et qui demeure anonyme : *l'Histoire des Ruthènes ou de la Petite-Russie*. Son hauteur est, très probablement, Grégoire Poletyka, député de la noblesse ukrainienne qui, en 1767, prononça un discours célèbre, portant le titre de *Réplique*, contre l'abolition de l'autonomie de l'Ukraine. Cette *Histoire*, qui exalte la patrie et la liberté et où viendra puiser Taras Chevtchenko, dit la haine et le mépris

de l'Ukraine pour la Russie. On y lit : « Si le doigt de Dieu grattait la terre sur laquelle nous vivons, il ferait sourdre une fontaine de sang... Les fonctionnaires russes qui nous gouvernent ne connaissent ni nos lois ni nos coutumes. Presque illettrés, ils ne savent qu'une chose, c'est que nous leur appartenons complètement. Mais ils n'ont point pris nos âmes... »

Un frémissement passe sur l'Ukraine. Il ne se fait pas sentir seulement dans les universités et dans les villes, mais jusqu'au plus profond des campagnes, car les hommes se levant pour parler au nom de la patrie s'expriment dans la langue populaire, dans cette langue combattue, traquée, qui ne devait point aux yeux de certains tarder de disparaître, qui n'était plus, comme osera l'écrire l'auteur du premier recueil de la poésie populaire ukrainienne, le Géorgien Tsereteli que « l'écho mourant des harmonies dont résonnaient jadis les rives du Dnieper ».

Un ouvrage, paru en 1798, marque une très grande date dans l'histoire ukrainienne : *l'Enéide travestie* de Jean Kotlarevski, adaptation de *l'Enéide* de Virgile. C'est la première œuvre écrite en langue populaire. Certes, bien des intermèdes, souvent burlesques, bien des petits vers avaient déjà été donnés dans la langue du peuple. Mais cette langue se place, grâce à *L'Enéide travestie*, à un niveau qu'elle n'avait jamais connu, devient immédiatement une langue littéraire. *L'Enéide travestie* ouvre l'ère magistrale de la littérature moderne et contemporaine de l'Ukraine, comme *la Divine Comédie* de Dante l'avait fait, en son temps, pour la littérature italienne.

L'Enéide travestie peint d'une façon très

vivante et très pittoresque les mœurs populaires ukrainiennes, contient des allusions sur le servage, la sottise et la brutalité de l'opresseur, sur les hetmans qui apportèrent autrefois la gloire à la patrie.

A travers les Troyens, on reconnaît les cosaques qui, chassés de la Sitch, allant du Dnieper au Danube, du Banat au Kouban, sont condamnés à errer et à souffrir...

Kotlarevski est également l'auteur de deux charmantes et alertes comédies : *le Soldat sorcier* et *Natalka de Poltava*, écrites, elles aussi, en langue populaire, mais où l'on ne rencontre plus les trivialités que certains délicats déploraient dans l'*Enéide travestie*.

Jean Kotlarevski écrivit une *Ode au prince Kourakine*, très adroite et d'un style excellent.

Son œuvre est l'affirmation de la beauté de la langue, de la haute culture de l'Ukraine. En elle vit intensément l'amour de la patrie. Aussi Chevchenko sera-t-il en droit d'assurer :

O père, tu régneras !
Tant que notre pays vivra,
Tant que le soleil brillera,
L'oubli ne descendra pas sur toi.

. . .

L'Ukraine, à cette époque, prête toute son attention, attache un grand espoir au développement de la grandiose épopée napoléonienne, dont les soldats parcourent l'Europe en y portant la liberté.

La Russie ne pourrait résister à ce fleuve d'héroïsme qui allait déferler sur elle, et l'Ukraine serait, par l'héritière étincelante de la Révolution

qu'est la Grande Armée, libérée tout à la fois du servage et du tsarisme.

Cette attention et cet espoir — qui furent bientôt un appel — suscitèrent l'intérêt de Talleyrand, de Sébastiani, de Bourgoïn, de Bignon, d'Hauteville. Ils en entretenirent Napoléon et lui proposèrent de faire de l'Ukraine asservie un Etat indépendant qui s'appellerait « Napoléonide » et à la tête duquel on placerait un homme qui serait un hetman prestigieux : Murat. Ce projet sourit à l'empereur qui ne le réalisa ni ne l'abandonna.

Il n'est pas téméraire d'avancer que la création de cet Etat aurait peut-être changé la face des choses. Par les riches plaines de l'Ukraine, de la « Napoléonide », aidée par d'excellents soldats — ce sont des cosaques sous le commandement d'un Ukrainien, le comte Miloradovitch, qui pendant six jours repoussèrent l'attaque française à Leipzig et manquèrent de faire prisonnier Napoléon, ainsi que celui-ci le conte dans ses *Mémoires* — la France aurait pu vaincre la Russie. L'historien Arthur Chuquet écrit dans son ouvrage *la Guerre de Russie* que Napoléon eut l'idée pendant la désastreuse retraite de descendre sur l'Ukraine.

Il est sûr que l'empereur ne cessa de se préoccuper de l'Ukraine. Sait-on qu'on retrouva dans ses bagages un exemplaire de *l'Enéide travestie* de Kotlarevski? D'autre part, voici une histoire fort curieuse et authentique : il y avait au ministère des Relations extérieures — c'est-à-dire au ministère des Affaires étrangères — un fonctionnaire très érudit qui se nommait Lesur. Napoléon le chargea, après la campagne de 1812, d'écrire une *Histoire des Cosaques*. Lesur fit un travail très consciencieux que l'empereur pris beaucoup.

Napoléon manda le directeur de l'imprimerie impériale, Marcel, et lui ordonna de tirer à trente exemplaires l'ouvrage de Lesur sans que personne ne le connût. Marcel recopia lui-même le gros manuscrit de Lesur, numérotait les lignes, les découpait une à une et les distribuait à ses ouvriers qui, naturellement, n'y purent rien comprendre. Dès qu'une ligne était composée, on la portait à Marcel qui entreprit seul la mise en pages de l'ouvrage comptant 17.000 lignes. Le tirage et le brochage furent effectués par des sourds-muets. Que sont devenus ces exemplaires? On en vit un dans la bibliothèque de Napoléon pendant ses dernières campagnes. On connaît l'existence de deux autres qui se trouvent à la Bibliothèque nationale et au British Museum. Une édition fut publiée par Lesur en 1814. Elle comportait deux volumes in-octavo, et parut à la librairie Belin.

La chute de Napoléon, les traités de 1814 redonnèrent la force à la Russie. Loin de secouer son joug, l'Ukraine le verra s'alourdir.

. . .

Le livre de Kotlarevski avait connu un très grand succès dans toutes les classes de la société. On l'imita. Le fabuliste Artémovski-Houlak publia une brève et remarquable satire sur le servage intitulée : *le Maître et son chien*.

Plusieurs écrivains jouissent, à ce moment, d'une grande notoriété, comme Grégoire Kvitka, le créateur de la nouvelle ukrainienne qui, bien avant George Sand et Auerbach, introduisit dans la littérature la vie simple des paysans.

D'autre part, quelques poètes polonais habitant

l'Ukraine — Padoura, par exemple, — puisèrent largement dans la poésie populaire ukrainienne.

La culture ukrainienne s'enrichissait avec une rapidité surprenante. La langue populaire, dont Pavlovski, en 1818, donna la première grammaire, fait fleurir, grâce à son charme et à sa variété, des œuvres multiples et belles.

C'est de Poltava qu'était parti le mouvement de renaissance où s'alliaient réalisme et romantisme. C'est Kharkov qui le dirigera, lui donnera toute sa puissance, en deviendra le centre. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait fini par autoriser la création d'une école supérieure à Kharkov, école, qui, naturellement, était russe, et dont les professeurs venaient en majorité de Russie et le reste d'Allemagne. Les Ukrainiens lettrés surent tirer parti de cette création. Ils se groupèrent à Kharkov et y fondèrent un cercle littéraire. Cette ville allait réunir la presque totalité de l'élite intellectuelle de l'Ukraine. Un travail intense s'y fait. Les œuvres s'y créent, y sont éditées. La civilisation ukrainienne a découvert là son refuge. Il était temps, car elle commençait à s'expatrier en allant à Saint-Pétersbourg où elle trouvait une possibilité un peu plus grande de subsister.

Maintenant Kharkov vit dans la fièvre. Son existence est indispensable. Quand l'écrivain Hrebinka, qui est sur les bords de la Néva, voudra créer une revue exclusivement ukrainienne, il fera appel à Kharkov pour y collaborer. Il pensera aussi à un jeune homme étudiant à l'école des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et qui est déjà poète : Taras Chevtchenko. Celui qui sera le grand génie de l'Ukraine se tourne alors vers Kvitka, qu'il regarde comme « le père et le chef » du mouvement, pour

le prier de dire au monde ce qu'est et ce qu'a été l'Ukraine :

« Chante, père, chante pour qu'il t'entende
Ce monde inerte, même s'il ne le veut pas.
Dis-lui quelle fut la destinée de l'Ukraine,
Les souffrances infinies de la patrie,
La raison qui a fait que la gloire des cosaques
S'est répandue sur le monde entier. »

.*. .

L'Ukraine orientale, cœur de la patrie, était la mère de ce mouvement de renaissance.

A l'Est, sous la dépendance d'un autre Etat étranger, on suivait avec émotion, avec fierté ce qui se passait à Kharkov. Il fallait imiter ce magnifique exemple. Lettrés et étudiants ukrainiens de Galicie s'empressèrent d'utiliser leurs dialectes populaires. Une nouvelle littérature, sœur cadette de celle qui balbutia ses premiers mots à Poltava pour s'épanouir à Kharkov, se créa à Lwow et ne tarda point à engendrer des poètes comme Marcien Chachkévitch, auteur de *la Voix de la Galicie* et de *la Roussalka du Dniester*. Mort très jeune, Chachkévitch chante avec mélancolie et avec amour dans la poésie qu'on va lire le lieu de sa naissance, Pidlissie :

« Le vent souffle, souffle très fort
Sur les bois et sur les monts.
Il emporte mon âme attristée
Vers la petite maison de Pidlissie.

Comme je trouverais le repos
Dans les vertes forêts de sapins,
L'oubli de ma peine, la consolation
De tout ce que j'ai souffert !

Le vieux chêne vous raconterait
Et aussi tous ceux que vous verriez
Quelle jeunesse j'ai vécue
Sans soucis et sans chagrins.

Les sapins et les autres arbres
Tous vous apprendraient
Que mon cœur a battu follement
Dans des heures légères.

Au jardin, le rossignol
Filait sa douce chanson.
Il vous redirait très harmonieusement
Ce qu'étaient mes jeunes années.

Là, se tient le puits frais
Et j'aimerais voir son eau
Que l'on tire comme autrefois.
Ce serait voir le bonheur...

Blancs coteaux de Pidlissie
Quand je suis loin de vous
Mon cœur s'emplit de mélancolie
Et les pleurs montent à mes yeux.

Mon beau pays, tu gardes mon âme.
Je te désire et je te veux.
Ainsi pense l'amoureux
De sa bien-aimée.

Tu possèdes la douceur et l'amour
Le sourire et la félicité...
Comme dans les bras de la femme aimée
Je voudrais toujours vivre là... »

Un nouveau centre, le centre historique de l'Ukraine, allait attirer les intellectuels du pays. Kiev voyait se fonder une université remplaçant celle de Vilna, qui disparaissait après l'insurrection polonaise de 1830 à laquelle avaient pris part de forts détachements ukrainiens, comme la légion de

Volhynie, les régiments des Tyszkiewicz, des Sobanski, etc.

Les plus grands représentants du mouvement national arrivèrent à Kiev : Kostomarov, poète, dramaturge et surtout historien; le poète Kouliche; le philologue Maxymovitch; Houlak, le futur historien du droit slave; Chevtchenko, enfin, qui revint en 1845 et prit place, en sa qualité de peintre, à l'Université. Ces savants et ces patriotes se tenaient étroitement au courant de ce qui se passait en Europe et préparaient l'avenir de leur pays en utilisant les idées qui agitaient les peuples occidentaux. On se pressait autour d'eux pour entendre leur parole enflammée pendant que soufflaient sur la nation les strophes brûlantes de Chevtchenko. La vieille patrie, haletante et endolorie, osait, en se cachant de l'oppresseur, reparaître radieuse et enthousiaste sous les traits de « la Jeune Ukraine ».

Une société secrète existait à Kiev depuis l'époque — vers 1825 — où d'autres s'étaient formées dans le pays pour s'efforcer d'obtenir de la Russie une constitution. Elle s'appelait la « Société des Slaves unis ». Un mouvement se percevait, en Bohême surtout, pour fédérer les républiques slaves qui comptaient huit peuples : les Ukrainiens, les Russes, les Tchèques, les Polonais, les Slaves de Lusace, les Serbes, les Croates et les Bulgares.

Complètement indépendantes, ces républiques s'engageraient à abolir le servage et les privilèges de classe, à faire régner la liberté et l'égalité, à propager de toutes leurs forces l'instruction, à remplacer le régime bureaucratique par un régime électoral.

Pour atteindre à ces résultats, on créa en 1846

une association qu'on nomma, en souvenir des deux apôtres des Slaves, la Confrérie de Cyrille et de Méthode. Son existence fut brève. Dès le commencement de 1847, le gouvernement russe apprenait l'existence de cette association, dont les membres furent aussitôt exilés ou emprisonnés. On revit un régime de terreur. La littérature ukrainienne fut proscrite; la censure ne laissa pas passer un seul mot qui eût trait au sentiment national.

Le mouvement de renaissance s'arrêta. Mais, quoi que fit la Russie, les grandes idées de la Confrérie de Cyrille et de Méthode ne moururent point. Elles se réfugièrent dans les cœurs ukrainiens pour reprendre leur essor dès que surviendrait une accalmie.

..

L'Ukraine occidentale, au contraire, jouissait de la part de l'Autriche d'un traitement encore plus bienveillant que naguère. Elle tenait cette situation privilégiée des effets de la Révolution de 1848. A ce moment, les Magyars et les Polonais, imitant les Allemands de Vienne, avaient adressé des réclamations au gouvernement, ne reculant point devant la force pour les faire aboutir. Les autres nationalités : Serbes, Croates et Ukrainiens, sentant qu'elles seraient mises en péril si Polonais et Magyars réussissaient à établir leur prédominance, avaient soutenu le gouvernement comme l'avait fait les Tchèques contre les Allemands.

Pour les remercier de leur aide, l'Autriche permit aux Ukrainiens de Galicie de créer le « grand Conseil (la Rada) ukrainien », qui contrarierait l'organisation polonaise, et de former une garde ukrainienne, qui se dresserait contre la garde polo-

naise et les troupes révolutionnaires hongroises. Les Ukrainiens soumièrent les revendications suivantes au gouvernement de Vienne, qui promit fermement de les prendre en considération : ils posséderaient une administration séparée. Le droit des seigneurs serait aboli. La langue ukrainienne serait employée dans tous les lieux d'enseignement, y compris l'université de Lwow ; car les Ukrainiens, formant un peuple absolument différent des Polonais et des Russes, avaient le grand devoir de soutenir et de développer toujours davantage leur langue, leur littérature, leur civilisation. Et le conseil national lança ce manifeste : « Nous, Ukrainiens de Galicie, appartenons à la grande nation ukrainienne qui possède la même langue et compte quinze millions d'âmes dont deux millions vivent en Galicie. Notre nation fut indépendante et ne cédait pas aux plus puissants Etats de l'Europe, avait sa langue, ses lois, ses princes. Levez-vous, frères ! Réveillez-vous de votre sommeil ; il est temps ! »

Malheureusement, l'Autriche ne réalisa pas les promesses qu'elle avait faites. Elle les oublia quand le danger révolutionnaire fut conjuré. Elle avait bien aboli les privilèges des propriétaires fonciers polonais — et les Ukrainiens de Galicie en avaient montré une très grande joie — mais, dès la fin de 1848, l'aristocratie polonaise parvint à reconquérir ses prérogatives. L'épanouissement de la vie nationale ne dura pas. La langue ukrainienne dut quitter les écoles. En 1850, commence un dépérissement qui sera presque complet dix ans après.

.
.

A cette époque, l'Ukraine orientale voyait s'al-



Grégoire SKOVORODA

léger quelque peu le joug terrible qui pesait sur elle. En 1855, Alexandre II montait sur le trône de Russie. La guerre de Crimée se terminait. L'entrée victorieuse des Français à Sébastopol avait remué profondément l'Ukraine. Plusieurs districts s'étaient soulevés. Napoléon III pensait-il à cette « Napoléonide » dont Napoléon I^{er} avait rêvé ? Le neveu voudrait-il bâtir ce que l'oncle n'avait pas mené à bien ?

..

Une curieuse figure que 1830 avait vue reparaît à ce moment : celle de Michel Sadyk Pacha Czaykowski. Cet Ukrainien polonisé, mais qui aimait ses anciens compatriotes et était aimé d'eux, fut non seulement l'auteur de *Contes cosaques* où l'on trouve d'intéressantes histoires et légendes d'Ukraine, mais encore une sorte de Wallenstein. En 1830, il prit une part active à l'insurrection polonaise, après laquelle il alla se réfugier en Turquie. Entré dans l'armée du sultan, il se fit musulman, et prit le nom de Sadyk (le fidèle). Quand éclata la guerre de 1855, Sadyk Pacha, promu au grade de général turc, forma un corps de cosaques composé en très grande majorité d'Ukrainiens. Ceux-ci furent recrutés en partie parmi les cosaques qui, fuyant la tyrannie russe, s'étaient expatriés en Turquie; en partie parmi les paysans et les jeunes nobles qui répondirent à l'appel de Czaykowski. Ce corps devint rapidement une troupe d'élite qui participa glorieusement à la guerre de Crimée aux côtés des Français. Les hostilités terminées, Czaykowski rentra en Turquie. Son fils fut gouverneur du Liban et maréchal turc.

..

Les tendances libérales d'Alexandre II, bien qu'elles n'apportassent point de changements profonds dans les conceptions de la Russie vis-à-vis de l'Ukraine, contrastaient cependant avec les duretés de Nicolas I^{er}.

Les exilés reçurent l'autorisation de rentrer. La plupart se dirigèrent sur Saint-Pétersbourg où se faisait sentir beaucoup plus nettement qu'en Ukraine les adoucissements accordés. Kouliche, Kostomarov y parvinrent. Chevtchenko, usé par son long calvaire, ne va pas tarder de mourir.

A Saint-Pétersbourg, les Ukrainiens travaillent pour leur patrie. Ils estiment qu'on ne doit point aller trop vite en besogne, qu'il ne convient pas de reprendre le programme que s'était tracé la Confrérie de Cyrille et Méthode. Ce qu'il faut, c'est arriver à l'émancipation des paysans, à la diffusion de l'instruction, à la création d'une littérature populaire. Des publications en langue ukrainienne commencent de paraître ; leur nombre s'accroît avec rapidité. Des cercles se fondent. L'Ukraine immortelle, dont la civilisation compte mille ans d'existence, se révèle, comme toujours, d'un enthousiasme juvénile, d'une force et d'un courage étonnants.

Dans quel rayonnement elle se lèverait si elle avait quelque répit, si elle possédait la liberté ! Et voici que les légers adoucissements dont elle a bénéficiés vont lui être enlevés ! Voici que des heures sombres sonnent encore pour elle ! Son labeur va être arrêté, sa puissance intellectuelle de nouveau jugulée.

Le gouvernement russe suivait avec une crainte et une irritation grandissantes l'extraordinaire activité des Ukrainiens. Il mettrait à profit une circon-

stance quelconque jugée favorable pour briser cet essor. L'insurrection polonaise de 1863, pour laquelle les Ukrainiens montrèrent de la sympathie, fut cette circonstance. On emprisonna. On exila. On interdit les écoles privées. On supprima les publications. Le ministre de l'Intérieur Valouïeff signa une circulaire demeurée à bon droit célèbre où, après avoir expliqué la raison qui avait obligé le gouvernement à sévir, il affirmait que la langue et la littérature ukrainiennes (qu'il appelait, bien entendu, petites-russiennes) n'avaient jamais existé, n'existaient pas, ne pouvaient pas exister, et ajoutait que le mouvement ukrainien n'était qu'un résultat d'intrigues polonaises.

Depuis 1863, le gouvernement russe s'efforça de creuser un fossé de plus en plus profond et large entre les Ukrainiens et les Polonais. Il y réussit grâce à une habile propagande. Entre les deux peuples, les calomnies allèrent leur train, et ni l'un ni l'autre ne se doutaient que le Russe, *tertius gaudens*, tirait les ficelles de l'action.

Les Polonais pensaient que ces intrigues étaient nouées par le gouvernement autrichien en Galicie, pays ukrainien enlevé à la Pologne et donné à l'Autriche. Il est évidemment fort probable que cette nation a pu trouver un avantage de maintenir dans des luttes intestines les peuples slaves qui lui étaient soumis. Mais elle n'a jamais employé les moyens machiavéliques dont usaient les Russes pour provoquer et entretenir la haine entre les Ukrainiens et les Polonais, tant au point de vue religieux et social que national.

Un décret, paru en 1866, confirma la circulaire de Valouïeff en l'élargissant : toutes les publica-

tions populaires étaient interdites; les autres devaient passer devant la plus sévère censure.

. . .

L'activité des Ukrainiens était complètement arrêtée. Que faire ? Comment s'y prendre pour pouvoir continuer de vivre intellectuellement ? Les Ukrainiens de Galicie avaient la possibilité de parler et d'écrire. Ils admiraient les productions de leurs grands frères, redisaient les œuvres qui étaient nées là-bas et s'enthousiasmaient toujours davantage pour les vers du génial Chevtchenko. Dirigés par Fedkovitch « le rossignol de la Bukovine », ils faisaient connaître aux nations occidentales les malheurs de leur patrie.

L'Ukraine se mit à collaborer aux journaux, aux revues de la Galicie. Cependant, là encore, les Ukrainiens voyaient leur situation devenir instable. Après une brève opposition en 1848, les Polonais étaient rentrés dans l'obéissance et avaient repris le pouvoir. Puis, les revers subis en 1859 et en 1866 avaient affaibli l'Autriche. Les Polonais de Galicie et les Magyars de Ruthénie subcarpathique en profitèrent pour s'attaquer au mouvement ukrainien. Quelques Ukrainiens de Galicie pensèrent même à se tourner vers la Russie quand ils se virent trahis ou abandonnés par l'Autriche.

L'Ukraine continuait de vivre dans les transes. Il fallait ou bien se révolter ou tâcher d'arriver à une conciliation avec le gouvernement. On lui donnerait l'assurance qu'on ne poursuivait aucun but politique, qu'on n'avait en vue que l'instruction du peuple. Celui-ci croupissait dans l'ignorance la plus complète. Il apprenait très mal le russe et se trouvait incapable de lire des ouvrages dans cette lan-

gue. On comptait près de 85 % d'illettrés. Il était donc absolument nécessaire d'ouvrir des écoles où l'on enseignerait en ukrainien; de propager une littérature, un théâtre, un art indigènes.

La Russie ne donnerait jamais une pareille permission. Depuis plus de deux siècles, elle ne poursuivait qu'un seul but : le rattachement complet, définitif de l'Ukraine à l'empire. Elle ne pouvait, par conséquent, souffrir le moindre particularisme, pas plus dans l'ordre pédagogique que dans l'ordre politique.

Cependant, l'Ukraine était dans une situation si déplorable que l'administration locale ne pouvait point ne pas interpréter les terribles décisions de Saint-Pétersbourg dans un sens quelque peu libéral sans voir bientôt rouler dans l'abîme l'infortuné pays. Aussi, l'administration autorisa-t-elle la création d'une société scientifique pour l'étude de l'Ukraine. Cette société, composée de savants ukrainiens, donna des travaux considérables sur l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie et la philologie du pays.

Les Ukrainiens purent également publier des œuvres musicales, qui connurent de très beaux succès, comme l'opéra de Lyssenko, *la Nuit de Noël*. Des pièces de théâtre furent écrites par Starytski et Kropyvnytski, entre autres ; des poésies par Roudanski; des nouvelles par Konyski et Levitski; des contes populaires très remarquables par Marie Markovitch, qui signait Marko Vovtchok.

On avait bien soin de montrer que ces productions ne recélaient aucune idée politique, qu'elles ne cherchaient que l'éducation des masses. Cela ne servit à rien. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg voulait tuer cette vie qui renaissait sans

cesse. Il promulgua en 1876 un édit qui ne laissait aucune possibilité de publier quoi que ce soit en ukrainien, de recevoir de l'étranger aucune œuvre éditée dans ce « dialecte ».

. . .

La Russie se trompait en croyant avoir réduit l'Ukraine au mutisme. On se doutait bien qu'un jour ou l'autre, Saint-Pétersbourg rendrait de nouveau toute activité impossible. Aussi, les liens qui unissaient Ukrainiens de la Galicie et Ukrainiens de l'Ukraine orientale s'étaient-ils resserrés toujours davantage. On avait fondé là-bas, à Lwow, en 1873, la « Société scientifique Chevtchenko » qui allait jouer un très grand rôle, grouper toutes les forces intellectuelles ukrainiennes, devenir bientôt une espèce d'académie. Elle existe toujours et possède une belle bibliothèque. On avait acheté une imprimerie, créé une revue. Livres, publications paraissaient en Galicie. Pendant trente ans, l'âme de l'Ukraine se réfugia en terre galicienne.

Là, parmi les plus actifs et les plus éclairés patriotes, se trouve le métropolitain uniaste de Lwow, André Szeptycki, descendant de la très ancienne famille ukrainienne des comtes de Szeptyce-Szeptycki qui a donné plusieurs de ses membres à l'Eglise ukrainienne et qui s'est toujours distinguée par son haut patriotisme. André Szeptycki est un mécène pour toutes les œuvres et entreprises culturelles existantes; il en fait naître un grand nombre. Il encourage artistes et éditeurs, ayant institué une école de peinture, organisé le musée Szeptycki qui, avec le musée ukrainien de Lwow et les collections de la Société Chevtchenko, est une des

sources les plus importantes pour l'étude de l'art ukrainien.

. . .

Il n'était point possible — la Russie mit plusieurs années à s'en rendre compte — de prendre à la lettre le fameux édit de 1876. Il avait fait naître une irritation profonde dans toute la population. En même temps, il plongeait dans le ridicule l'administration chargée de le faire respecter. On permit donc certaines pièces de théâtre, mais il fallait que des œuvres russes ayant la même longueur fussent jouées aussitôt après. Il était interdit de parler de ceci et de cela, de n'y point faire même allusion. Les restrictions amoncelées ressemblaient fort à celles que dans *le Mariage de Figaro* Beaumarchais énonce par l'entremise de l'amant de Suzanne...

Le théâtre ukrainien parvint pourtant, non seulement à subsister, mais à se développer. On se plia aux conditions édictées... sauf à en omettre quelques-unes; puis, on recruta sans peine des dramaturges de talent; ensuite, on eut un auditoire enthousiaste et nombreux. C'est que les pièces étaient jouées en langue ukrainienne, qu'on parlait autant que possible du pays, qu'on ne possédait point d'écoles et presque pas de littérature, que la presse et la paroles étaient garrottées.

Une revue historique, *l'Antiquité kiévienne*, éditée en russe, dirigée par un personnage agréé par les autorités, reçut la permission de paraître. On alla à elle; on essaya d'en faire un périodique ukrainien, d'y publier quelques articles littéraires.

Quels efforts ne déployait-on pas! De quel patriotisme les cœurs étaient remplis! Quelle gran-

deur l'Ukraine montrait dans sa misère quotidienne ! Mais ces pièces de théâtre où les sujets étaient si minces, cette pauvre revue asservie et paraissant dans la langue honnie pouvaient-elles suffire à un grand peuple qui se mouvait dans l'ombre et l'ignorance ?

. . .

Les Ukrainiens de Galicie ne connaissaient pas de telles souffrances, de telles privations. Mais leur lot était très médiocre. Ils ne se laissaient pas abattre, eux non plus. De puissantes voix s'élevaient de leurs rangs : celles de Pavlyk, de Terletski, de Fedkovitch, du grand poète Jean Franko. Né en 1856, mort en 1916, poète, érudit, homme politique, Jean Franko a, en de très beaux accents, dit la misère du peuple et sa foi dans l'avenir :

« Lentement, les unes après les autres, les chaînes tombent,
Les chaînes qui nous liaient à la vie qui passe.
Et la pensée s'élève peu à peu de la nuit,
Nous revivons, frères, nous revivons. »

Les Ukrainiens de Galicie s'enflamment, hurlent leur haine de la Russie, de l'autocratie. affirment leur amour des petits, des faibles et des humbles. L'Ukraine orientale, malgré toutes frontières closes. entend les cris qui montent de l'autre côté, s'enfièvre à son tour, et de profonds remous la secouent.

Ukrainiens asservis par la Russie et par l'Autriche, Ukrainiens exilés, tous affirment leur droit à l'existence, demandent la place qui leur revient parmi les nations civilisées, moins encore par des discours et des publications politiques que par des ouvrages en vers et en prose où se rencontrent les plus beaux talents : Markovitch; Stefanyk; Koby-

lanska : Samiïlenko ; Lessia Kossatch (Lessia l'Ukrainienne) ; Tobilevitch ; Bohdan Lepky ; Borys Hrintchenko ; Michel Kotsubinski, dont les nouvelles sont remarquables de psychologie et de poésie ; le plus grand historien de l'Ukraine : Michel Hrouchevski.

Détachons cette belle « évocation » de l'œuvre — où se mêlent le rêve, la mélancolie, la sensibilité, la force et le patriotisme militant — du beau poète que fut « Lessia l'Ukrainienne ». Fille du général Kossatch, Lessia mourut en 1913 à l'âge de quarante et un ans :

CONTRA SPEM SPERO (1).

« Eloignez-vous de moi, pensées, nuées d'automne...

Voici le printemps adoré.

Est-ce parmi les pleurs que la jeunesse donne

A la vie son rêve doré ?

Non, je veux rire encor, même à travers les larmes !

Je veux rire et chanter, malgré

L'infortune ! — Malgré ma douleur, pauvre charme,

Sans espoir, je veux espérer !

Sur un sol gris, je tresserai des fleurs vermeilles !

Sur la glace je sèmerai ;

Les pleurs de mon amour, les larmes de mes veilles

Brûleront le sol fissuré...

Peut-être elles naitront les fleurs qui me sont dues...

Sur un pic escarpé, je veux

Monter, sans oublier de chanter éperdue

Avec la pierre de mes vœux...

Malgré la nuit, que seule une tendresse éclaire,

Malgré la nuit, j'ouvrirai l'œil,

Et ne cesserai pas d'aimer l'étoile claire

Maîtresse de l'espoir en deuil...

(1) Cette poésie a été traduite par Mme la princesse de Tokary et M. Charles Tillac.

Où, je vais rire encor, même à travers les larmes !
Je vais rire et chanter, malgré
L'infortune ! — Malgré ma douleur, pauvre charme,
Sans espoir, je vais espérer... »

. . .

L'Ukraine orientale ne pouvait, hélas, suivre la Galicie dans ses manifestations littéraires et politiques. La rage au cœur, elle parlait bas ; entendait, sans pouvoir y applaudir, les échos de la cérémonie qui, en 1898, se déroulait à Lwow en l'honneur de Jean Kotlarevski pour commémorer le centenaire de la publication de *l'Enéide travestie*.

Cet anniversaire put néanmoins être fêté en Ukraine orientale. Les délégués venus de Galicie reçurent l'autorisation de parler en ukrainien, autorisation qu'on refusa aux orateurs du pays. Devant cette interdiction, ceux-ci ne voulurent pas prendre la parole, et, en présence des autorités, déchirèrent les feuillets de leurs discours. Un tel geste, qui aurait eu naguère de graves conséquences, ne fut pas puni. D'autres manifestations pour célébrer l'œuvre de Kotlarevski eurent lieu par la suite. La plus importante a été celle organisée en 1903, à l'occasion de l'érection d'un monument à Poltava, le pays natal de Kotlarevski. Elle dura plusieurs jours et fut une telle affirmation de patriotisme que le gouvernement défendit de fêter le centenaire de Chevtchenko.

De profonds changements allaient survenir. On les pressentait. La Russie commençait de s'apercevoir qu'elle n'arriverait jamais à abattre l'Ukraine. Il aurait fallu, pour atteindre à ce résultat, qu'elle tuât les uns après les autres tous ceux qui portaient du sang ukrainien dans les veines.

Puis, la guerre russo-japonaise éclata. La défaite et le mécontentement des masses ébranlèrent l'empire des tsars, dont l'avenir n'apparaissait plus désormais exempt de périls.

On devait essayer de ramener à soi ceux qu'on s'était profondément aliénés. En décembre 1904, le conseil des ministres examina la question ukrainienne et reconnut que l'édit de 1876 constituait une erreur. Le gouverneur de Kiev, les autres autorités, les universités de Kiev et de Kharkov, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg furent consultés et assurèrent que la politique suivie avait été très néfaste pour le peuple, au point de vue matériel comme au point de vue intellectuel. Des professeurs de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg allèrent même jusqu'à affirmer que les Ukrainiens avaient toujours eu leur langue et leur littérature propres et qu'on avait commis une très grave faute en traquant celles-ci.

. . .

Il nous semble intéressant de transcrire ici les paroles que l'économiste français Yves Guyot prononçait en 1904, alors qu'il était ministre des travaux publics : « En ce qui concerne les Ruthènes, il est évident que leur culture était de beaucoup supérieure à celle des Moscovites. Au lieu de favoriser celle-ci, les Russes l'ont au contraire entravée dans ses progrès, et leur action continue. La puissance russe ne constitue aucunement un élément civilisateur ; elle étouffe les peuples qu'elle absorbe. Elle s'est révélée ainsi de tout temps à l'égard des Ruthènes, et plus récemment à l'égard des Finlandais aussi. La chaîne qu'elle resserre encore plus étroitement autour des peuples subju-

gués depuis des siècles par le tsarisme n'est pas le véritable moyen de rendre la Russie plus forte et de conserver cette force. La Russie apparaît maintenant presque comme une grande masse gélatineuse avec un système nerveux très faible. Le despotisme russe tendait à tout constituer de cette manière, contrairement à la loi de l'évolution des peuples qui a été si bien prouvée par Herbert Spencer. La Russie ne peut se développer davantage sans devenir hétérogène. »

. . .

Avant que le gouvernement ait eu le temps de prendre une détermination concernant la langue et la littérature ukrainiennes, la révolution grondait.

Au printemps de 1905, eurent lieu les élections à la Douma. Cinquante députés formèrent la fraction ukrainienne. Ils demandaient l'autonomie immédiate de l'Ukraine, l'enseignement en langue ukrainienne, l'emploi de l'ukrainien dans l'administration et la vie publique, la garantie des intérêts nationaux des minorités.

En octobre 1905, la constitution russe naissait. Au mois de novembre, la liberté de la presse était assurée; en mai 1906, les publications non périodiques étaient libres, à leur tour. Les langues étrangères obtenaient certaines libertés.

Le bâillon de l'Ukraine se levait. Comme il allait être bon de penser tout haut, de travailler sans entraves, de porter l'instruction sur la terre des ancêtres où, à tant de misères physiques était encore venu s'ajouter tant d'ignorance !

Les Ukrainiens se mettent à la besogne avec une extrême rapidité. Le mois de juillet 1906 n'est pas révolu que trente-cinq publications périodiques

paraissent dans la langue nationale. De très nombreuses sociétés se forment pour l'éducation du peuple. Des livres voient le jour. Une édition ukrainienne des Evangiles est établie. Bien que les séminaires et les écoles diocésaines ne peuvent s'en servir, on est arrivé à un résultat étonnant si l'on pense que les publications par la Société biblique anglaise d'un Evangile ukrainien en 1880 et d'une Bible ukrainienne en 1904 ne pouvaient être importées dans le pays et que celui qui en serait trouvé porteur devait être puni comme pour un crime politique. D'autre part, que les évêques du XIX^e siècle, en majorité des Russes envoyés de Moscou, appelaient la langue ukrainienne : langue de chiens, parler des foires.

Toute la vie reprend. L'Ukraine contemple son œuvre présente et prépare celle de demain...

..

Il nous faut faire ici une étude particulière de Taras Chevtchenko, le poète national de l'Ukraine (1).

Chevtchenko vit le jour le 25 février 1814 dans un village de la province de Kiev. C'était le dernier-né d'un pauvre serf qui élevait déjà une nombreuse famille. Il avait sept ans quand il perdit sa mère et dix quand son père mourut. Celui-ci, pensant au partage de son très maigre patrimoine aurait, raconte-t-on, prononcé cette parole prophétique : « A mon fils Taras, je ne lègue rien. Ce ne sera pas un homme ordinaire : il sera ou quel-

(1) Nous nous sommes beaucoup servi, pour écrire cette étude, de l'excellent opuscule que D. Dorochenko, professeur à l'université de Prague, a consacré à *Chevtchenko, le poète national de l'Ukraine*, (avec une préface du comte Antoine Chlappe). [Edition Eugène Vyrový], Prague, 1931].

qu'un de remarquable ou un grand vaurien, donc mon héritage, de toute façon, lui serait inutile. »

L'enfant montra de très bonne heure les plus vives dispositions pour l'étude et, spécialement, pour le dessin et la peinture. Il eut vite fait d'épuiser la science du pauvre maître d'école du village et celle du peintre de la bourgade voisine, qui était surtout fort dans l'art de boire. Il osa demander au régisseur de la propriété la permission d'étudier chez un peintre du district proche. La réponse fut d'aller immédiatement, en qualité de marmiton, aux cuisines du seigneur, un Allemand russifié du nom d'Engelhardt. Taras fut promu ensuite laquais et accompagna son maître dans ses voyages à Varsovie, Vilna, Saint-Pétersbourg. Là, le seigneur, qui désirait avoir son propre peintre, l'autorisa à entrer comme élève chez un fabricant d'enseignes. Le professeur, qui ignorait tout de l'art de la peinture, occupait le jeune homme à couvrir de couleur des murs ou des clôtures à moins qu'il ne l'employât à des travaux domestiques.

Ce n'était point l'éducation qu'avait espéré le jeune homme, âgé maintenant de dix-neuf ans. Il allait promener sa rêverie dans le beau Jardin d'été tout rempli de dieux et de déesses de marbre qu'il s'essayait à copier. Il y fit une rencontre d'une importance capitale : celle d'un élève de l'Académie des beaux-arts, Sochenko, Ukrainien lui aussi, qui le présenta au fameux Carlo Brulov, professeur à l'Académie. Celui-ci reconnut tout aussitôt les beaux dons de Taras qui, malheureusement, parce qu'il était serf, ne pouvait suivre les cours de l'Académie. On demanda sa liberté, mais le seigneur refusa de la lui donner gratuitement.

Pour réunir la somme nécessaire, Brulov fit le portrait du poète russe Joukovsky, familier de la Cour. A vingt-quatre ans, car les négociations avec le seigneur furent longues, Chevtchenko était libre.

Elève favori de Carlo Brulov; ami d'artistes et de littérateurs; hôte assidu de la colonie ukrainienne, Taras Chevtchenko travaillait la peinture en même temps qu'il refaisait son instruction, si négligée jusque-là. C'est à ce moment qu'il fut visité par la muse poétique.

En 1840, il publia son premier recueil de poésie, sous le titre de *Kobzar*. Du jour au lendemain, son nom fut célèbre en Ukraine. Il y fit peu après un voyage triomphal. Petits et grands, puissants et humbles, riches et pauvres l'accueillirent avec un immense enthousiasme. La fille du prince Repnine, gouverneur général de l'Ukraine, s'éprit de lui et lui voua sa vie. Ainsi que nous l'avons vu, Chevtchenko fut nommé en 1845 professeur de dessin à l'Université de Kiev. Il voyait l'avenir se lever radieux quand un désastre s'abattit sur lui : le gouvernement apprit l'existence de la confrérie de Cyrille et Méthode dont Chevtchenko faisait partie. Cette société secrète qui avait pris pour devise la parole de l'Évangile : « Connaissez la vérité et la vérité vous affranchira » et qui s'était donné pour but l'abolition du servage, le réveil du sentiment patriotique, l'égalité et la fraternité par l'instruction et les principes de la morale chrétienne, vit tous ses membres arrêtés, amenés à Saint-Pétersbourg et condamnés.

L'emprisonnement dans une forteresse, puis la déportation en Asie centrale comme simple soldat furent le triste lot du poète et du patriote. Sur la sentence, le tsar ajouta de sa propre main : « Avec

défense d'écrire et de dessiner.» Chevtchenko traîna de longues années de misère. Son supplice était aggravé du fait de l'interdiction barbare de l'empereur. Il eut l'audace, un jour, de prendre quelques croquis de la région désolée où il était. Pour ce crime, il fut jeté pendant huit mois en prison, puis transféré dans une garnison située au bord de la mer d'Aral. Il n'avait plus qu'à attendre la mort qui mettrait fin à son atroce destinée. Mais Nicolas I^{er} mourut, et les amis du poète obtinrent d'Alexandre II sa libération. Il rentra. Sa santé était ruinée, et il s'éteignait à Saint-Pétersbourg le 26 février 1861. Quelques jours après, Alexandre II abolissait le servage...

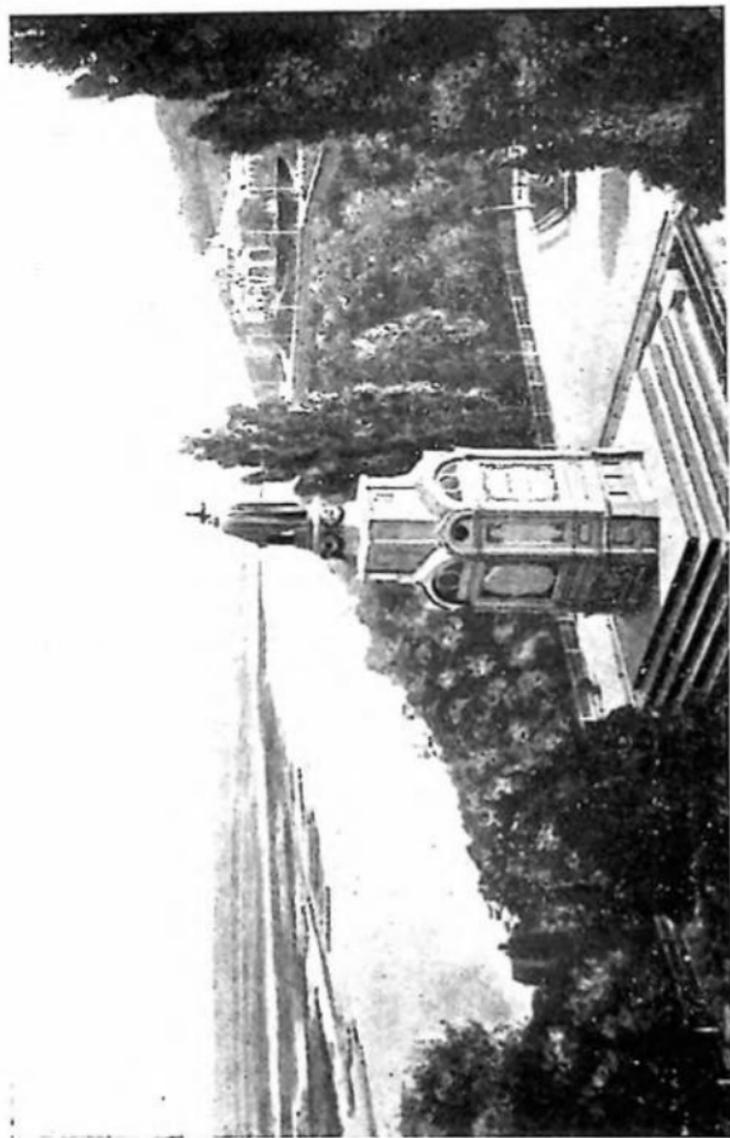
Sur le cercueil de Taras Chevtchenko fut déposée une couronne d'épines, symbole de son destin et de celui de sa patrie infortunée.

Il avait écrit ce sublime poème, intitulé *Testament*, qui devint un chant patriotique ukrainien :

« Quand je serai mort, enterrez-moi
 Au milieu de la steppe
 De mon Ukraine bien-aimée
 De façon que je voie les vastes campagnes
 Et que j'entende le Dnieper mugir.

Lorsque, de l'Ukraine à la mer bleue
 Il emportera le sang de l'ennemi
 Je quitterai ces monts et ces plaines
 Et m'en irai vers Dieu
 Prier. Mais, jusque-là,
 Je ne connais pas Dieu.

Couchez-moi et levez-vous !
 Brisez vos chaînes
 Et, du sang impur de l'ennemi
 Abreuvez la liberté !
 Puis, membres de la grande famille
 De la famille nouvelle et libre



KIEV, Monument de St-Vladimir-le-Grand, sur la rive du Dnieper

Ne m'oubliez pas et accordez-moi
Une bonne, une douce parole... »

On respecta la volonté du poète. Sa dépouille fut transportée en Ukraine et, suivie par 60.000 hommes, ensevelie près de Kaniv sur une hauteur qui domine le Dnieper. De là, une vue grandiose s'étend sur la steppe infinie. Une croix blanche s'élève sur la tombe. Vers elle, pendant la belle saison, s'acheminent des milliers de pèlerins...

En 1876, le Français Emile Durand écrivait : « Le tombeau du poète n'est jamais solitaire. Dès que les premiers rayons du printemps ont fait fondre la neige qui couvre le pays, des pèlerins d'une espèce nouvelle, de joyeux pèlerins laïques, arrivent de tous les côtés et s'arrêtent au pied du kourgan pour y passer la journée. Ils font leurs repas en plein air, s'asseyent sur le gazon, causent entre eux fraternellement et, chacun à son tour, selon leur libre fantaisie, chante les plus belles chansons du poète... »

L'œuvre de Chevtchenko est immortelle. En elle, se reflètent les aspirations et les rêves de l'Ukraine, ses souffrances et ses espoirs.

Loin de la patrie, le poète songeait à elle, à son histoire héroïque, à sa riche nature. Devant ses yeux passaient les étonnantes figures des hetmans; se déroulait tout le cortège des nymphes, des fées, des sorcières; se dessinaient les vastes steppes semées de hauts kourgans. Dans sa mémoire, revivaient les croyances populaires relatives au soleil, à la lune, aux étoiles, aux arcs-en-ciel. Un sombre voile, tissé de mélancolie, recouvrait ces grandeurs, ces légendes, ces magnificences : l'Ukraine la sainte, la valeureuse, la belle était violée et asservie...

Puis, lorsque le poète fut revenu en Ukraine, il s'aperçut que bien des fautes venaient de ses compatriotes. Ses œuvres de ce moment seront plus critiques que lyriques. Il abandonne les thèmes romantiques ayant trait aux luttes héroïques du passé contre les Polonais et les Infidèles et se tourne vers des sujets d'une actualité brûlante. C'est alors : *Aux vivants, aux morts et à ceux qui doivent naître, le Grand Caveau, la Vision et le Caucase.*

Dans *la Vision* apparaît Saint-Pétersbourg dont la construction coûta tant de misères et tant de morts. Puis, c'est une audience du tsar, rapportée avec les plus acerbes railleries. Les ombres des cosaques et de Poloubotko s'agitent, accusant Pierre I^{er} de sa cruauté, de la ruine de l'Ukraine et criant vengeance. A l'inscription : « Au premier, la seconde », que porte le monument élevé par Catherine II à la mémoire de Pierre I^{er}, Chev-tchenko répond :

« Ce premier crucifia notre Ukraine,
La seconde porta le coup de grâce à la victime... »

Le Caucase est dédié à un grand ami de Chev-tchenko : Jacques de Balmain, descendant d'une famille française établie en Ukraine et qui trouva une mort stupide en combattant contre les Circassiens, lors de la conquête du Caucase par les Russes. Ce beau et vibrant poème est un hymne à ceux qui défendent leur liberté et meurent pour elle :

« Enveloppées de brumes, les montagnes succèdent aux
[montagnes
Où tant de souffrances sont semées, où tant de sang ruisselle.
C'est là que depuis le commencement du monde
Le vautour supplicie sans cesse Prométhée.
Chaque jour que Dieu fait, il lui déchire les flancs

Il lui arrache le cœur ;
 Il le lui arrache, mais ne parvient jamais à boire tout le sang,
 Le sang qui entretient la vie.
 Le cœur ne peut pas mourir
 Et il se reprend toujours à sourire.

Notre âme ne meurt point
 Pas plus que la liberté.
 Le malin lui-même ne descend pas labourer
 Des champs au fond des mers.
 Il ne peut pas accrocher l'âme au rocher
 Pas plus que le verbe vivant.
 Il ne peut écraser la gloire de Dieu
 Du grand Dieu de la liberté... »

Les ballades, les poèmes historiques, ces merveilleuses doumas de Chevtchenko atteignent à un degré très rare d'émotion et d'amour :

« Que je vive — ou ne vive — en Ukraine :
 Qu'un ami — de mes pleurs — se souviennne,
 Ou m'oublie — étranger — en ce val :
 Cela m'est bien égal !... »

Loin des miens — et bien loin — de l'Ukraine,
 Loin de tout — que je meure — à la peine,
 Qu'au tombeau — soit mon rêve — et son mal :
 Cela m'est bien égal !... »

Sans laisser — une trace — en Ukraine,
 (O pays — glorieux — sous la chaîne !)
 Qu'en exil — mes sanglots — ne s'exhalent :
 Cela m'est bien égal !... »

A son fils — ne dira — pas le père :
 « Il est mort — prions Dieu — pour l'Ukraine ! »
 Que ce fils — prie ou non — sur ma dalle :
 Cela m'est bien égal !... »

Mais qu'un jour — je la voie — cette Ukraine,
 Assoupie — par la Ruse — et la Haine,
 Tout à coup — dans le feu — mise à mal !... »

Que j'entende — et ses cris — et son râle !
 Cela ne m'est égal, cela ne m'est égal !
 Hélas! Cela ne m'est égal!... » (1).

Combien de cœurs ont battu, d'yeux se sont mouillés à la lecture de ces créations que nous citons pêle-mêle : *A Osnovianenko ; Catherine ; Nalyvaïko ; la Nuit de Taras ; Hamalia ; Jean Pidkova ; la Sorcière ; la Nymphé ; le Lys ; la Servante ; l'Hérétique ou Jean Huss ; les Néophytes ; le Grand Caveau*, qui est une trilogie.

Une partie du *Grand Caveau* se nomme *les Trois âmes* dont voici le sujet :

Trois âmes de jeunes filles ne peuvent entrer au Paradis et, sous la forme de petits oiseaux, sont condamnées à voler tant que l'Ukraine ne se lèvera pas de son tombeau et ne connaîtra point la liberté. C'est qu'elles ont commis des fautes très graves : l'une n'a point pensé, pour éviter un grand malheur, à renverser l'eau et à briser les seaux qu'elle portait quand elle rencontra l'hetman allant prêter serment à Moscou; l'autre, à son insu, a fait boire le cheval du tsar; la troisième, sans s'en douter, a souri à Catherine II... Mais, bientôt, l'Ukraine va renaître à la vie; la pierre du tombeau va se soulever. Il faut que les trois petits oiseaux assistent à cet événement si considérable :

« La nuit va venir. Elles s'envolent vers Tchouta
 Pour mieux voir et entendre
 La chose merveilleuse qui va se passer.
 Elles s'envolent, les trois petites âmes,
 Se dirigent vers la forêt
 Et se posent sur un chêne
 Pour y passer la nuit. »

(1) Mme la Princesse de Tokary et M. Charles Tillac sont les traducteurs de cette poésie.

Le jugement que l'on doit retenir sur Chev-tchenko et son œuvre est celui du Suédois Alfred Jensen : « Taras Chev-tchenko a été non seulement un poète national, mais aussi un esprit universel, une des lumières de l'humanité. »

A quoi, selon nous, l'Ukraine ajoute : « Asservie, privée d'un chef élu, j'ai trouvé mon prophète et mon roi dans celui qui, par son génie comme par ses souffrances, par son patriotisme comme par son espérance, est mon image la plus complète, la plus vraie, la plus pure. »

.

La France qui, comme nous le verrons plus loin, a été la première nation à reconnaître la République ukrainienne fondée en 1917, à lui offrir son aide financière et technique, eut, en 1868, un geste d'une grande portée. Casimir Delamarre, qui fut député de 1852 à 1857, propriétaire du journal *la Patrie*, régent de la Banque de France, est l'auteur de la proposition suivante adressée en mai 1868 au Corps législatif :

« *Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe.* Lettre à MM. les Ministres et Commissaires du Gouvernement chargés de la défense du budget, et à MM. les Députés du Corps législatif, par Casimir Delamarre, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris et de la Société des Economistes :

Messieurs,

» Le panslavisme, vous le savez, est ce plan politique de la Russie par lequel cette puissance s'efforce d'attirer vers elle les populations slaves de

l'Autriche et de la Turquie, en se fondant sur une doctrine qui prétend que les divers groupes slaves ne forment, au point de vue ethnographique, qu'un seul et même peuple, parlant une seule et même langue, dont toutes les différences ne constitueraient que de simples dialectes.

» Mais ce que beaucoup de personnes ignorent certainement, c'est que le panslavisme, si redoutable pour la paix de l'Europe, puisqu'il ne tend à rien moins qu'au renversement de la monarchie autrichienne et de l'empire ottoman, c'est que le panslavisme est né en France, a été formulé en projet de loi en 1840 par M. Cousin, ministre de l'Instruction publique, a été soutenu par le Cabinet d'alors que présidait l'honorable M. Thiers, enfin, a été décrété par la Chambre des députés, et est resté depuis vingt-huit ans une loi *française*, renouvelée chaque année par le vote de la Chambre électorale.

» Au mois d'avril 1840, M. Cousin proposa à la Chambre des députés un projet de loi ayant pour but de créer une chaire de *langue et de littérature slaves* au Collège de France.

» — Près de 70 millions d'hommes, dit *le Moniteur* des 20 et 21 avril 1840, parlent la langue slave, et cet idiome, si riche et si varié dans ses dialectes, offre aussi au plus haut point un intérêt politique (1).

» Sur le même sujet, l'exposé des motifs s'exprime ainsi :

» Près de 70 millions d'individus parlent différents dialectes de cette langue. C'est près d'un tiers

(1) L'intérêt politique était précisément de ne pas créer une unité imaginaire qui, proclamée à Paris dans le sanctuaire intellectuel de l'Europe, est devenue le panslavisme (Note de Delamarre).

de la population européenne. *Tout l'empire russe est slave* (1).

» La discussion s'ouvrit dans la séance du 18 juin 1840 et M. Cousin vint à la tribune soutenir son exposé des motifs. Une seule protestation s'éleva, ce fut celle de M. Auquis, député.

» Le projet de loi fut voté, et, depuis cette époque, la doctrine de l'existence d'une langue slave a force de loi en France.

» Lutte donc maintenant contre le panslavisme, qui pourtant est une chose aussi monstrueuse que si nous voyions surgir un pangermanisme tendant à absorber les Etats scandinaves et l'Angleterre, ou un panlatinisme visant à fondre en un seul empire la France et les Péninsules italienne et ibérique !

» La Russie n'a pas laissé tomber dans l'oubli ce vote funeste. Elle se décida, bien qu'avec beaucoup de circonspection, à montrer publiquement le slavisme comme son second levier politique, car jusqu'alors elle ne s'était servi que de l'orthodoxie.

» Aussitôt la loi votée en France, dès le mois de juin de la même année, paraît un ukaze où, pour la première fois, le Cabinet de Saint-Petersbourg déclara qu'il était démontré, par l'histoire et par l'opinion publique de l'Europe, que les Grands Russes sont unis aux Russes Blancs et aux Petits Russes par les liens d'une commune origine slave.

» Depuis cette époque, le gouvernement de Saint-Petersbourg n'a fait qu'accuser chaque jour davan-

(1) Quelle monstruosité! Sans parler des Grands-Russes ou Moscovites, les Tatars, que depuis un siècle la Russie ne cesse de conquérir, sont-ils slaves? La Sibérie est-elle slave? La Finlande, la Laponie, l'Esthonie, les Arméniens, la Géorgie, la Bessarabie, le Caucase sont-ils slaves? C'est tellement monstrueux que l'on reste confondu à la pensée qu'un ministre de l'Instruction publique de France ait pu approuver une pareille énormité. Le ministre de l'Instruction publique de St-Petersbourg ne parlerait pas autrement (Note de Delamarre).

tage son rôle de prétendu protecteur des Slaves, et ses savants, se fondant sur la *loi française* qui proclamait une unité absurde, n'ont cessé d'enseigner partout cette unité elle-même, prétendant que le *slave* que nous venions d'inventer si à propos et qu'il fallait bien au nom de la loi reconnaître quelque part, ne pouvait être que le *russe* et que toutes les autres langues slaves n'étaient que des dialectes de celui-ci.

» Ces erreurs scientifiques sont propagées partout par la Russie. A l'intérieur de l'empire, elles deviennent le prétexte de cérémonies publiques destinées à frapper l'imagination du peuple russe; au dehors, elles sont un puissant moyen de propagande; témoin le faux monument historique de Novgorod élevé en 1862, le Congrès panslave de Moscou de l'année dernière, les fêtes toutes récentes de Prague et celle de Saint-Pétersbourg du 23 mai courant, en l'honneur des saints Cyrille et Méthode, dans la personne desquels on veut personifier le slavisme.

» C'est le moment pour la France de renoncer à enseigner ces erreurs.

» Oui, reconnaissons sans hésitation que MM. Thiers et Cousin se sont trompés, et, sans récriminer contre personne, sans rappeler l'isolement de la France en 1840 et les désirs du Cabinet de se rapprocher momentanément de la Russie, même en sacrifiant l'avenir, cessons d'enseigner une chose qui n'existe pas, c'est-à-dire une langue slave; cessons d'appeler la chaire du Collège de France chaire de *langue et de littérature slaves*, afin qu'il n'y ait pas un jour *un seul peuple slave*, qui cette fois s'appellera bien *russe*.

» A partir de 1869, donnons donc à cette chaire le

titre officiel de chaire *des langues et des littératures slaves*; non seulement le contre-coup de notre décision se fera vivement sentir à St-Pétersbourg, qui verra brisée entre ses mains l'arme scientifique que nous lui avons forgée comme à plaisir, mais les véritables Slaves seront grandement reconnaissants à la France de la justice qu'elle leur aura rendue.

» On voit que, pour combattre le panslavisme, *la plus grande menace de l'avenir*, nous ne demandons ici ni aggravation des charges du budget, ni alignement de gros bataillons, mais simplement la substitution d'un pluriel à un singulier. »

Cette proposition, défendue par Carnot, fut adoptée à l'unanimité le 17 juillet 1868 et acceptée par le ministère. L'empereur signa le 20 novembre suivant un décret changeant le singulier en pluriel.

Casimir Delamarre triomphait. Il ne s'en tint pas là. En effet, en février 1869, il adressa une « Pétition au Sénat de l'Empire demandant une réforme dans l'enseignement de l'histoire », pétition intitulée : *Un peuple européen de quinze millions oublié devant l'histoire* (1). En voici de larges extraits qui en montreront l'intérêt considérable :

« Monsieur le Président, Messieurs les Sénateurs,

» Il existe un immense empire qui recouvre la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, qui menace à la fois l'Autriche et la Turquie, la Perse, l'Inde et la Chine. Cet empire qui s'accroît sans cesse, c'est l'empire de Russie.

» Il est composé d'une mosaïque de peuples dont la plupart frémissent sous le joug et il a été formé

(1) La Justice commande de noter que le nom de Casimir Delamarre a été tiré de l'oubli par un journaliste ukrainien, M. Jeremijev qui, en 1928, a donné certaines parties de l'œuvre de Delamarre dans la revue *Prométhée*, « organe de défense nationale des peuples du Caucase (Géorgie, Azerbaïdjan, Caucase du Nord), de l'Ukraine et du Turkestan ».

par la conquête de l'un de ces peuples sur tous les autres. Les Moscovites sont le peuple conquérant; quant aux peuples conquis, la liste en serait infinie; bornons-nous à citer les Ruthènes, les Lithuaniens et les Polonais, dont il sera question dans cette pétition.

» La réunion arbitraire en une prétendue unité de plusieurs peuples qui parlent des langues slaves, profite directement au panslavisme, qui n'est pas autre chose que cette réunion même.

» Elle a pourtant lieu sous nos yeux. Nous voyons, en effet, l'enseignement universitaire confondre deux peuples en réalité dissemblables, bien plus, réellement opposés, et par leurs civilisations contradictoires, et par toutes les traditions de leur histoire.

» Ces deux peuples sont les Moscovites et les Ruthènes, confondus sous le nom commun de Russes.

» Cette confusion intentionnelle a permis aux Moscovites d'absorber jusqu'à l'histoire même des Ruthènes, comme si un fait politique postérieur pouvait réagir sur l'histoire des époques antérieures.

» Il est donc vrai de dire qu'il y a en Europe un peuple oublié devant l'histoire, auquel seul s'appliquaient autrefois, les noms de Russe et de Russe, c'est le peuple ruthène, nation de quinze millions d'hommes (1), c'est-à-dire aussi nombreuse que les habitants de l'Espagne, trois fois plus considérable que ceux de la Bohême, égale enfin à tous les sujets de la couronne de Saint-Étienne.

(1) Cette nation en compte aujourd'hui plus de trente-sept millions.

» Ce peuple est-il anéanti ? Assurément non. Il existe; il a une histoire qui ne se confond pas avec celle de la Pologne, encore moins avec celle de la Moscovie; il a ses traditions; il a sa langue, à la fois différente du russe et du polonais; il possède enfin son individualité marquée, qu'il ne cesse de revendiquer.

» L'histoire doit donc aux Ruthènes de les distinguer nettement et des Moscovites et des Polonais, parce qu'ils en furent distincts dans le passé comme ils en sont distincts dans le présent.

» Nous demandons donc que, par de très brèves additions aux programmes pour l'enseignement de l'histoire, la séparation de l'histoire de ces trois peuples soit effectuée par les périodes où elle fut distincte, et que leurs noms particuliers leur soient restitués durant ces mêmes périodes, par cette raison que les trois noms de Polonais, Ruthènes et Moscovites sont les seuls qui permettent aujourd'hui de distinguer nettement les trois peuples.

» Le programme officiel ne mentionne la Russie pour la première fois qu'avec le nom de Pierre le Grand, et encore à l'occasion d'un fait accidentel, de sa lutte avec Charles XII.

» Ce n'est pas là caractériser l'histoire de la Moscovie. Ce duel glorieux ne fut qu'un épisode passager; la lutte caractéristique qui seule peut faire comprendre le rôle des Moscovites en Europe, ce sont les combats séculaires livrés aux Ruthènes et aux ducs russiens qui les gouvernaient, ensuite au grand-duché de Lithuanie, qui avait absorbé ces derniers, puis enfin à la République de Pologne, dont les limites embrassèrent plus tard le grand-duché de Lithuanie, volontairement uni à elle.

» En réalité, quels qu'aient été les noms politiques des régions habitées par les Ruthènes, c'est ce peuple, seul d'abord, aidé plus tard par les Lithuaniens et ensuite par les Polonais, qui supporte depuis sept siècles l'effort sans cesse renouvelé des Moscovites marchant sur l'Europe comme ils y marchent encore.

» Cette continuité des attaques de la Moscovie contre les populations slaves du Dnieper et, en leur personne, contre les peuples européens, constitue le caractère primordial de l'histoire de l'Europe orientale et cependant le programme n'en laisse pas soupçonner l'existence.

» Bien plus, le nom même des Moscovites et celui du Tsarat de Moscovie sont également oubliés. Les jeunes gens sortant des lycées ignorent le nom du peuple qui a fondé le plus vaste des empires, qui a conquis les Ruthènes, les Lithuaniens et les Polonais, et tant d'autres nations.

» Ils ignorent que tous les prédécesseurs de Pierre le Grand étaient tsars de Moscovie et autocrates des Moscovites et que ce prince lui-même ne put se faire décerner, par son propre Sénat, le titre d'empereur de toute la Russie (1^{er} novembre 1721) qu'à la suite de la bataille de Poltava (1709) qui l'avait rendu maître de la Petite-Russie, pays habité par les Ruthènes. C'était la première Russie conquise par les Moscovites. *Note.* — C'est l'Europe entière qui fut vaincue avec Charles XII à Poltava. Le lendemain de cette victoire, pour la première fois les Moscovites mirent définitivement le pied en Europe en s'emparant de la Petite-Russie.

» Cette victoire est si importante à leurs yeux qu'encore aujourd'hui elle est l'objet d'une fête

officielle et religieuse dans tout l'empire, bien que les fêtes commémoratives d'autres victoires aient été supprimées.

» Actuellement encore, les Ruthènes, dits Petits-Russes, ne donnent pas le nom de Russes aux Moscovites; ils revendiquent leur autonomie et sont considérés par le gouvernement de St-Pétersbourg comme des ennemis plus dangereux même que les Polonais.

» A peine fondée, le rôle de la Moscovie se dessinait : attaquer et détruire les Slaves du Dnieper, que nous appelons aujourd'hui Ruthènes, et marcher à l'ouest.

» Ce rôle ne s'est pas démenti : après le Dnieper, le tour de la Vistule est venu; après la Vistule viendront les Carpathes, le Danube et le Bosphore, si l'Europe divisée laisse faire.

» Cette détermination des véritables origines de l'empire russe est le plus important des enseignements de l'histoire.

» L'histoire des Ruthènes est en effet oubliée en entier, puisqu'on les présente comme ne faisant qu'un avec celle de la Moscovie. En séparant les Ruthènes des Moscovites, on brisera d'un seul coup toutes les attaches de ces derniers avec les peuples slaves.

» En résumé, nous ne demandons pas autre chose que l'insertion de ces lignes au programme. D'un mot, le Sénat peut la provoquer; ce mot, le patriotisme éclairé de MM. les sénateurs le leur fera prononcer.

» Ainsi se trouvera renversé l'échafaudage historico-politique que la Moscovie a mis *un siècle* à

construire; il sera détruit, car les professeurs d'histoire seront amenés à distinguer les Ruthènes des Moscovites et à caractériser le rôle destructeur des Moscovites en Europe, dont l'empire n'a d'autre loi de formation et d'existence que la conquête. »

La France était à la veille de la guerre de 1870...

. . .

Il convient d'examiner maintenant le caractère et le type physique de l'Ukrainien, son costume, sa demeure.

La gaieté et la mélancolie, mais non point la grosse joie et la tristesse morne; la saine raison, hostile au mysticisme; l'acceptation vaillante de la vie, exempte de fatalisme, voilà de quoi est faite l'âme ukrainienne.

Cette âme occidentale aime à se traduire par la chanson où passent ses peines et ses satisfactions, ses labeurs et ses rêves.

L'Ukrainien est agriculteur et soldat. Il ne possède aucune disposition pour le commerce et n'a point les initiatives du conquérant. Pleinement confiant en ses chefs, il accomplit tout son devoir et les suivra s'ils lui ordonnent de combattre en territoire étranger, mais il trouvera sa vraie félicité dans son travail quotidien, sur la terre fertile de son pays qu'il aime et qu'il veut garder. Il estime que le bien qui lui est venu de ses aïeux ou qu'il a créé et fait fructifier est à lui et seulement à lui. Son économie, ses efforts l'ont rendu propriétaire et il ne parviendrait jamais à comprendre que cette propriété pût être à tous, sans être à personne.

Il n'a pu conserver le type purement slave. Sa patrie, située entre l'Europe gréco-romaine et germanique et l'Asie babylonienne, persane, hindoue, arabe et turco-tatare, a vu passer trop de peuples. Il est blond ou brun, et son amour du chant et de la danse l'apparente aux habitants des contrées de l'Europe méridionale.

La femme ukrainienne est souvent très belle. Selon l'idéal, elle doit être fine et grande, posséder des sourcils noirs, des yeux bruns et une figure blanche.

. . .

Le costume national est resté dans le peuple plus longtemps que dans les classes élevées auxquelles les autorités russes avaient interdit de le porter. Les Soviets ont continué, là encore, les traditions du tsarisme et obligé les paysans de s'habiller en veston et blouse ou robe des citadins.

Les femmes de la noblesse avaient des chemises brodées, en toile très fine ou en soie; leurs jupes étaient fréquemment composées de deux pans de tissu de soie ou de fine laine multicolore; le corsage long, taillé dans le velours s'enrichissait de fourrure rare : zibeline, martre ou astrakan. Elles se coiffaient d'une toque bordée de la même fourrure et jetaient parfois sur leurs épaules un châle de cachemire blanc ou de couleur voyante. Pendant tout le XVIII^e siècle, une mode se maintint qui était une combinaison de la chemise-blouse ukrainienne avec la robe française du XVII^e siècle : on dirait, en regardant les tableaux représentant ces belles dames, voir des duchesses et des marquises de la cour de Louis XIV en partie de plaisir à la campagne.

Les costumes des gentilshommes ukrainiens ressemblaient beaucoup à ceux des gentilshommes de Perse et de Turquie. C'est de ces pays que venaient la soie et, souvent, la mode, les belles armes : sabres, yatagans, poignards, masses d'armes. Ces armes, à la poignée et au fourreau richement guillochés, ornés de pierres précieuses, aux lames de Bagdad ou de Damas, faisaient la joie et l'orgueil des guerriers et des seigneurs.

Les hommes aimaient, de leur côté, à imiter les grands seigneurs de Constantinople ou de Téhéran par la beauté et la richesse de leurs costumes où la soie brodée et lamée, le riche velours, le drap fin se mélangeaient à du maroquin admirablement tanné et travaillé.

Le costume masculin consistait en une culotte très large, des bottes de maroquin noir, vert, rouge ou jaune, un justaucorps ou un pourpoint assez long en soie claire ou lamée d'argent avec petit col montant ; on endossait ensuite une sorte de redingote, appelée en France : la polonaise, de même étoffe que la culotte ou bien, si celle-ci était en drap bleu ou rouge, de velours noir ou d'un riche drap foncé. Cette redingote possédait très souvent des manches qui s'ouvraient du haut en bas. Pour les grandes occasions : fêtes, visites solennelles, elles se rejetaient en arrière pour montrer les manches de soie du justaucorps ou du pourpoint. Sur ces vêtements, on enroulait une ceinture en soie fine, produit d'un travail minutieux d'ouvriers experts, dont les dessins étaient fort variés : fleurs, bandes multicolores, passements de fil d'or ou d'argent. On se coiffait d'une toque fourrée de zibeline, d'astrakan, de martre ou de castor, ornée d'un panache de plumes de héron ou d'autruche.



Taras CHEVTCHENKO

Les épaules étaient garanties par une pelisse de velours ou de drap souvent de même couleur que le fond de la toque, et doublée d'une fourrure de haut prix. Ce superbe costume était celui que portait volontiers, avec quelques modifications, l'impétueux Murat.

Les femmes du peuple, renommées pour leur habileté dans le tissage et la broderie (1), s'habillent de toile et de grosse laine. Elles revêtent une chemise de toile blanche dont tout le devant, les manches, les poignets, sont recouverts de broderies fort artistiques, de couleur rouge et noire, blanche ou bise. Vient ensuite un jupon très collant de forte laine, un tablier plat à rayures. Un corselet noir sans manches, avec basque, parfois soutaché tout autour, complète souvent le costume. Les femmes mariées entourent leur tête d'un fichu artistiquement noué à la manière d'un turban (c'est une imitation de l'Orient où il est interdit à une femme mariée de montrer ses cheveux). Les jeunes filles portent le fichu seulement jeté sur la tête ou une coiffe, ornée de rubans et de fleurs, posée sur leurs cheveux soigneusement tressés ; en hiver, elles endossent des pelisses en peau de mouton blanc, très bien tannées, sans doublure, mais rehaussées de broderies diversement coloriées sur les coutures, aux boutonsnières et autour des poches. La coupe en est presque masculine.

Les hommes du peuple s'habillent de culottes en drap bleu ou noir, de longues bottes, de chemises blanches dont les poignets, le col et le devant sont brodés en blanc ou en noir et rouge ; de pour-

(1) L'art populaire ukrainien n'a point seulement créé des broderies connues pour leur beauté ; il a eu aussi, dans la fabrication des tapis, la sculpture sur bois, la poterie, la verrerie, les ouvrages en cuir, apporter une ornementation d'un grand caractère prouvant une très ancienne tradition artistique.

points en drap noir ou bleu serrés à la taille par une ceinture en tissu de laine ou de cuir ouvragé et garni de clous en cuivre. Pour l'été, ils remplacent la culotte de drap et les bottes par un large pantalon de toile blanche et des souliers bas ou des chaussons en cuir fort. Leur coiffure est un bonnet d'astrakan noir ou gris ou un chapeau de paille à larges bords qu'on fabrique soi-même. Le rôle de pardessus est rempli par un justaucorps en gros drap noir, serré à la taille, ou par une pelisse semblable à celle que portent les femmes, mais un peu plus longue.

. . .

Les châteaux sont peu nombreux à cause des immenses domaines. Ils ont été construits pour la plupart aux XVIII^e et XIX^e siècles dans le plus pur style Louis XVI ou Empire. Celui-ci fut toujours très aimé, d'abord parce qu'il s'adapte excellemment au paysage ukrainien, ensuite parce qu'on admira profondément Napoléon I^{er}, à tel point qu'il n'y avait pour ainsi dire pas de demeure importante qui ne possédât un tableau ou un buste de l'empereur français.

On rencontre très peu de châteaux forts; ils ont été presque tous détruits par les invasions et les guerres continuelles. Il en subsiste un de grande beauté, celui de Kamenetz de Podolie, construit sur un rocher à l'extrémité de la ville. Ses fondements ont été jetés au XIV^e siècle par les princes Koryatowicz, qui reçurent la Podolie en apanage. Il fut reconstruit à plusieurs reprises par les Polonais qui y tinrent une forte garnison au XVII^e siècle. Les Turcs s'y installèrent vers 1663 et y restèrent plus de vingt-cinq ans. Un gracieux minaret,

accolé à une église et couronné, plus tard, par une statue de la Vierge, rappelle l'époque de l'alliance ukraïno-turque sous l'hetman Pierre Dorochenko. Quoique très enlaidi par les Russes qui, sans compter d'autres dommages, supprimèrent la porte ronde, pour faire disparaître les armoiries rappelant l'ancienne splendeur et la plaque commémorant le séjour qu'y fit le roi de Pologne Stanislas-Auguste, le château conserve un bel aspect. On dirait une décoration théâtrale dressée là pour une féerie, au-dessus de la rivière Smotrytch.

Les maisons des paysans ukraïniens se différencient étonnamment des demeures des paysans russes. Celles-ci, construites en bois non façonné ni peint, pas même blanchi, sans que la plupart du temps un jardin les entoure ou un arbre les accompagne, se profilent presque hostiles sur un ciel sombre. Tandis qu'en Ukraine, la « khata » — c'est-à-dire la maison de campagne — bâtie presque toujours en bois passé au lait de chaux, est toute reluisante; surmontée d'un toit très haut de chaume de seigle, précédée d'une cour qui, durant la moisson, est pleine de céréales et, pendant l'hiver, du bétail qu'on ne peut envoyer aux pâturages couverts de neige, elle voit se presser autour d'elle l'écurie, l'étable, la remise, le grenier, le poulailler, le pigeonnier; un jardin et un verger la suivent. Entourée d'une clôture de branchages tressés comme des paniers où s'ouvrent des portes à claire-voie, elle est toute enfouie dans la verdure et les fleurs : roses, guimauves, dahlias, marguerites.

. . .

Nous avons dit et montré que l'architecture ukraïtienne a son caractère propre. Ses belles égli-

ses anciennes sont une affirmation d'un art original qui meurt en 1830, date de l'interdiction de construire sans l'autorisation et les instructions du synode de Saint-Pétersbourg. Depuis ce temps, le style moscovite, absolument déplacé sur cette terre parfumée des influences occidentales, au paysage souriant, sous ce ciel lumineux, exista seul en son incohérence et son étrangeté. Ces bâtisses n'acceptèrent point d'œuvres d'art ukrainiennes et s'ornèrent d'affreuses peintures. Elles continrent les icones autorisées qui, fabriquées en grand par la Russie, se déversaient sur l'Ukraine et sur tout l'Orient orthodoxe.

En peinture, Taras Chevchenko — dont le maître fut, comme on sait, son admirable bienfaiteur Carlo Brulov, professeur à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg — laissa des paysages et des portraits qui sont l'affirmation d'un talent de premier ordre.

Le plus grand nom de cete époque fut Démétrius Levitski (1738-1822), fils de Georges Levitski, dont nous avons parlé. Démétrius grandit sous l'influence de son père, exerça d'abord son art à Kiev, puis partit, sur l'ordre du tsar, pour Saint-Pétersbourg, comme le firent bien d'autres artistes ukrainiens : peintres, compositeurs, chanteurs. Là, se développèrent son talent de portraitiste et son génie de coloriste qui le placèrent au rang des très grands peintres et l'apparentèrent à Goya en même temps qu'à Vélasquez. La société russe s'engouait à cette époque de la culture européenne, lui faisait des emprunts en tous les domaines, suivait ses modes sans se soucier si elles convenaient à sa race, à sa façon de vivre et de penser. Les pommettes d'un descendant mongol

étaient fardées du rouge importé de Paris; une perruque très occidentale recouvrait une tête aux yeux très obliquement fendus. C'est cette société bizarre que peignit Levitski avec cet humour le plus aigu, cette psychologie la plus fine qu'on trouve si fréquemment chez les Ukrainiens. L'aristocratie russe était riche, le peintre laborieux. Aussi possède-t-on de Démétrius Levitski plus de cent tableaux authentiques. L'un d'eux se trouve au Louvre, le « Portrait de la princesse Galitzine ». Ce n'est malheureusement qu'une étude de tête, où, par conséquent, l'on ne peut se rendre compte de la maîtrise du coloriste. On entrevoit cette maîtrise dans quelques copies de miniatures, provenant de la collection Schlichting, que possède également le Louvre.

La collection Schlichting contient aussi un « Portrait d'Elisabeth, impératrice de Russie » qu'un compatriote de Levitski, et qui fut son élève, peignit en 1813. Cet artiste V. Borovikovski (1757-1825), ancien officier ukrainien, travailla d'abord en Ukraine, puis, vers l'âge de trente ans, alla rejoindre Démétrius Levitski à Saint-Pétersbourg. Borovikovski, dont le musée de Genève conserve un excellent portrait de Diderot, atteignit à une grande notoriété, devint le chef d'une importante école et peintre de la cour impériale d'Alexandre I^{er}. Inférieur comme coloriste à son maître, il mit dans son œuvre bien plus de sentiment, de mélancolie, d'intimité, d'indulgence.



CHAPITRE XI

L'UKRAINE, enfiévrée, marche de l'avant. Tant d'années ont été perdues qu'il convient de se hâter. Les intellectuels et les politiques veulent employer toutes leurs ressources, toutes leurs facultés, tous leurs efforts pour éclairer la grande masse de la population qui a vécu dans la peine et dans l'ignorance et qui possède maintenant des représentants à la Douma tout prêts à exprimer ses vœux.

Le pays, qui contient tant de trésors cachés et d'énergies latentes, va se lever et crier au monde sa joie immense, profonde de pouvoir respirer, penser, parler, écrire, vivre enfin. Il entend les bruits de la lutte qui se déroule en Autriche et à laquelle les frères de Galicie prennent part avec ardeur pour obtenir le suffrage égal, direct et au scrutin secret.

Les brumes se dissipent. Le soleil se lève, éclairant la route de la liberté...

Cette route n'était pas si unie ni si courte qu'on le pensait. Déjà, en Russie, les applaudissements cessaient, les explosions de joie tombaient. La réaction, un moment déconcertée et hésitante, avait bientôt repris sa cohésion et son assurance, passait à l'offensive. Au lieu des heureuses réfor-

mes qui devaient suivre de près les élections, on ne vit que descentes de police, condamnations à mort, assassinats.

Pour avoir voulu blâmer de tels procédés, la Douma fut dissoute. Ses membres, en grande majorité, protestèrent contre ce coup de force. Ils furent emprisonnés et privés de leurs droits politiques. La première Douma n'avait pas duré trois mois. Une seconde fut élue; l'opposition y était encore trop forte; elle suivit le sort de la précédente. D'autres élections donneraient fort probablement des résultats semblables. Il fallait donc altérer la loi, placer le scrutin dans la main de l'administration. C'est ce qu'on fit. La troisième Douma se différenciait grandement de ses devancières. A tel point que l'Ukraine, qui était représentée dans les deux premières Doumas par un nombre important de députés, n'en eut plus aucun. Elle n'avait rien obtenu jusqu'ici à cause d'une procédure législative extrêmement compliquée. Comment, à présent, une seule de ses revendications pourrait-elle être acceptée ou même entendue? Elle ne parvint même pas à faire introduire la langue maternelle dans ses écoles primaires.

Des livres paraissaient en ukrainien sans avoir besoin de passer par la censure. Cependant, s'il semblait qu'on possédât la tranquillité, on n'était pas exempt de procès politiques fort dangereux. Les journaux n'avaient à craindre ni la censure ni les procès; mais l'administration leur cherchait souvent noise et regardait leurs abonnés d'un mauvais œil; ils ne parvenaient jamais aux ouvriers et aux paysans, tellement étaient curieux les caprices de la poste.

Les organisations ukrainiennes ne pouvaient se

fonder ou, si elles existaient déjà, devaient disparaître. En 1908, les Ukrainiens de Poltava, ayant reçu la défense de se réunir, en appelèrent au Sénat qui se borna à répondre que l'existence de telles organisations n'était pas désirable. Peu de temps après, le premier ministre Stolypine expédia une circulaire où il disait que le gouvernement continuerait de lutter contre un particularisme en Ukraine de quelque côté et pour quelque but qu'il s'exerce. Il est à noter que dans cette circulaire, Stolypine plaçait les Ukrainiens parmi les allogènes. Oubliait-il donc cette mirifique fable de « l'unité du peuple russe » ? En 1910, la très importante « Société d'enseignement populaire » de Kiev fut fermée.

. . .

Les Ukrainiens de Galicie vivaient des temps moins sombres, mais la loi de réforme électorale pour laquelle ils avaient longtemps combattu était appliquée de telle façon qu'ils ne possédaient qu'un mandat pour 150.000 électeurs, tandis que les Polonais en avaient un pour 80.000 et les Allemands pour 40.000. D'autre part, les diètes provinciales devaient établir elles-mêmes le règlement de leurs élections. La réforme, telle qu'elle se trouvait réalisée, faisait naître une opposition des nationalités. Polonais et Ukrainiens se heurtèrent si violemment que tous rapports entre eux furent brisés.

La discorde profonde devint une hostilité déclarée quand on fit courir le bruit absurde que les organisations ukrainiennes recevaient de l'argent allemand. Le ministre Sazonoff osa se faire l'écho d'une telle accusation à la tribune même de la Douma.

Pendant ce temps, un orage se préparait. Depuis

l'annexion de la Bosnie, les relations austro-russes se tendaient à l'extrême. L'occasion allait probablement naître de pouvoir écraser le mouvement ukrainien qui se développait sans arrêt.

Cette occasion arriva. Mais à propos d'un abominable cataclysme, la Grande Guerre. Durant plus de quatre années, la misère et la mort seront le lot de millions d'hommes. Le monde, touché dans ses œuvres vives, blessé profondément dans ses idéaux de moralité et de civilisation, verra l'anéantissement d'efforts séculaires, et, vingt ans après le déclenchement de la catastrophe, ne parviendra pas encore à retrouver sa stabilité, son calme, les éléments d'une prospérité.

La guerre affreuse est venue. Les instincts barbares, contenus jusqu'alors par la nécessité, vont se donner libre cours. La Russie qui, depuis longtemps, opprimait l'Ukraine pour son séparatisme, son désir d'émancipation, était obligée de maintenir l'aspect extérieur d'un pays sagement gouverné. Maintenant que les appétits pouvaient, au milieu de la tourmente, s'assouvir, la Russie se montra sous son jour véritable : la guerre déclarée, elle donna le signal d'une atroce persécution. Les patriotes furent aussitôt jetés en prison, les organisations ukrainiennes supprimées, les publications mises dans l'impossibilité de paraître.

Quand les Russes pénétrèrent en Galicie, les maux s'aggravèrent encore. On fusilla sans procès, au hasard. On les tenait enfin ces Ukrainiens de Galicie qui ne cessaient point de proclamer leur patriotisme et leur haine de la Russie, ces ennemis mortels qui devaient sûrement être les suppôts de l'Autriche. Eux qui se réjouissaient d'être, malgré le terrible joug tsariste, réunis aux Ukrainiens de

Russie, eurent à souffrir d'abominables calamités auxquelles ils ne s'attendaient pas, bien qu'ils connussent de longue date ce dont était capable le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Intellectuels, gens des villes, gens des campagnes, femmes, vieillards, enfants étaient emprisonnés, déportés en Russie orientale, en Sibérie. Une foule lamentable s'achemina dans la pire détresse morale et physique vers des terres hostiles. C'était dans l'automne de 1914. Quand les Russes reprirent l'offensive en Galicie et en Volhynie au printemps de 1915, les persécutions recommencèrent. D'autres envois durent se presser sur la route sombre de l'exil : vers Moscou, Kazan, Simbirsk. Il y eut de nombreux décès, des cas de folie. Les villages furent incendiés, les troupeaux enlevés...

Tous les efforts des Ukrainiens de Galicie étaient anéantis; leur langue même dut céder la place au polonais et au russe.

. . .

Malgré de pareilles abominations, on se tromperait, comme se sont trompés les Russes, si l'on pensait que cette fois enfin le patriotisme ukrainien était abattu. On ne perdait pas courage; on continuait d'espérer... Entre mille autres témoignages, nous possédons celui de l'éminent historien et homme d'Etat Michel Hrouchevsky (1) qui fut, lui aussi, arrêté et exilé. On percevait l'affaiblissement de l'odieux régime. On attendait sa chute. On y aidait peut-être.

Au mois de mars 1917, sous la poussée à la fois extérieure et intérieure, la révolution éclata. Des

(1) Il est à peine besoin de dire que les travaux de celui qu'on doit considérer comme le plus grand historien de son pays nous ont puissamment servi pour l'élaboration d'une partie de cet ouvrage.

Ukrainiens s'y trouvaient au premier rang. Ils avaient préparé le soulèvement d'un des régiments de la garde, formé presque exclusivement de leurs frères. La nouvelle de la fin du tsarisme arriva en Ukraine. Malgré l'éloignement des patriotes, l'absence des organisations autorisées et de la presse, le rassemblement s'effectua avec une grande rapidité. Dirigée par des intellectuels, des étudiants, la révolution se développa en Ukraine sous le signe de la conquête de l'autonomie ou de l'indépendance. Et le 20 mars 1917, la Rada centrale, c'est-à-dire l'Assemblée ukrainienne, était installée à Kiev. Immédiatement, le peuple reconnut la Rada comme représentant la nation.

Il fallait qu'une manifestation grandiose marquât cette date mémorable qui voyait l'Ukraine libérée de ses chaînes. Elle fut fixée au 1^{er} avril. La place Sainte-Sophie, lieu de la réunion, s'emplit d'une foule soulevée d'émotion et d'enthousiasme. On résolut aussitôt d'organiser le plus vite possible l'autonomie du pays et d'entrer en pourparlers avec le nouveau gouvernement russe pour qu'il reconnût cette autonomie s'il voulait entretenir de bonnes relations avec l'Ukraine et compter sur sa sympathie.

Du 18 au 23 avril se tint un congrès national convoqué par la Rada centrale pour procéder aux élections. Près de 900 mandataires répondirent à l'appel. La nouvelle Rada — dont le président, qui était en même temps le chef de l'Etat, fut Michel Hrouchevsky — comptait 810 membres, députés des provinces, des organisations militaires, paysannes et ouvrières, des minorités nationales (russe, polonaise, juive, tatare, etc.). Elle avait pour but l'organisation de l'autonomie de l'Ukraine et la

fédération de la Russie. Mais elle dut sans tarder s'occuper de la défense des intérêts matériels de la nation quand elle apprit que la Russie cherchait à centraliser les richesses du pays.

Puis, la plus importante question fut l'organisation de l'armée nationale. Quatre millions d'Ukrainiens avaient été mobilisés. Ils représentaient la grande force vive de la patrie. Ils savaient ce qu'ils voulaient. Ils demandèrent que des unités militaires exclusivement ukrainiennes fussent créées et qu'aucun Ukrainien ne fût enrégimenté ailleurs que dans le pays. Sur leurs injonctions, la Rada envoya des délégués à Saint-Pétersbourg pour réclamer une réponse nette au sujet de l'attitude que le pouvoir russe comptait prendre vis-à-vis de l'Ukraine. Encore une fois, on demandait la reconnaissance formelle de l'autonomie du pays, la fin de la violation — qui durait depuis 263 ans — du traité de Pereïaslav. Pourquoi attendait-on, pourquoi tergiversait-on quand déjà la Finlande avait recouvré sa constitution et la Pologne son indépendance ?

Le conseil des ministres russe, après avoir institué une commission spéciale pour examiner la réclamation ukrainienne, fit enfin savoir qu'elle refusait d'admettre les revendications de la Rada, que cette assemblée ne paraissait pas, du reste, représenter le peuple ukrainien.

Un grand congrès de paysans était réuni à Kiev quand la réponse de Saint-Pétersbourg arriva. On en fut indigné. Le congrès se sépara après avoir affirmé que la Rada centrale était bien l'expression de la volonté populaire et procéda à la nomination des membres devant participer aux travaux de l'assemblée.

Presque au même moment, nonobstant l'interdic-

tion du ministre de la guerre russe, eut lieu le second congrès militaire auquel étaient représentés les Ukrainiens de l'armée tout entière, tandis que les unités du front, faute de temps, n'avaient pu faire entendre leurs voix lors du premier. Malgré la résistance du gouvernement russe à reconnaître les droits du peuple ukrainien, les soldats affirmèrent qu'ils ne quitteraient pas Kiev avant que ces droits fussent admis, et tous les délégués, y compris ceux des ouvriers, qui arrivèrent quelques semaines après, entendirent que la Rada organisât l'autonomie du pays sans se soucier du gouvernement russe. C'est ce qu'elle fit. Par son premier « universal » (ce terme fut employé pour les proclamations de première importance), publié le 23 juin, elle demanda que tous s'unissent pour collaborer à l'œuvre de liberté, qu'un impôt national fût voté afin de faire face aux dépenses nécessaires à l'organisation du pays. L'Ukraine avait parlé, et non point une poignée d'intellectuels, comme les Russes aimaient à le dire. Quelques jours après, la Rada possédait son organe exécutif dans le « Secrétariat général ».

Le peuple était derrière ses représentants et applaudissait aux décisions de la Rada. Le gouvernement russe devant cette unanimité, comprit enfin qu'il était indispensable de s'entendre avec l'Ukraine. Kerensky, Tsereteli, Terechtchenko arrivèrent à Kiev. On reconnaissait une autonomie de fait, mais on n'admettait point la refonte de l'empire sur les bases d'un système fédératif, comme le voulaient les Ukrainiens. On demandait d'autre part, que les allogènes pussent entrer dans la Rada qui, d'organe national, se transformerait en représentation générale du pays. Cette demande

fut facilement agréée puisque, dès la publication du premier universal, les organisations non-ukrainiennes s'étaient rapprochées de la Rada et que les plus hostiles même affirmaient qu'elles ne verraient plus d'obstacles à une coopération avec l'Assemblée si le gouvernement russe la reconnaissait. Sans insister sur la question d'une future fédération, les Russes proposèrent d'élaborer en commun une déclaration fixant les bases de l'autonomie de fait, déclaration qui serait publiée en même temps par le gouvernement de Saint-Pétersbourg et la Rada. On se hâta de l'établir parce que les envoyés russes assuraient qu'il serait très préférable de mettre devant le fait accompli leurs collègues, dont ils craignaient l'opposition. Ceux-ci, en effet, refusèrent d'accepter l'accord avec l'Ukraine et démissionnèrent. Les socialistes restant les seuls membres du cabinet, la déclaration fut publiée le 16 juillet dans les deux capitales. C'était le second universal.

. . .

Comme les membres de la Rada centrale ne pouvaient siéger continuellement, on élit la Petite Rada. Celle-ci expédiait toutes les affaires courantes et dressait des rapports sur les questions importantes qui recevaient une solution de la Rada centrale se réunissant tous les mois en de courtes sessions. On fit place aux représentants des allogènes dans les deux assemblées selon l'arrangement conclu avec les Russes. Pour en fixer le nombre, on se basa sur le dernier recensement qui, opéré entre les frontières ethnographiques, montrait que 24 % environ de la population était allogène; et, puisqu'il n'était pas encore possible de fixer les

frontières politiques, on s'arrêta au chiffre de 30 %. Avec cet apport la Rada comptait 810 membres et la Petite Rada 58.

L'adoption à l'unanimité, le 29 juillet, du « Statut du pouvoir suprême en Ukraine » souleva un grand enthousiasme. Le pays s'organisait, poursuivait son but vers un régime stable. Les principaux points du Statut étaient les suivants : le Secrétariat général constituait l'organe suprême du pouvoir. Il devait être composé de 14 membres ayant rang de ministres. Simon Petlura, président du Congrès militaire, premier président du Comité militaire, devint Secrétaire général pour les affaires militaires. Nommé par la Rada centrale, le Secrétariat général était responsable devant elle et devait être confirmé dans ses attributions par le gouvernement provisoire russe. Il avait la direction des administrations. Il transmettait au gouvernement central les projets de lois adoptés par la Rada aux fins de ratification.

. . .

La Russie ne reconnaît pas le Statut. Un fossé se creuse entre le gouvernement de Saint-Pétersbourg et celui de Kiev. Il ne fera que s'élargir.

A ce moment, la situation du gouvernement provisoire russe commençait d'être grave. Lorsque les modérés se furent retirés du cabinet et que les socialistes y demeurèrent seuls, le parti de l'extrême-gauche ou bolchéviste essaya de s'emparer du pouvoir. Il ne put y arriver. Les éléments bourgeois rentrèrent dans le Cabinet. Sur la demande des Alliés de la Grande Guerre, la Russie poussa en Galicie une offensive qui échoua lamentablement. Le gouvernement provisoire en sortit telle-



La Laure de POTCHAIV
(d'après une aquarelle de T. Chevichenko.)

ment affaibli qu'un souffle suffirait à le jeter par terre. L'armée y laissa ce qu'elle gardait encore de discipline.

Les éléments modérés du Cabinet avaient sur différentes questions des conceptions très éloignées de celles de leurs collègues socialistes, entre autres sur la question ukrainienne. Ne se jugeant aucunement liés par la déclaration du 16 juillet, ils parvinrent à faire publier le 4 août par le conseil des ministres une « Instruction provisoire au Secrétariat général », sans tenir aucun compte du Statut soumis à la ratification et sans s'être entendu avec le Secrétariat général et la Rada pour la confection de cette « Instruction provisoire ». Les pouvoirs du Secrétariat général s'étendraient sur cinq provinces et non dix; la guerre, la justice, les voies de communication, le ravitaillement demeureraient hors de ses attributions. Pour le reste, le gouvernement central aurait le droit de trancher les affaires importantes. Quant aux relations entre le gouvernement de Saint-Pétersbourg et le Secrétariat général, elles seraient réglées plus tard. Ainsi, on faisait table rase de tous les accords établis auparavant. C'était là une façon bien bizarre de concevoir l'autonomie.

Tous les Ukrainiens furent profondément indignés. Cependant, la Rada centrale crut faire preuve de sagesse en ne coupant pas les ponts et en soumettant à l'approbation de Saint-Pétersbourg un Secrétariat général ayant les attributions consenties par « l'Instruction provisoire ». L'Assemblée constituante de la Russie et celle de l'Ukraine allaient être convoquées; elles résoudraient les autres questions.

Il était très probable que si la Rada centrale — sa majorité ne l'aurait, du reste, pas voulu — avait opposé un refus catégorique au gouvernement de Saint-Pétersbourg, la guerre aurait suivi de près la rupture. A ce moment, en effet, les partis de droite triomphaient en Russie et une dictature militaire se préparait avec le général Korniloff.

Se sentant en grand danger, l'Ukraine s'efforça de donner corps à cette idée de fédération à laquelle elle pensait depuis 1846. Un « Congrès des peuples » se réunit à Kiev en septembre. Des représentants ukrainiens, polonais, lithuaniens, blanc-ruthènes, géorgiens, azerbaïdjanais, tatars de Crimée, esthoniens, lettons, roumains de Bessarabie, des Juifs, des socialistes-révolutionnaires russes y assistèrent. A l'unanimité, le Congrès arrêta les revendications suivantes à adresser au gouvernement de Saint-Pétersbourg : une république fédérative russe devait être formée et comprendrait les Etats autonomes ainsi que les groupements politiques de nationalités, tels les Juifs, qui ne possédaient pas de territoires propres; les représentants des nationalités participeraient à la conférence de la paix; des assemblées nationales seraient convoquées pour régler les rapports des Etats fédérés avec le pouvoir central et organiser l'administration du pays.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg rejeta ce projet de fédération et ne voulut accepter qu'une « autonomie culturelle ». Il crut consolider sa situation, encore ébranlée par le coup d'Etat de Korniloff, en retirant le peu qu'il avait dû concéder. Son administration dirigeait les affaires de l'Ukraine et s'efforçait de discréditer le Secrétariat général en contrecarrant toutes ses initiatives, en ne lui four-

nissant aucun fonds, en ne répondant à aucun de ses rapports, à aucune de ses réclamations.

Le Sénat russe, reste de l'ancien régime, demeuré debout, on ne sait comment, dans la tempête révolutionnaire, donna signe de vie en refusant de promulguer l'instruction du 4 août qui n'avait ainsi aucune valeur légale. Puis, on alla jusqu'à avancer qu'aux yeux de la loi la Rada et le Secrétariat n'existaient pas, et le procureur général de Kiev reçut l'ordre d'instruire le procès politique qu'on intentait à la Rada. Quant aux secrétaires généraux, ils furent appelés à Saint-Pétersbourg.

. . .

Des siècles d'histoire n'avaient rien appris à la Russie, qu'elle fût tsariste ou révolutionnaire. En effet, elle n'était jamais parvenue à comprendre la force morale et le patriotisme de l'Ukraine, tellement elle se différençait de celle-ci.

Le gouvernement de Kerensky ne voyait pas quels changements étaient survenus en Ukraine après six mois de révolution; quelle autorité toujours plus forte possédait la Rada, tandis qu'il s'affaiblissait de jour en jour; quelle confiance grandissante allait à l'Assemblée ukrainienne, tandis qu'une méfiance sans cesse accrue rôdait autour de lui; quelle vie intense, pleine d'espoir et de volonté se développait à Kiev, tandis que d'inquiétantes menées se percevaient, de ténébreux complots se tramaient dans l'ancienne capitale des tsars...

L'injure sanglante que venait de faire le gouvernement russe à l'Ukraine en décrétant des poursuites contre la Rada fut jugée un *casus belli* par le troisième congrès militaire qui se réunit à Kiev le 20 octobre. On voulut pourtant patienter encore,

essayer d'arranger les choses; les secrétaires généraux décidèrent donc, malgré le profond mécontentement que cette décision souleva, de partir pour Saint-Pétersbourg afin de discuter avec le gouvernement de Kerensky. A leur arrivée, ils apprirent qu'ils allaient être incarcérés. Mais le pouvoir disparaissait. Les bolchévistes, revenus à l'assaut, connaissaient maintenant la victoire. C'était le 25 octobre.

. . .

Les bolchévistes s'empressèrent d'organiser leur gouvernement, qu'ils installèrent pour plus de sûreté à Moscou.

L'armée et les provinces demeurèrent pendant plusieurs semaines dans une situation confuse. On restait dans l'expectative, ignorant de ce qui allait se passer. Une réaction terrible pouvait arriver d'un moment à l'autre qui balayerait ce qui commençait de s'échafauder. Elle serait peut-être menée en Russie, comme elle l'était en Ukraine, par l'élément militaire russe. Ici, en effet, ce dernier, dans l'espoir d'écraser en même temps le bolchévisme et le mouvement ukrainien, qu'il affirmait sotte-ment avoir partie liée, tenta un grand coup. Il eut en face de lui un bloc compact qui, sous la dénomination de « Comité de sauvegarde de la révolution », se proclama détenteur suprême du pouvoir en Ukraine. Il ne parvint pas à ses fins. Les autorités militaires furent expulsées de Kiev.

Le Secrétariat général, retrouvant ses prérogatives dans les principaux centres du pays, ne devait plus être l'organe d'un gouvernement central, aujourd'hui inexistant, mais bien le gouvernement de l'Etat ukrainien. Il fallait que tous les partis

s'entendissent sur les bases à donner à son programme social. Cette entente se réalisa. Le troisième universal, promulgué le 20 novembre 1917, établissait une « République ukrainienne démocratique » unie par des liens fédératifs à la République russe, en délimitait le territoire, plaçait dans les mains du pays toute propriété d'Etat sise en Ukraine et dans les eaux territoriales de la mer Noire (flotte, etc.), fixait à huit heures la journée de travail, donnait à l'Etat le droit de contrôle sur la production, assurait que tous les efforts seraient faits pour mettre fin le plus tôt possible à la guerre.

La Rada désirait qu'une entente intervînt sans retard avec la Russie. On reconnaîtrait les Soviets auxquels il serait demandé qu'une fédération se créât entre les pays venant de se former en Etats distincts. Le gouvernement russe, tout en admettant l'autonomie de l'Ukraine et tout en s'affirmant partisan de la fédération, rétorqua qu'il n'était pas possible de s'entendre tant que le bolchévisme ne serait pas mis en pratique. Ce serait, disait-il, faire œuvre contre-révolutionnaire que de s'allier avec des pays qui n'accepteraient pas ce régime de transformation sociale.

On ne pouvait s'entendre. C'est ce que répondirent avec fermeté et dignité le Secrétariat général par la bouche de son président, Vinnitchenko ; son ministre des Affaires étrangères, Alexandre Choulguine ; son ministre de la Guerre, Simon Petlura.

L'Ukraine, qui venait de conquérir son indépendance après tant d'années d'asservissement, bouillonnait d'un nationalisme effréné et jugeait inadmissible que des ordres lui vinsent du dehors pour établir un régime quelconque.

Les bolchévistes menèrent une violente campagne contre l'Ukraine. Des éléments, composés d'ouvriers évacués des régions industrielles de l'ouest où des opérations militaires auraient pu se dérouler, écoutaient d'une oreille bienveillante les appels de violence venus de la Russie. Un autre danger existait pour l'Ukraine du côté des troupes non-ukrainiennes qui, malgré la désorganisation de l'armée, demeuraient encore nombreuses dans une très grande partie du pays comprise dans la zone des opérations. Quand ces masses d'hommes furent rappelées par les Soviets, les Ukrainiens, pour plus de sécurité, les désarmèrent avant de les autoriser à traverser le pays. D'autre part, les régions du Don étaient regardées comme la citadelle de la réaction anti-bolchéviste. Le gouvernement russe aurait voulu les réduire avec l'aide des Ukrainiens. Ceux-ci refusèrent et ne laissèrent point passer les troupes bolchévistes qui se dirigeaient vers ces régions tandis qu'ils estimaient devoir permettre aux cosaques du Don démobilisés de rentrer chez eux.

L'Ukraine se trouvait dans une situation pleine de dangers. Le travail dans les usines et dans les mines était arrêté. Des bandes d'étrangers erraient dans la campagne, emplissaient les villes, s'attroupaient près des gares et, parmi elles, se faisait une intense propagande bolchéviste.

Chez les autochtones même, on commençait à rencontrer des adeptes du régime instauré en Russie. Cependant, en eux, l'idée nationale ne se trouvait aucunement amoindrie. Les aspirations de certains intellectuels ukrainiens n'étaient pas éloignées de celles des bolchévistes russes, mais les

Ukrainiens n'admettaient à aucun prix qu'on se mêlât de leurs affaires.

Les organisations soviétistes de Kiev, qui étaient en grande majorité composées de Russes et d'Israélites, voulurent s'emparer du pouvoir. Elles demandèrent aux conseils des ouvriers et des soldats de se réunir, pensant qu'ils renverseraient par leur vote le gouvernement. Les paysans tinrent à participer à cette assemblée et c'est grâce à eux que la Rada l'emporta. Les chefs bolchévistes se rendirent alors à Kharkov où ils préparèrent un congrès qui, le 26 décembre, élut un conseil central exécutif devant faire échec à la Rada. Ses « secrétaires du peuple » se dressaient en face du Secrétariat général. Moscou reconnut tout aussitôt le comité central pour le gouvernement de l'Ukraine. A Kharkov affluèrent des soldats, des marins, des agents de Moscou, des hommes venus de tous les points du pays. On allait les utiliser non pas pour prendre l'offensive contre les régions du Don, mais pour faire lever le bolchévisme en Ukraine. La première guerre ukraino-russe éclatait en ce mois de décembre; elle devait durer jusqu'en mars 1918.

..

La Rada n'avait plus la possibilité de procéder à la convocation de la Constituante, qui devait réunir tout le pouvoir en ses mains.

La situation politique de la nation n'était pas encore définie. La fédération des Etats formés sur le territoire de l'ancienne Russie n'avait pu se réaliser. L'Ukraine vivait en république complètement indépendante, en attendant qu'on parvînt à se fédérer.

Les Russes affirmaient le principe de « la libre

disposition des peuples jusqu'à la séparation complète »; puis, se basant sur l'idée de fédération, assuraient que l'unification des prolétariats russe et ukrainien était nécessaire; que la lutte, qu'ils menaient contre l'Ukraine, était essentiellement de politique intérieure, ne devait, par conséquent, intéresser personne autre que les Ukrainiens et les Russes.

Malgré le grand désir, exprimé si souvent et depuis tant d'années, d'une vaste fédération, l'Ukraine, devant les graves événements qui se déroulaient et les conséquences qu'ils devaient amener, résolut de rendre la situation très nette à l'intérieur comme à l'extérieur : elle reporta à plus tard la question des fédérations, rejeta les prétentions bolchévistes, enfin proclama solennellement le 22 janvier 1918 la République ukrainienne souveraine et indépendante. Le quatrième universal, promulgué quelques jours après, exposait en détail les prescriptions de cet arrêt.

Le Secrétariat général, devenu le « conseil des ministres », avait à résoudre des questions très importantes, à savoir : conclure, comme la Roumanie, la paix avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie; faire respecter le territoire foulé par les bolchévistes; démobiliser l'armée; reconstruire les pays dévastés; réaliser le programme de réformes sociales que le troisième universal avait exposé.

L'Ukraine, considérant qu'il lui était absolument impossible de permettre au gouvernement russe de traiter à Brest-Litovski pour toutes les nations que comprenait l'ancien empire des tsars, envoya le 24 décembre 1917 et le 19 janvier 1918, deux notes à toutes les puissances où elle déclarait

que les circonstances l'obligeaient à conclure la paix, mais qu'elle considérerait comme non avenue la parole que le gouvernement russe pourrait engager au nom de l'Ukraine.

Les pourparlers de paix commencèrent tandis que les troupes allemandes et bolchévistes pénétraient dans le pays miné par la propagande communiste. Il fallait, crut-on, envoyer une délégation à la conférence. Simon Petlura et Alexandre Choulguine ne le voulaient point et démissionnèrent.

Les Russes continuaient leur offensive. Ils prirent Kharkov et s'avancèrent sur Kiev, dont ils s'emparèrent après dix jours de combats acharnés. La Rada et les ministres s'installèrent le 25 janvier à Jitomir, chef-lieu de la Volhynie. C'est là que furent votées entre autres la loi sur la propriété foncière, celle sur les minorités nationales — qui jouissaient, désormais, d'une certaine autonomie —, celle ordonnant que les armes de la République seraient les armes de la maison de Rurik, « d'azur au trident d'or ».

Le 9 février 1918, les envoyés ukrainiens signaient le traité de Brest-Litovski. Le 1^{er} mars, le parlement et le gouvernement rentraient à Kiev d'où les bolchévistes venaient d'être chassés. Au cours de ce même mois, les troupes russes avaient complètement abandonné le territoire ukrainien qu'occupaient maintenant des Allemands et des Austro-Hongrois.

Le 29 avril, la Constitution de la République démocratique ukrainienne — résumé de toutes les lois constitutionnelles établies en 1917 — fut publiée. Elle ne put être appliquée, car ce jour-là, précisément, le général Paul Skoropadsky, ancien

officier de la garde impériale, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, ancien commandant d'un corps d'armée ukrainien, avec l'aide des Allemands, dispersait la Rada centrale et, à une réunion de ses partisans — propriétaires fonciers et paysans — se faisait proclamer hetman de l'Ukraine.

. . .

La République avait vécu. Skoropadsky publia une charte applicable jusqu'à la convocation de la Diète dont la réunion devait être prochaine. Cette charte donnait à l'hetman le pouvoir d'un roi ; elle reproduisait presque entièrement les lois organiques de 1905 promulguées par Nicolas II après la première révolution russe. Elle régit l'Ukraine pendant les sept mois que dura le gouvernement de Skoropadsky, car la Diète ne fut jamais convoquée. C'est à cette époque que le gouvernement soviétique russe reconnut l'existence de l'Etat ukrainien indépendant. Des pourparlers furent engagés à Kiev pour la conclusion de l'armistice et la fixation des frontières. L'hetman trouvait un appui auprès des Allemands et des Russes. Ces derniers étaient venus en grand nombre se réfugier à Kiev après l'instauration du régime soviétique en Russie.

Skoropadsky proclama la fédération de l'Ukraine avec la Russie. Les cœurs battirent alors d'indignation et se soulevèrent de dégoût. L'idée de la fédération était une idée périmée. On ne voulait pas revenir en arrière, renoncer à la souveraineté de la patrie ukrainienne, après avoir joui de l'indépendance complète. La révolte, menée par Simon Petlura, furieusement éclata. Un directoire pre-

nait la place de Skoropadsky; il était composé de cinq membres, dont Simon Petlura, qui devint le chef suprême de l'armée. Les troupes allemandes et les volontaires russes furent bientôt vaincus.

Exactement un mois après la proclamation, le 14 décembre, Skoropadsky devait signer son abdication, plier bagage et prendre le chemin de l'Allemagne.

. . .

Nous avons vu quels liens unissaient les Ukrainiens de Galicie à leurs frères. Nous avons vu l'entr'aide qu'ils se donnaient, la haute émulation dont ils faisaient preuve, le commun idéal dont ils se nourrissaient, la profonde affection que, réciproquement, ils se portaient.

Hélas ! quand l'horrible tourmente fondit sur le monde en août 1914, les uns furent enrôlés dans les rangs autrichiens, les autres dans les rangs russes. Et, pendant les longues années de la guerre, continuellement, sans excepter un jour, on se battit en Galicie, en Podolie, en Volhynie, dans le pays de Kholm...

Le traité de Brest-Litowski faisait de l'Ukraine un tout. Les puissances centrales vaincues, le sort de l'Ukraine ne devait point être différent, puisque les Alliés affirmaient que les peuples appartenant à l'empire des Habsbourg avaient le droit de disposer d'eux-mêmes. Les frères devaient enfin se retrouver, vivre et travailler sous le même drapeau, celui « d'azur au trident d'or ». Cette réunion ne pouvait encore se réaliser parce que l'Ukraine était jugulée par les forces allemandes. Il fallait attendre. Du reste, le régime hetmanal ne pouvait être qu'éphémère.

Il convenait d'organiser momentanément l'Ukraine occidentale. Le 16 octobre 1918, à Lwow, était nommé un « Conseil national ukrainien ». Il comprenait les anciens députés ukrainiens au parlement autrichien, aux Diètes de Galicie et de Bukovine et les représentants des divers partis politiques. C'est à lui que le pouvoir devait incomber dans la « République ukrainienne occidentale » qui se fondait. Le Conseil national se trouva tout aussitôt en face de grosses difficultés qui furent : une offensive de la Pologne; un soulèvement polonais à Lwow; l'occupation de la Bukovine par la Roumanie, conformément au traité secret que cette nation avait signé avec la Pologne.

Pendant ce temps, en Ukraine, les événements avaient évolué selon les prévisions : Skoropadsky et les troupes allemandes avaient dû vider les lieux; la république était restaurée. L'union de l'Ukraine tout entière pouvait donc s'accomplir. Il ne fallait point même qu'elle tardât, car la patrie avait besoin de tous ses enfants pour se défendre à la fois contre la Russie soviétique, la Pologne, la Roumanie et les armées de Dénikine. Dès le 3 janvier, le Conseil national déclarait que la République ukrainienne occidentale était unie à jamais à la République démocratique ukrainienne en tant que territoire occidental et qu'elle conservait son administration propre jusqu'à ce qu'une constitution régissant toute l'Ukraine eût été créée. Le 22 janvier suivant, cet acte d'union fut publié solennellement sur la place Sainte-Sophie de Kiev.

Tous les Ukrainiens étaient rassemblés sous le drapeau national. Cependant, la Ruthénie subcarpathique, à cause des très graves événements qui se déroulaient en Ukraine, accepta les suggestions

de ses compatriotes émigrés en Amérique, ainsi que la solution donnée par le Conseil suprême des Alliés, à savoir : sa réunion à la République tchécoslovaque, étant assurée d'une large autonomie. Au mois de mai 1919, une Rada siégeant à Uzhorod, ratifia cet arrangement sur lequel le peuple aurait à se prononcer par l'intermédiaire de la Diète qu'il devait élire. Si la décision du Conseil suprême des Alliés concernant les pays ukrainiens d'au-delà des Carpathes fut acceptée sans grande récrimination, il n'en fut pas de même de celle prise, le 15 mars 1923, par la Conférence des ambassadeurs, à propos de la Galicie orientale et de la Volhynie qui furent données à la Pologne.

. . .

Le directoire qui succédait à Skoropadsky abolit la charte octroyée par l'hetman et rétablit certaines lois de la Rada. Le 19 janvier 1919, il publia un décret arrêtant que le 22 janvier de chaque année serait célébrée la fête nationale. Pour ce 22 janvier 1919, il avait convoqué le « congrès travailliste » qui confirma dans ses pouvoirs le directoire auquel il adjoignait le président du Conseil national de Galicie : Petruszewicz. La constitution de la Rada centrale n'était pas reprise ni une nouvelle élaborée. Le directoire, ayant le pouvoir suprême, nommerait un conseil des ministres chargé de remplir les fonctions législatives et administratives. C'était là un gouvernement très provisoire, que seconda bientôt un conseil national d'un caractère consultatif.

On avait à vaincre les pires obstacles. Les Soviets, rompant l'armistice, envahissaient l'Ukraine; le général Dénikine occupait une partie du pays —

et l'on sait que Dénikine et plus tard Wrangel, au lieu de combattre les Soviets, entreprirent la conquête de l'Ukraine —; l'anarchie gagnait chaque jour du terrain. Kiev, prise par les bolchévistes, le gouvernement s'installe à Vinitza, puis à Kamenetz en Podolie. Au mois de mars, Vinnitchenko résigne ses fonctions. En mai, Petlura est élu par ses collègues président perpétuel du directoire. En novembre, Petruszewicz se retire, car la Galicie veut inaugurer une politique indépendante, différente de celle de l'Ukraine. Enfin, les trois autres membres du directoire remettent leurs pouvoirs au patriote magnifique Simon Petlura qui devient le chef de l'Etat.

Simon Petlura, dont le souvenir demeure ineffaçable dans tous les cœurs ukrainiens, fut, dès 1914, le leader des « ententophiles » de son pays et ne cessa de s'opposer au courant germanophile qui comptait en Ukraine un grand nombre de partisans; ceux-ci étaient convaincus que l'indépendance ne serait recouvrée qu'après la défaite définitive de la Russie.

L'influence de Petlura fut si grande que l'immense, l'unanime mouvement de l'Ukraine vers le séparatisme qui souleva tout un peuple frémissant contre les envahisseurs fut fort justement nommé par les Soviets : le petlurisme.

Les Soviets occupent la presque totalité de l'Ukraine. Les démarches effectuées à l'étranger ne réussissent pas. Tout semble perdu. Petlura ne désespère point. La nation se tourne vers lui comme vers un dieu dont elle attend un miracle. Hélas! la situation est intenable. Il faut que Petlura et une partie du gouvernement quittent l'Ukraine, tandis que l'autre partie demeure avec

les débris de l'armée, que commande le général Omélianovitch-Pavlenko, afin de poursuivre une étonnante campagne de guérillas qui dura du 6 décembre 1919 au 6 mai 1920.

Grâce à Petlura, un traité avec la Pologne fut conclu à Varsovie le 21 avril. La Pologne reconnaissait de nouveau l'indépendance de l'Ukraine et, avec elle, le président et le gouvernement de la République ukrainienne. Les deux nations devaient mener d'accord la guerre contre les Soviets. Ceux-ci furent battus. Kiev reconquise, on se réinstalle à Kamenetz et on édicte les lois du 12 novembre 1920 : le président du directoire assumait toutes les fonctions, avait tous les droits et pouvoirs d'un chef d'Etat, nommait un président du conseil des ministres qui détenait le pouvoir exécutif et formait le cabinet. Le conseil national était chargé du pouvoir législatif ; il devait être convoqué pour établir une constitution et des lois électorales, puis ferait place à un parlement. Si le président du directoire disparaissait ou se trouvait dans l'impossibilité de remplir ses fonctions avant que ne fût créée la constitution, il serait immédiatement remplacé par un triumvirat comprenant le président du conseil des ministres, le président du tribunal général, un représentant choisi par les partis. Au cas que ce triumvirat ne pût être constitué, seul le président du conseil prendrait la place du président du directoire. C'est ce qui se passa en 1926 quand Simon Petlura fut assassiné : André Livitzky, président du conseil, lui succéda.

Deux autres lois virent le jour. L'une énonçait les droits et les devoirs des citoyens ukrainiens et les conditions pour acquérir la nationalité ukrai-

nienne; l'autre instituait un conseil suprême des finances.

La guerre continuait. La Pologne signait un armistice avec les Soviets qui envahissaient derechef l'Ukraine.

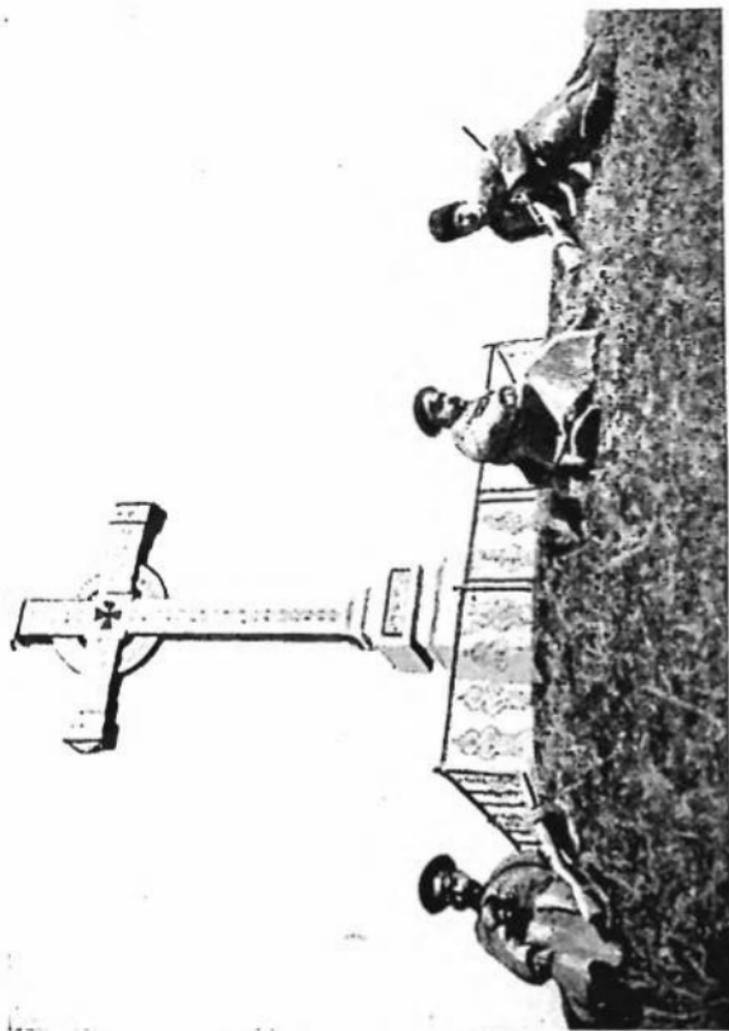
On ne put convoquer le Conseil national ni faire les élections.

La défaite poursuivait l'armée ukrainienne qui fut obligée de se retirer en Pologne avec Petlura et le gouvernement. Comme les Belges et les Serbes pendant la Grande Guerre, les soldats et les chefs civils et militaires devaient abandonner le sol sacré. A Tarnow, un Parlement provisoire, appelé « Conseil de la République », fut institué par une loi publiée le 9 janvier 1921. Jusqu'au mois d'août, on travailla. Il n'était plus possible de rentrer dans la patrie. Mais la lutte ne se terminait pas ; se continuant autrement, elle durerait jusqu'au jour où l'Ukraine serait indépendante et libre. Le gouvernement ukrainien ne disparaissait point, comme subsistaient fermes et invincibles la volonté et l'espérance...

L'indépendance de l'Ukraine et de ses divers gouvernements avait été reconnue en décembre 1917 et en mai 1918 par le gouvernement des Soviets; en décembre 1917 et en janvier 1918 par la France, l'Angleterre et la Roumanie; en mars 1918 par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie; en octobre 1918 et en avril 1920 par la Pologne; en novembre 1918 par la Finlande; en 1920 par la république Argentine, l'Esthonie, la Lettonie.

..

Durant près de quatre années, l'Ukraine fut



Le tombeau de CHEVTCHENKO
gardé par des soldats Russes pour prévenir des manifestations.

libre. La révolution, l'anarchie, la guerre la bouleversèrent. Elle parvint cependant à réaliser une œuvre constructive admirable aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre intellectuel. Nous venons de voir à quels résultats elle était parvenue dans le premier. Examinons maintenant ce qui a été fait dans le second tant dans le pays qu'à l'étranger.

A l'intérieur, des efforts acharnés commencèrent au lendemain même de la révolution. Ils ne purent se poursuivre que très peu de temps, puisque, dès l'hiver 1918, les armées soviétiques foulaient le sol de l'Ukraine.

On parvint néanmoins à créer trois universités à Kiev, à Poltava et à Kamenetz en Podolie, dotées de plusieurs facultés, et à adjoindre des chaires ukrainiennes aux universités russes de Kiev, de Kharkov et d'Odessa, à l'Institut de philologie de Nijine et à l'école polytechnique de Kiev. La capitale possédera encore une académie ukrainienne des sciences, une école des beaux-arts. Katerinoslav eut une école supérieure polytechnique et une école des mines. A côté des lycées russes où l'on décréta l'enseignement obligatoire de la langue nationale, on fonda des lycées ukrainiens dans toutes les villes importantes. Plus de trois mille écoles primaires communales furent ouvertes. Beaucoup de publications périodiques apparurent. Des maisons d'édition, surgies en grand nombre, publièrent des milliers d'ouvrages.

En exil, la culture ukrainienne ne devait pas mourir. Il fallait que la jeunesse, partout où elle se trouvait, pût continuer son éducation. Il ne convenait point que le trésor intellectuel de l'Ukraine eût à souffrir des désastres qu'en cette première

partie du XX^e siècle la patrie, encore une fois, avait essuyés.

On se mit à l'œuvre. Trois lycées ukrainiens furent fondés en Pologne ainsi qu'une école de préparation militaire et des cours académiques destinés aux officiers supérieurs et à ceux d'Etat-major. Les études militaires, interrompues par les événements, allaient être parachevées. Les cours furent faits par des professeurs émérites dont certains avaient enseigné à l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg. Plus de cinquante officiers spécialisés obtinrent des diplômes d'instruction militaire supérieure.

D'autre part, des professeurs ukrainiens, réunis à Vienne, conçurent le projet de former dans la capitale de l'Autriche un centre de culture ukrainienne et de donner aux exilés les moyens de continuer leur instruction. Le gouvernement tchécoslovaque voulut aider à la réalisation de ce projet et, avec son concours, une université ukrainienne fut fondée à Prague. Elle compte aujourd'hui trente-six directeurs d'études et possède deux facultés : celle de droit et des sciences sociales et celle de philosophie qui se divise en deux sections : lettres et sciences naturelles, et a une bibliothèque de 6.000 volumes.

En 1923, fut également fondé à Prague « l'Institut pédagogique ukrainien Michel Drahomaniv », ainsi nommé en mémoire de l'éminent sociologue et publiciste ukrainien. La moitié des 10.000 volumes que compte sa bibliothèque sont des ouvrages ukrainiens.

L'école polytechnique ukrainienne de Podebrady naquit en 1922. Elle comprend trois sections de vingt chaires chacune environ : section agronomi-

que et forestière, section de génie rural, section économique et coopérative. Cinquante professeurs sont attachés à ce très remarquable établissement auquel on a annexé plus de trente laboratoires et cabinets scientifiques enrichis de nombreuses collections. Des plantations modèles ont été organisées, des champs d'études expérimentales aménagés. La bibliothèque technique de l'école contient plus de 10.000 volumes.

On créa enfin à Prague une école ukrainienne des beaux-arts, « le Studio ». Elle comprend trois ateliers d'études pratiques : peinture, sculpture et arts graphiques. On y enseigne l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie artistique.

En outre, il existe en Tchécoslovaquie un lycée ukrainien et des cours préparatoires au baccalauréat.

Un institut sociologique, de nombreuses sociétés savantes, des maisons d'édition, des publications ont été créés en Tchécoslovaquie; d'autres associations, des journaux, des revues ont vu le jour en Pologne, en Allemagne, à Paris. Une bibliothèque ukrainienne fondée à Paris, qui porte le nom de Simon Petlura, contient plus de 10.000 volumes et possède une très intéressante collection de journaux, dessins, photographies, cartes, documents divers relatifs à l'Ukraine. Une revue, *le Trident*, est éditée à Paris « par et pour les Ukrainiens » depuis le 15 octobre 1925.

Des congrès sont organisés par le comité académique ukrainien, qui est composé des représentants des hautes écoles et des sociétés savantes dont nous venons de parler, et qui est présidé par le recteur de l'université ukrainienne de Prague. Le comité entretient des relations constantes avec la commission

internationale de coopération intellectuelle de la Société des nations et avec l'Institut de coopération intellectuelle fondé à Paris.

Par ce bref exposé, on peut se rendre compte des résultats surprenants de l'activité intellectuelle de l'émigration ukrainienne. La patrie de Vladimir, de Mazeppa, de Petlura se continue sur le plan spirituel avec une vigueur juvénile, une science remarquable qui forcent l'admiration, suscitent l'émotion, commandent le respect. En 1933, comme en 1918, la flamme du patriotisme ukrainien s'élève toujours aussi haute, aussi ardente, aussi pure.

* * *

Malgré l'essor considérable que la renaissance intellectuelle prit en 1917 et en 1918, il n'était pas possible d'avoir mis le point final à un labeur qui eût demandé de nombreuses années. Contre vents et marées, cette renaissance se poursuivit sous le régime soviétique, bien moins à cause de l'appui donné par le gouvernement de Moscou que grâce à l'extraordinaire énergie dont l'Ukraine — nous l'avons bien remarqué au long de cet ouvrage — n'a jamais cessé de faire preuve.

Du reste, au lendemain de l'occupation, le pouvoir soviétique ne montra que de l'indifférence, quand ce ne fut pas de l'hostilité, envers la culture ukrainienne; soutint ensuite la langue et la culture russes; donna enfin son aide à la production strictement « prolétarienne » qu'il créa de toutes pièces. Une telle production, hâtive et sans racines, ne peut connaître qu'une existence éphémère, ne posséder qu'une influence minime.

Il n'est pas niable cependant que des résultats tangibles ont été atteints dans l'ordre intellectuel

et, particulièrement, dans l'ordre pédagogique en Ukraine soviétique. Une bonne part de ce progrès est l'œuvre d'Ukrainiens qui, travaillant uniquement dans un sens national, n'ont pour but que la grandeur spirituelle de leur patrie. Les efforts qu'ils fournissent s'ajoutent à ceux que dans les siècles passés avaient faits leurs ancêtres afin d'alimenter et d'enrichir le trésor de la terre des pères, afin que l'Ukraine continue sa marche vers toujours plus de civilisation.

L'Ukraine soviétique est suffisamment pourvue d'écoles primaires. Elle en possède 15.000, et, en 1927, 97,6 % des enfants ukrainiens les fréquentaient assidûment. Quoique des progrès aient été réalisés dans l'organisation d'institutions secondaires, les résultats paraissent ici moins satisfaisants. Des écoles professionnelles, surtout industrielles, ont été fondées.

L'Académie des sciences, qui date de 1918, a continué et développé ses travaux sous le régime soviétique. En dix ans, de 1919 à 1929, elle a publié 888 ouvrages, ainsi que le montre le catalogue qu'elle a dressé. Il semble malheureusement que son labeur se ralentit et qu'elle est maintenant plus un centre de propagande politique qu'un foyer de culture intellectuelle.

Le premier théâtre national ukrainien subventionné par l'Etat est né à Kiev en 1917, sous le gouvernement de la Rada centrale. En 1919, Kiev possédait trois théâtres et un opéra ukrainiens. A l'automne de cette même année, le théâtre Chevtchenko fut créé ; en 1920, le théâtre Franko ; en 1922, le théâtre Zankovetzka ; en 1922 également, le théâtre révolutionnaire « Bérézil ». L'Ukraine comptait en 1929 quatre théâtres d'opéra, un à

Kiev, un à Kharkov, un à Odessa, et un quatrième qui, par son caractère, est dit « ambulante ».

La musique connaît de grands succès, grâce à des compositeurs de premier ordre. Les sociétés chorales sont nombreuses. Des établissements d'instruction musicale existent dans beaucoup de villes. L'Académie des sciences de l'Ukraine et, particulièrement, un bureau ethnographique dirigé par Clément Kvitka, étudient la chanson populaire ukrainienne qu'illustra Léontovitch, tombé en 1921 pendant la guerre ukraino-soviétique.

Beaucoup d'associations musicales ukrainiennes portent le nom de cet artiste.

Dans le domaine de la peinture, de la tapisserie, de la faïencerie, de l'orfèvrerie, de la sculpture, de l'architecture, l'Ukraine continue son beau passé artistique. Elle puise souvent son inspiration dans l'épopée qui libéra le pays du joug tsariste, dans les scènes de la vie quotidienne, par exemple : l'ouvrier et le paysan au travail. Les musées sont bondés d'œuvres d'art anciennes, modernes et contemporaines, et les visiteurs s'y pressent.

L'éducation artistique est donnée par des instituts. Celui de Kiev, qui compte plus de mille élèves, est composé de cinq facultés. On y enseigne en outre la photographie scientifique, la mise en scène, la fabrication des maquettes et des décors.

L'art cinématographique se développe considérablement. Des opérateurs et régisseurs ukrainiens viennent en France pour y étudier les perfectionnements du film français.

Le gouvernement soviétique a fondé dans un grand nombre de villages des salles publiques de lecture et des bibliothèques. En 1928, 2920 ouvrages ont paru en Ukraine, dont 53,9 % ont été impri-

més dans la langue du pays. En 1930, il fut édité 9600 volumes; dans ce nombre 7680 sont en ukrainien.

Quant aux journaux, l'Ukraine possédait au 1^{er} avril 1931 248 journaux avec un tirage total de 5.040.000 exemplaires. Les villes avaient 32 journaux, dont 14 étaient publiés en langue ukrainienne; sur 216 journaux qui paraissaient dans les campagnes, 161 étaient en ukrainien.

On voit que les Soviets, de même que le tsarisme ont dû faire des concessions, qui sont grandes, à cette Ukraine intelligente, laborieuse, courageuse, voulant vivre, durer, s'instruire, n'oubliant rien de sa grandeur, ne délaissant point son idéal national, malgré la dureté des heures qui passent...

.*

De même que la Russie après 1654, les Soviets, se rendant compte de la puissance du sentiment national ukrainien et craignant le soulèvement de la nation tout entière, agirent avec une grande circonspection. Afin de tromper les inlassables revendications de la patrie de Chevtchenko, ils se sont trouvés dans l'obligation de proclamer une République socialiste soviétique ukrainienne indépendante. Mais tout ce que le gouvernement de Moscou pourra accorder ne servira à rien, car l'Ukraine demande uniquement de vivre sa destinée dans l'indépendance.

Le bolchévisme, produit spécifiquement russe, n'arrivera pas à pénétrer les cerveaux et les cœurs; malgré tous les efforts des Soviets, l'Ukraine demeure réfractaire aux doctrines communistes. Elle ne cesse de se débattre pour éloigner de ses lèvres la coupe empoisonnée qu'on lui tend sans

cesse. Nous avons la preuve de cette opposition irréductible, de cette résistance invincible dans les représailles qu'opèrent les bolchévistes.

Comment s'y prendre pour soumettre cet étonnant pays ? Ne serait-il pas préférable de substituer au libéralisme culturel — dont nous avons vu tout à l'heure les résultats — la vieille formule tsariste de russification ? Non. Quelque méthode qu'on emploie pour l'abaisser et l'asservir, on ne connaîtra que des échecs. L'Ukraine frémissante veut sa liberté, affirme la dignité de la personne humaine et, inlassablement, tendant au monde ses mains chargées de chaînes, clame sa confiance dans les peuples civilisés et son espoir dans l'avenir...

. . .

L'Eglise ukrainienne, courbée sous le joug de l'Eglise de Moscou depuis 1685, relève la tête en 1917. Malgré la vive opposition du haut clergé qui était russe, le courant politique national va tout emporter. Les fidèles ukrainiens, qui avaient demandé au patriarche de Constantinople sa bénédiction, créèrent à la fin de 1918 un Conseil ecclésiastique panukrainien. Ce conseil obtint la réunion à Kiev d'un Concile au cours duquel le haut clergé, étranger au pays, donna ouvertement son appui aux intérêts politiques russes. Il n'était pas possible de suivre de tels pasteurs. Aussi bien, Kiev ayant été reconquise et le haut clergé s'étant retiré, le Directoire de la République ukrainienne promulgua le 1^{er} janvier 1919 une loi édictant que l'Eglise orthodoxe ukrainienne était désormais autocéphale et, par conséquent, cessait d'être sous la juridiction du patriarche de Moscou.

L'heureux effet de cette loi cessa naturellement

en 1921, malgré la résistance acharnée des fidèles ukrainiens. On assista alors à un spectacle peu commun : le clergé moscovite s'unissant aux bolchévistes athées afin d'anéantir l'Eglise ukrainienne. Le gouvernement soviétique usa de tous les moyens pour parvenir à ses fins. Il alla même jusqu'à fabriquer de toutes pièces une « Eglise vivante » qui eut comme évêque Pimène Pitchoff « métropolite de Kharkov et de toute l'Ukraine ». Cette pseudo-Eglise, ce prétendu chef connurent le plus bel insuccès, les plus grosses moqueries.

Les efforts des bolchévistes ne servirent qu'à développer de plus en plus le mouvement séparatiste et à accroître encore le sentiment religieux. Alors, pour en finir complètement avec l'Eglise ukrainienne, ils fermèrent ses portes et exilèrent ses évêques. Ils n'arrivèrent point à fermer les âmes et à exiler la foi.

..

Dans les temps sombres d'aujourd'hui, l'Ukraine poétique continue de chanter. Les principaux de ses poètes actuels sont : Tytchyna, Alexandre Kandyba (Oles), Maxime Rylski, Nathalie Liwicka-Cholodna, Eugène Malanuk, Osmatchka. Lisons ces beaux vers de Maxime Rylski :

« Aux jours de la vendange et sur l'ardent chemin,
Il l'avait rencontrée. Au pas des mules lentes
Elle s'en revenait du jardin, rayonnante
Comme la jeune joie et comme le jardin.

Il lui dit : « Où trouver le secret souverain
Qui jusque dans mes bras te conduise et t'enchanter ? »
— Sur l'autel de Cypris, dit-elle, souriante :
Allume chaque jour une lampe ». Et soudain

Elle leva le fouet vers les mules pareilles.
Alors, celle de droite agita les oreilles;
Et la poussière rose aussitôt s'étendit.

Et s'étirant avec le bonheur sans mélange
D'un enfant qui s'éveille en plein soleil, il dit :
« Il est bon d'être jeune aux jours de la vendange » (1).

Et voici de Osmatchka :

LE CHAR (2).

« Du côté des glaciers du Nord,
Du côté des neiges profondes,
Hirsutes et lointaines,

Par les chemins non battus,
Et les sentes tortueuses,

Par la voix des oiseaux de nuit,

Quelque chose d'immense et d'insurmontable,
Telle une fière douleur aux cent bras,
Parcourt l'Ukraine sur un char invisible...

Quand il passait naguère, ce char,
Le soleil brillait dans les villages;
Les herbes, dans les bois et les prés,
Étaient soyeuses et printanières.

Les églises du bon Dieu,
En ces journées cristallines,
Rajeunissaient, blanchissaient
Dans les carrefours...

S'enorgueillissaient des fêtes
De la joie commune,
S'emplissaient comme des épis...

(1) Traduction de M. Fernand Mazade.

(2) Traduction de M. Charles Tillac.

Mais le matin où disparut le char,
Des incendies enfumèrent le ciel,
Et les prés verts, enveloppés de sang,
Pour la torture s'allongèrent...

Partout, les vallées, les vallons,
Les hauteurs, les chemins battus,
Furent noirs de cadavres
Et blancs de squelettes.

Voici le vent de violence qui hurle
Ebranlant les chênes, soulevant le sable,
Geignant sur les ossements
Qu'il enterre...

Les corbeaux croassent comme avant la pluie,
Obscurcissent l'air
Et pleurent féroceMENT Batou;
Et dans les vals,
Boivent les yeux des enfants morts.

Par les nuits d'incendie
Errent les gens dans les ruines...
En sanglotant dans les ruines...
Les renards et les chiens
Leur font écho dans les ravins...

Par-dessus les cris et les flammes,
Par-dessus les abois sauvages,
Aux carrefours, dans les campagnes,
Par-dessus les monts, les coteaux,

Frappe un marteau, frappe un marteau !

.
C'est comme un bruit de lourds marteaux.

Et sur les ossements,
Et au bruit des canons,
Et sur les étendues,
Qui chemine ainsi nue ?
... Qui chemine ?
La Famine ! »

Parmi les romanciers ukrainiens du XX^e siècle, il faut citer en premier lieu Vladimir Vinnitchenko — qui est aussi un excellent auteur dramatique — dont l'œuvre réaliste s'apparente à celle d'Émile Zola. Ses héros, d'une grande vérité, sont choisis généralement dans la petite bourgeoisie ou le peuple et luttent contre les difficultés de l'humble vie quotidienne avec tout ce qu'elle comporte de mesquinerie et de brutalité. Vinnitchenko est un admirable observateur qui a décrit, dans les *Gueux*, les ouvriers des champs; dans *Je veux*, la destinée des intellectuels ukrainiens en même temps que le réveil du patriotisme dans le cœur d'un intellectuel russifié et que la montée du sentiment national qui gisait inerte au fond de l'âme d'un indifférent. *La Machine solaire* est un puissant roman d'anticipation sociale. Cet autre livre : *Les Couches d'or* dit la vie des émigrés ukrainiens à Paris. *Le Collier* est un recueil de sept nouvelles dont chacune a pour sujet une chanson ukrainienne.

Il convient encore de nommer Lepky, auteur d'un roman historique fort intéressant : *Mazeppa*.

Nous aurions voulu donner de très belles pages écrites par Prolis et intitulées : *Obsession du lointain*. Il nous semble malheureusement impossible d'en détacher un passage sans fausser par trop l'harmonie de l'ensemble.

Voici un fragment d'*Intermède* de Kotzubinski :

« ... Mes jours se passent maintenant dans la steppe, en une vaste vallée où ondulent les blés verts. D'innombrables sentiers, familiers et intimes, me conduisent à travers les champs où roulent les flots verts qui débordent dans le ciel.

Il n'y a que le soleil dans le ciel et que moi dans

les champs. Je caresse de la main la zibeline des orges, la soie des épis. Le vent remplit mes oreilles de bruits épars, de lambeaux de sons. Le vent est si chaud et si impatient que les chevelures argentées des avoines sont comme en ébullition. Tout bout autour de moi. Mais voici, coulant en fleuves paisibles, l'azur des lins. Si paisibles et si calmes qu'on a envie de voguer dessus, dans une barque. Plus loin, les orges tissent et laissent pendre une mousseline verte. J'avance toujours. Le voile vert ondule. Les sentiers serpentent dans les profondeurs des blés; l'œil ne les distingue même pas, mais le pied les retrouve. Les bleuets fixent le ciel. Ils ont voulu être comme lui, et ils y sont parvenus. Maintenant c'est le froment. Ses gros épis flasques battent les mains, les tiges s'enchevêtrent aux pieds. J'avance encore. Toujours le froment. Ses épis courent sous le vent comme une bande de renards dont les échinés ondoyantes reluisent au soleil. Je vais toujours, solitaire sur la terre comme le soleil au ciel et je suis heureux de savoir que l'ombre d'un tiers ne se posera pas entre nous. La mer d'épis me submerge et roule à l'infini.

Enfin je m'arrête devant la mousse blanche du sarrazin, parfumée, légère, comme battue par les ailes des abeilles. Sous mes pieds vibre une harpe dont toutes les cordes résonnent. J'écoute...

Mes oreilles sont pleines de cette étrange rumeur des champs, de ces bruissements de soie et de graines qui s'entrechoquent, ininterrompus comme les eaux courantes. Mes yeux sont pleins de soleil, car chaque tige prend et renvoie sans cesse la rayonnante lumière.

Soudain, tout s'évanouit, tout s'éteint. Je frissonne. Qu'est-ce ? Une ombre ? Un être ? Non,

rien qu'une petit nuage. Un instant de tristesse et de douleur, et, de nouveau, tout resplendit, tout sourit partout...

Je viens d'apercevoir le village, amas misérable de quelques toits de chaume. Il est à peine visible, embrassé et étouffé qu'il est par les bras verts s'étendant jusqu'aux maisons mêmes. Il est emprisonné dans les blés comme un moucheron dans une toile d'araignée. Que sont ces débiles maisonnettes auprès d'une telle force ? Rien. Les flots verts sont prêts à les recouvrir, à les engloutir. Et un être humain ? Je vois là-bas, au milieu des champs, une petite tache blanche qui vite s'y noie. Les traces mêmes de l'homme sont effacées; les blés se referment sur les sentiers et les chemins... On ne perçoit qu'un bruissement rythmé, calme et égal, dominant tout, immuable, tel le pouls de l'éternité... »

. . .

La musique ukrainienne a possédé ou possède de brillants représentants en Wedel, qui a composé de très belles œuvres religieuses; Nicolas Lysenko; Leontovitch; le génial Alexandre Kochitz; Boicenko; Nijankivski. Tous ont puisé largement dans les richesses infinies du folklore ukrainien.

L'école des beaux-arts, fondée à Kiev en 1918, groupa, sous la direction de Georges Narbutt, des peintres de talent.

Parmi les artistes ukrainiens contemporains, émigrés ou demeurés dans leur pays, retenons entre autres les noms de Bouratchok; Pierre Cholodny, mort en 1930, qui, dans ses paysages et ses portraits et surtout dans ses peintures murales religieuses, fit montre d'une haute culture artistique;

Novakivski, dont l'œuvre est surtout historique et religieuse; Mourachko; Georges Narbutt, très beau graveur sur bois; Sophie Levitska; Hritchenko; Perebyïnis; Babïï; Gloutchenko, excellent lithographe; Perfecki; les sculpteurs Arkhipenko, Litwinenko, Jemec...

Sur la terre natale comme en exil, dans tous les domaines, les Ukrainiens produisent. Inlassablement, ils forgent de nouveaux chaînons à la chaîne immense qui plonge dans les siècles révolus où dorment les splendeurs de l'Ukraine. Ces splendeurs, ils les admirent, les aiment et les vénèrent. Fustel de Coulanges a bien dit : « Le vrai patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé. »

.*

A la fin de cette *Vie d'un peuple*, nous devons, croyons-nous, donner une brève étude sur l'Ukraine économique.

Le pays mesure 800.000 kilomètres carrés, est peuplé de 37 millions d'habitants, possède comme villes principales : Kiev, sa capitale; Odessa; Kharkiv (Kharkov); Katerinoslav ((Ekaterinoslav); Kherson; Poltava; Tchernyhiv (Tchernigov); Kamenetz; Jitomyr; Vinitza.

Les richesses de l'Ukraine sont immenses. C'est un des plus fertiles pays du monde. Plus des trois-quarts de son sol sont compris dans la zone de la terre noire, dont la très grande fécondité provient du rapide développement des herbes sur le terrain meuble des steppes et des décompositions successives des couches de végétation. La superficie de terre cultivable est d'environ 45 millions d'hectares, c'est-à-dire à peu près 53 % de la superficie totale. Seule la France dépasse cette proportion avec 56 %.

L'Ukraine — dont 85 % de sa population est agricole — doit donc fournir d'abondantes récoltes. Sans oublier que le régime russe n'a jamais favorisé le développement matériel de l'Ukraine, nous allons noter quelques chiffres pour les années précédant la Grande Guerre, car aujourd'hui le pays souffre de la famine; le cheptel, qui était très nombreux, s'est considérablement appauvri à cause du manque de nourriture; les réquisitions incessantes ont amené les paysans à ne cultiver que ce qui est nécessaire pour leurs besoins et à mettre à l'abri leurs maigres récoltes. Quant aux grandes exploitations agricoles — les « sovkhoses » créées par les Soviets, elles ne rencontrent que de l'hostilité.

La récolte brute moyenne de 1909 à 1913 a été, pour le froment, de 6.760.000 tonnes; pour l'orge, de 4.450.000 ; pour le seigle, de 3.920.000 ; pour l'avoine de 2.410.000. L'exportation compta, annuellement, à peu près 5.570.000 tonnes de ces produits. Et le blé qu'on exportait de l'Ukraine bien qu'on y dénombrait plus de 800 grands moulins et 50.000 petits moulins, représentait 70 % du blé vendu au dehors par l'ancienne Russie tout entière.

L'industrie sucrière occupait la seconde place — la première appartenant au blé — dans le revenu du pays. La production du sucre, de l'or blanc comme on dit là-bas, se montait à 92 % du total de celle de l'ancienne Russie. Sur 225 sucreries qui existaient dans l'empire des tsars, 200 se trouvaient en Ukraine. Le centre de cette industrie était Kiev. Sur une production annuelle d'environ 1.700.000 tonnes, l'Ukraine en exportait la moitié.

La culture du tabac réussissait bien. Elle occupait 45.000 hectares produisant plus de 70 millions

de kilogrammes, c'est-à-dire 86 % de la production totale de l'ancienne Russie. L'Ukraine tenait le quatrième rang des pays producteurs de tabac dans le monde.

La vigne, les fruits donnaient de très bons résultats en Crimée et en Podolie.

Une industrie qui a été très importante est celle des constructions navales dont les deux premiers chantiers sont à Kiev et à Mykolaïv (Nikolaïeff). Là, on fabrique les bateaux fluviaux; ici, naissent des vaisseaux marchands et des navires de guerre.

Quant à la houille, elle est une des branches principales de l'industrie ukrainienne, et le bassin du Donetz vient avant tous les autres gisements de l'ancienne Russie. L'anhracite ukrainien prend place parmi les meilleurs du monde. A la veille de la Grande Guerre, près de 30 millions de tonnes de charbon étaient extraites.

C'est vers Kryvi Rih (Krivoï Rog) que se rencontrent les grands gisements de fer de l'Ukraine. Cette région produisait 90 % de l'extraction totale du pays. Le minerai de Kryvi Rih est parmi les plus riches de l'Europe; il contient 65 à 70 % de fer pur, et l'Ukraine fournissait 60 % de la production de l'empire tsariste.

L'Ukraine tenait le second rang dans l'exportation du minerai de manganèse. Elle en extrayait 260.000 tonnes en 1913.

35 % du sel produit par la Russie venait de l'Ukraine.

Le sol et le sous-sol de l'Ukraine possèdent encore d'autres richesses exploitées ou non. Nous ne donnons qu'un faible aperçu des immenses ressources de ce pays que la nature a tant favorisé et que les hommes ont tant martyrisé.

Les trois grands fleuves de l'Ukraine sont le Dnieper, le Dniester et le Boh (Boug). Le premier est navigable sur presque toute sa longueur et permettait un très gros trafic consistant en bois, sucre, farine. Il a les deux tiers de son cours dans le pays. Le Dniester, qui dans son cours inférieur sert de frontière entre l'Ukraine et la Roumanie, est navigable. Il servait aux transports de bois et de maïs. Le Boh rend la navigation possible sur les 150 derniers kilomètres de son parcours. Ces fleuves, qui gèlent pendant deux ou trois mois, se jettent dans la mer Noire connue depuis la plus haute antiquité. C'est dans le Pont-Euxin que venaient, pour pêcher le thon, les marins de la Méditerranée, et plusieurs colonies grecques de la côte avaient sur leurs monnaies la figure d'un thon.

D'excellents ports : Odessa — qui est le plus important et que construisirent en 1794 des émigrés français : le duc de Richelieu, l'amiral de Ribas, le comte de Langeron — puis Sébastopol, Kertch, Tahanrih (Taganrog), Marioupol, Mykolaïv, Kherson, Théodosie, Berdiansk, etc., facilitent grandement les relations commerciales.

L'Ukraine exportait des céréales, du bois, des œufs en France; nous lui envoyions du drap, de la soie, des articles de luxe, de l'huile d'olive, des automobiles, de la parfumerie, des eaux minérales.

A ses grandes richesses historiques, intellectuelles et morales, l'Ukraine ajoute, on le voit, de très belles richesses matérielles. Et l'on concevra facilement que ce n'est pas de gaieté de cœur que les Russes se décideraient à lâcher une proie si rare, emprisonnée après tant de diplomatie, de peines et de violences.

Aujourd'hui, en cette première moitié du XX^e siècle qui a vu la Grande Guerre, l'effondrement de l'empire des tsars, la révolution de 1917, l'œuvre admirable réalisée dans le pays de 1917 à 1921 par les Ukrainiens, le problème de l'Ukraine se pose avec netteté, avec acuité devant la conscience de l'Europe, devant la conscience du monde. Il doit, sous peine de carence des peuples civilisés, recevoir une rapide solution. Sans cela, que deviendraient ces grands principes démocratiques, ce principe des nationalités si hautement affirmés? Sans cela, cette noble institution qu'est la Société des nations aurait-elle rempli en entier son rôle si profondément humain?

Puis, est-ce que les questions de la Pologne, des Etats baltes — Lithuanie, Lettonie, Esthonie, Finlande — n'ont-elles pas été résolues? Tous ces peuples que l'empire russe s'était arrogé ont pu, à l'aurore des temps que firent naître les traités issus de la Grande Guerre, poursuivre leurs destinées propres. Pourquoi l'Ukraine a-t-elle été oubliée, elle si méritante, elle possédant une civilisation millénaire?

La justice commande d'admirer et d'honorer l'Ukraine, de lui réserver une place privilégiée parmi les grandes nations. Morcelée, déchirée, privée de l'usage de sa langue, l'Ukraine est parvenue à conserver intact son trésor de traditions; elle a travaillé sans trêve, pour enrichir le patrimoine légué par les ancêtres, espéré sans cesse dans la conscience des peuples, marché sans se lasser sur la route de la civilisation, affirmé sans arrêt sa volonté inébranlable d'être libre. A quel rang l'Histoire doit-elle mettre cette nation exemplaire?...

D'autre part, tous les hommes sensés aspirent à la paix. Qu'ils réclament donc une Ukraine indépendante qui serait un des piliers de la forteresse élevée contre la guerre. Qu'ils sachent bien, ces hommes de claire raison et de bonne volonté, que la stabilité politique ne sera jamais réalisée dans l'Est européen tant que l'Ukraine n'aura pas recouvré son indépendance, et, avec elle, les nations fières et valeureuses du Caucase et du Turkestan.

. . .

A Kiev, au pied de la falaise couverte d'arbres qui descend jusqu'au Dnieper, sort une eau limpide. C'est elle, affirme la légende, qui servit à saint Vladimir le Grand pour baptiser son peuple. Elle n'a point cessé de couler. Comme elle, à travers les siècles, continue de couler la destinée de l'Ukraine immortelle...



TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Carte de l'Ukraine	1
PL. I. Pierre <i>Mohyla</i> , métropolitaine de Kiev . . .	39
II. <i>Kamnetz</i> en Podolie. — Vue générale	71
III. L'hetman <i>Khmelnyski</i> . . .	135
IV. Village près de <i>Poltava</i> . . .	167
V. Eglises en bois	183
VI. Grégoire <i>Skovoroda</i>	215
VII. Kiev. Monument de St Vladimir le Grand sur la rive du Dnieper	231
VIII. Taras <i>Chevtchenko</i>	247
IX. La Laure de Potchaiv (d'après une aqua- relle de T. Chevtchenko)	263
X. Le tombeau de <i>Chevtchenko</i>	279

On s'étonnera peut-être de ne point trouver dans ce livre un portrait de Nazeppa. Tous ceux que nous connaissons sont, à notre avis, apocryphes. Par respect pour l'histoire, nous ne pouvions en retenir aucun.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 MAI 1933
SUR LES PRESSES DE
JOS. VERMAUT
A COURTRAI
RUE LONGUE DES PIERRES, 26—28
POUR LE COMPTE
DE LA
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINÉ

(Imprimé en Belgique).

